OLIVIER SANTORO

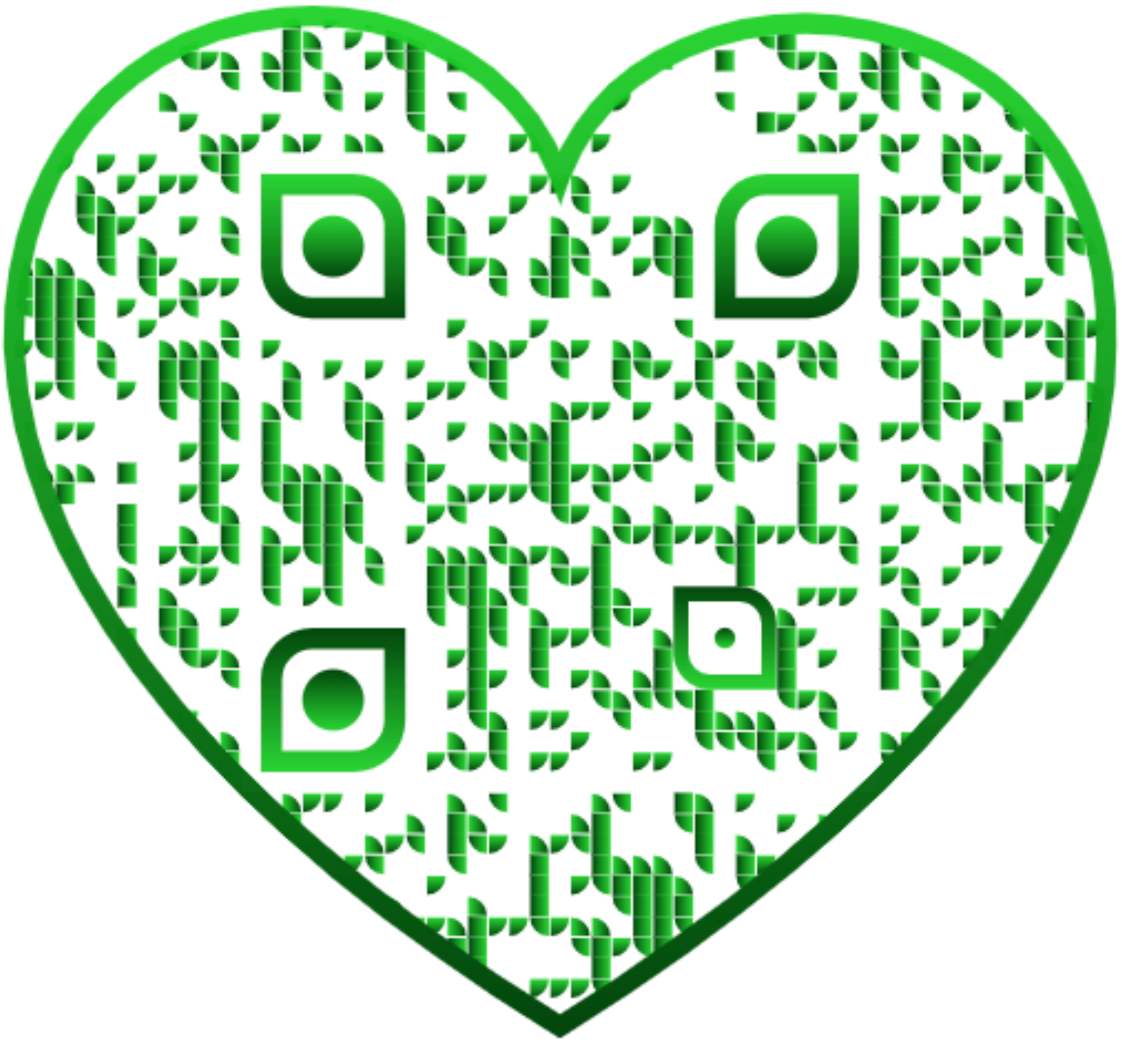
LE FILS DE L'OGRE

RÉVÉLATIONS INÉDITES DE SELIM, LE FILS DES TUEURS EN SÉRIE

Michel Fourniret et Monique Olivier

Michel Lafon

SHOUT
SHARE
IT



4ème de couverture

Depuis 2008, l’affaire Fourniret éclabousse la France et la Belgique. Le tueur en série Michel Fourniret est condamné à la perpétuité incompressible pour une série de rapts, viols et meurtres, et sa femme, Monique Olivier, à la perpétuité accompagnée d’une mesure de sûreté de vingt-huit ans. Leurs ombres continuent de planer sur une trentaine de meurtres non élucidés.

En 2014, le journaliste Oli Porri Santoro s’invite dans l’enquête et se lie d’amitié avec Selim, le seul fils du couple diabolique, qui a depuis refait sa vie dans le sud de la France sous une nouvelle identité.

Au lendemain de leur rencontre, le destin s’en mêle. Selim reçoit une lettre de son père, dont il était sans nouvelle depuis dix ans. Commence alors entre le journaliste et Selim une amitié qui leur permettra de correspondre avec le tueur en série pendant plusieurs années (plus d’une centaine de lettres) et de le rencontrer en prison, à la maison centrale d’Ensisheim, en Alsace.

Une histoire vraie relatée nulle part ailleurs : aveux inédits de meurtres jamais obtenus par les enquêteurs, dévoilement du nom d’un potentiel complice, preuves de la présence de Michel Fourniret au procès Ranucci en 1976, la vérité sur le sort des restes du trésor du gang des Postiches…

Oli Porri Santoro, né à Nice dans une famille sicilienne, est journaliste pour des titres nationaux tels VSD, Capital, Valeurs actuelles, Closer ou encore Soir Mag.

Copyright

© Max Milo Éditions, Paris, 2018

www.maxmilo.com

ISBN : 978 231500 913 8

Dédicace

À Francesco « Cicciù » Santoro,

Nunziata Carla,

et Kyann, in memoriam

Je dédie ce livre à un ami très cher qui s'est tué à l'âge de vingt-quatre ans.

Le 28 mai 2011, Kyann s'est donné la mort sous le regard inerte de ses parents, dont il devait s'assurer quotidiennement de la prise de médicaments antidépresseurs au point d'en oublier de vivre. Combien de fois les a-t-il retrouvés, tour à tour, gisant sur le carreau de leur appartement miteux en banlieue, après une overdose médicamenteuse ?

Et lui dans tout ça ? Avec ses cheveux de jais huileux, il donnait l'impression d'être tout droit sorti des marécages de la mélancolie.

Kyann a été pour moi un fidèle soutien. Sans son aide, ce livre n'aurait pu exister.

Citations

Vous m’avez fait honte en pensant à ce qui s’est passé là !

Vous m’avez fait honte ! Les morts vous écoutent.

Croyez-vous qu’ils écoutent cela ?

Je ne demande que le silence que les morts appellent.

Robert Badinter

La chose la plus importante dans la vie,

c’est de ne pas gâcher son talent.

Calogero « Chazz » Palminteri

1

L’éveil

« Car quiconque voudra sauver son âme, la perdra. »

Évangile selon Marc

Le 28 mai 2013

Cet après-midi, je me trouve chez ma grand-mère Giuseppa. Je tombe sur une rediffusion de Faites entrer l’accusé, l’émission présentée avec brio par Christophe Hondelatte. Je viens tout juste d’engloutir une colline de spaghettis panachés d’un grès rouge lie-de-vin, élevée comme un sommet enneigé de parmesan.

« Michel Fourniret, et Monique Olivier…, lance d’emblée le présentateur, ensemble ils partaient à la chasse, comme ils disaient, la chasse aux jeunes filles vierges ».

Michel Fourniret, plus connu sous le sobriquet de « l’ogre des Ardennes », ne m’était connu que par de vagues ouï-dire, ou par des coupures de presse, servies par quelques fulgurances de plume. Les noms de Monique Olivier et Michel Fourniret résonnaient comme l’archétype du mal absolu. Ils étaient pour moi du même acabit qu’Émile Louis, Marc Dutroux, et de tout un tas d’autres criminels coupables du plus honteux des crimes, la pédophilie… J’avais tout faux, car selon Christophe Hondelatte, « Michel Fourniret et Monique Olivier forment le plus incroyable couple de tueurs en série de l’histoire criminelle ».

Au terme d’un procès ouvert le 27 mars 2008, la cour d’assises des Ardennes a condamné Michel Fourniret à la réclusion criminelle à perpétuité assortie d’une mesure d’incompressibilité pour l’enlèvement, le viol et le meurtre de sept jeunes filles, entre 1987 et 2003. Parmi elles, Isabelle Laville en décembre 1987

à Auxerre dans l'Yonne, Fabienne Leroy en août 1988 près de Mourmelon dans la Marne, Jeanne-Marie Desramault en mars 1989 près de Charleville-Mézières, Élisabeth Brichet en décembre 1989 à Namur en Belgique, Natacha Danais, en novembre 1990 près de Nantes, Céline Saison en mai 2000 à Charleville-Mézières, et Mananya Thumpong en mai 2001 à Sedan, dans les Ardennes.

« La plus jeune avait douze ans, la plus âgée vingt et un ans. » Et c'est sans compter la tentative d'enlèvement et de viol de trois autres jeunes filles… La compagne de l'« ogre des Ardennes », Monique Olivier, a quant à elle été condamnée à la perpétuité assortie d'une peine de sûreté de vingt-huit ans pour complicité dans quatre de ces crimes, et de non-dénonciation de meurtres. « Par sa présence rassurante, elle rabattait le gibier, toujours en voiture. Elle les nettoyait parfois, avant que lui ne les viole, et les étrangle. » Les enquêteurs découvrent qu'en prison déjà, dans les années 1980, Michel Fourniret avait révélé ses projets criminels à Monique Olivier.

Leur histoire a débuté le 12 décembre 1986, dans les pages de l'hebdomadaire catholique Le Pèlerin, où Monique Olivier avait remarqué une petite annonce : « Prisonnier aimerait correspondre avec une personne de tout âge pour oublier solitude ». Son auteur n'est autre que Fourniret, qui purgeait alors une peine de prison à Fleury-Mérogis pour agression sexuelle. À sa libération, en octobre 1987, il s'installe avec Monique avant de l'épouser un an plus tard. Un pacte secret s'était noué entre-temps. Dans l'une de ses lettres, l'« ogre des Ardennes » avait exposé son programme de la sorte : « Avoir assez d'argent pour oublier l'argent, liquider trois types, disposer d'une jeune fente, une compagnie féminine, jouer aux échecs, vivre en aventurier, plaisir de vivre, enlèvements, etc. » En échange de jeunes pucelles, il s'engage auprès de sa correspondante à liquider trois hommes : ses deux anciens compagnons et l'homme qui a jadis pris sa virginité.

« J'ai toujours rêvé de connaître l'immaculé », voilà ce que disait Fourniret. Pire encore, le couple Olivier-Fourniret a un petit garçon dénommé Selim, qui a été utilisé comme appât, étant bébé, pour mettre en confiance ses victimes. Un enfant qualifié d'« accident » par sa mère et peu aimé par son père. Il est le troisième fils de Monique Olivier et le cinquième enfant de l'« ogre des

Ardennes ».

« Sept victimes, au moins, poursuit Christophe Hondelatte, peut-être plus ! L'enquête n'est pas terminée. »

À l'heure où j'écris ces lignes, l'enquête n'est effectivement pas close. Tous les six mois, le nom de Fourniret resurgit dans des affaires non classées de meurtres de jeunes filles et d'adolescentes. Il y aurait en tout une cinquantaine de dossiers criminels non résolus sur lesquels plane son ombre, parmi lesquels celui de Joanna Parrish, une Britannique de vingt ans, étranglée en mai 1990 à Auxerre, ou encore celui de Marie-Angèle Domèce.

En résumé, la Justice a débranché le compteur des victimes sur le chiffre sept. Il est à noter que la police a retrouvé une trentaine d'ADN inconnus sur les quelque quatre mille cheveux et poils qui se trouvaient à l'arrière de sa fourgonnette blanche, celle-là même qui lui servait à piéger ses proies.

« Le 22 octobre 1987, Michel Fourniret est libéré de Fleury-Mérogis, malgré son profil de prédateur présentant un énorme potentiel de récidive, prévient Christophe Hondelatte. Et d'ailleurs, ça ne va pas traîner ».

En 1989, l'ogre et son épouse, accompagnés de leur fils Selim, quittent leur cabanon vétuste de Floing dans les Ardennes, où ils étaient retranchés si misérablement, et prennent leurs quartiers dans le fastueux château du Sautou, à Donchery, au fin fond d'une forêt. Un château, rien que ça !

L'ogre et son épouse aux yeux de merlan frit se sont installés sous les lambris dorés du château du Sautou, un manoir du xixe siècle flanqué de deux tourelles

d’angle aux toits pointus, situé à la frontière belge, au cœur d’une propriété de quinze hectares de forêt. Le montant déboursé pour son acquisition est de 1,2 million de francs en liquide, soit l’équivalent de 183 000 euros. Comment un homme décrit comme un simple cul-terreux a-t-il réussi l’exploit de se parer de si superbes atours.

« Il n’y a pas que les voisins qui étaient intrigués », prévient l’animateur. « En 1990, la section antiterroriste de Paris et la police judiciaire de Reims commencent aussi à s’intéresser à Michel Fourniret. Comment un ex-détenu qui ne vit que de petits boulots a-t-il pu s’acheter une telle propriété ? Les policiers savent que Michel Fourniret a connu en prison, à Fleury-Mérogis, Jean-Pierre Hellegouarch, qu’ils soupçonnent d’entretenir des liens avec le mouvement armé d’extrême gauche Action directe. Du coup, ils se demandent si le château du Sautou ne serait pas une planque pour terroristes. Ils montent une surveillance discrète du château… En 1990, la Justice ordonne une perquisition. Suite à cela, Michel Fourniret devra payer un redressement fiscal de quarante-trois mille euros. C’est tout. Un an plus tard, en 1992, la famille Fourniret abandonne son château, et file brusquement en Belgique pour s’installer dans le village de Sart-Custinne ».

Selon Christophe Hondelatte, il y a un autre meurtre, celui d’une certaine Farida Hammiche que l’ogre a admis avoir tuée à coups de baïonnette avec l’aide de Monique Olivier, le 12 avril 1988. Cette Farida n’est autre que l’épouse de Jean-Pierre Hellegouarch, dit « le Breton », un ex-braqueur ayant été le voisin de cellule de Michel Fourniret, à la maison d’arrêt de Fleury-Mérogis, entre 1984 et 1987. S’appuyant sur des révélations surprenantes parues dans le journal Libération, le 24 juillet 2004, sous la plume de Patricia Tourancheau, Christophe Hondelatte prononce cette phrase que je n’oublierai pas de sitôt : « Fourniret aurait détourné une partie du magot du gang des Postiches. »

Le gang des Postiches ? Ce gang de légende qui a défrayé la chronique en écumant les banques du pourtour parisien de 1981 à 1986, affublé de faux nez, perruques, et masques de l’illustre Georges Marchais ? Plutôt que de me perdre dans d’inutiles paraphrases, voici le fameux article en question, intitulé sobrement « Fourniret a braqué le butin des Postiches », que ma consœur m’a

autorisé à reproduire ici :

Patricia Tourancheau dans Libération — Il était une fois un magot en or, volé plusieurs fois à des bandits de grand chemin, puis tombé entre les sales mains de Michel Fourniret. Le tueur en série fit ainsi fortune et acheta même un château. Il a été question à tort du butin du groupe terroriste Action directe (AD) ou du produit des braquages d'un Breton d'extrême gauche, Jean-Pierre Hellegouarch.

Le « serial killer » a avoué avoir volé en 1988 « une cinquantaine de kilos d'or » enterrés dans un cimetière en région parisienne et tué la compagne d'Hellegouarch, son ancien codétenu, qui lui avait demandé de les transporter dans une nouvelle cachette. Interrogé il y a deux semaines, Hellegouarch a déclaré, lui, que ce « stock d'or » appartenait à un taulard italien qui, en voie d'extradition, voulait « sortir absolument son stock d'or de sa cachette ».

Nous avons retrouvé le nom de cet Italien, alors incarcéré à Fleury-Mérogis : Gian Luigi Esposito. Et c'est là que son histoire croise celle du gang des Postiches. Car cet Italien s'est fait la belle en hélicoptère de la prison de Rome en compagnie d'un membre du gang et s'est réfugié en banlieue parisienne dans la planque de ces bandits. Nous révélons aujourd'hui que le meurtrier des Ardennes a récupéré, par ricochet et sans le savoir, le « trésor de guerre » du gang des Postiches.

Ces pilleurs de banques aux airs de Robin des Bois, qui ont dévalisé les coffres clients dans les beaux quartiers de Paris, Neuilly, Passy dans les années quatre-vingt, ont en effet enfoui, une nuit de décembre 1986, « trente-quatre lingots et des milliers de pièces d'or à côté d'une tombe, dans un petit cimetière tranquille de la région parisienne », selon Robert Marguery, ancien Postiche devenu mystique en Thaïlande. « Ils étaient quatre pour l'enterrer. Moi, j'étais déjà au ballon quand ça s'est passé. Après, feu mon coéquipier Jean-Claude Myszka a voulu me donner l'endroit de la cachette : "Je te dis où est planqué le trésor au cas où tu sortirais avant moi." J'avais la tête ailleurs, je pensais prendre perpète,

j’ai jamais voulu savoir l’endroit exact. C’est un peu lugubre. Moi, j’irais pas mettre mes lingots dans un cimetière. » Ses copains Postiches pensaient que les flics ne dénicheraient jamais leur magot dans un lieu pareil. Le hic, c’est que d’autres l’ont débusqué.

À sa sortie de prison, en 1999, Jean-Claude Myszka, qui n’a pas passé un jour depuis treize ans sans penser à son « trésor », n’a plus rien retrouvé dans la tombe d’Ali Baba. Il a pioché, fouillé, creusé, en vain. Plus le moindre « jaunet ». Et impossible de déposer plainte. « 600 à 800 millions d’or ont disparu de la tombe de ce cimetière, ça c’est sûr », rapporte son confident Marguery. Fini, les années d’or. Pauvre et désespéré, RMiste chez sa mère à Aubervilliers, Myszka, qui fut plein aux as, dégringole, obsédé par la perte de son or. Un fossoyeur ou un jardinier serait-il tombé « par hasard » sur le magot ? Pire, l’un des trois autres qui partageaient le secret a-t-il trahi ? Myszka se met alors à douter des deux Postiches, comme de « l’évadé italien »,
Gian Luigi Esposito, qui l’accompagnaient lors de l’enfouissement de l’or.

Ils étaient quatre planqués dans un pavillon à Yerres (Essonne). Au bout du vingt-septième braquage en cinq ans, des milliers de coffres ouverts au marteau et au burin, ces gangsters de Belleville et de Montreuil, qui se déguisaient en bourgeois – loden et cachemire, costumes griffés, chapeaux british, avec perruques et fausses moustaches –, ont chuté le 14 janvier 1986 à la sortie du Crédit Lyonnais de la rue du Docteur-Blanche à Paris (XVIe). Une fusillade avec la police a tué un gangster et un inspecteur. Marguery a été coffré. Les trois rescapés des Postiches franchissent les Alpes à skis. Ils passent une retraite paisible à Rome. Mais l’un d’eux, André Bellaïche, est interpellé par les carabiniers le 5 août 1986 pour une infraction routière et emprisonné à Rebibbia avec les mafiosi, les Brigades rouges et les chemises noires.

Le fidèle Myszka et un second pilier du gang volent à son secours avec un hélicoptère de la Croix-Rouge. Le 23 novembre 1986, André Bellaïche, anar sur les bords, s’évade de la cour de promenade avec un codétenu :
Gian Luigi Esposito, braqueur lié à l’extrême droite italienne. Les quatre fugitifs

rentrent en France à bord d'une « Lancia couleur or » et se terrent en banlieue parisienne. La police débusque l'adresse – 28, rue des Pins à Yerres (Essonne) – et surveille la villa. Les enquêteurs identifient quatre hommes qui sortent du pavillon, le 11 décembre 1986 à 13 h 10, et montent dans la voiture : Gian Luigi Esposito, écharpe rayée jaune et noir, au volant, et Jean-Claude Myszka sur le siège passager ; André Bellaïche et Patrick Geay, autre Postiche, sapés comme des princes, à l'arrière. Ils filent à Villeneuve-Saint-Georges (Val-de-Marne), puis roulent vers Paris. Les policiers « stoppent la filature par mesure de discrétion ». Les suspects reviennent à Yerres à 22 h 35. C'est probablement ce soir-là que les bandits transportent le « trésor » exhumé de sa cachette, pour l'enterrer sur la tombe d'un inconnu dans un cimetière champêtre.

Le Raid interpelle les quatre bandits le 13 décembre 1986. La brigade criminelle rafle alors dans les murs de la maison, trouée comme un gruyère par Myszka, plus de 6 000 pièces d'or et des kilos de bijoux. Mais aucun lingot !

Pendant ce temps, à Fleury-Mérogis, Jean-Pierre Hellegouarch, emprisonné pour trafic de drogue et vol à main armée, partage sa cellule avec un certain Michel Fourniret, un « pointeur » qui a violé des adolescentes. De 1984 à 1987, les deux taulards ont eu le temps de se lier d'amitié. Fourniret sort le premier, en octobre 1987, laisse son adresse de Saint-Cyr-les-Colons dans l'Yonne à son codétenu, continue à lui écrire et à « l'assister ». Puis Hellegouarch découvre un bon filon, « en mars 1988 » selon ses déclarations récentes à la police judiciaire de Versailles : « Je rencontre à Fleury un Italien recherché en Italie pour une évasion en hélicoptère de la prison de Rebibbia appartenant à un mouvement d'extrême droite et qui dispose d'un stock d'or dans un cimetière en région parisienne. » Il précise que cet Italien en voie d'extradition lui demande de « l'aider à sortir l'argent pour le changer de place », moyennant une commission. Sur son procès-verbal, Hellegouarch ne cite jamais le nom de l'Italien. Il ne s'en souvient pas. Les enquêteurs n'insistent pas, persuadés que c'est une invention pour masquer l'origine d'un butin personnel.

Or nous avons démasqué cet Italien qui correspond à la description fournie par Hellegouarch. Des évadés de la prison de Rebibbia en hélicoptère, il n'y en a pas deux. Gian Luigi Esposito a inauguré en 1986 avec André Bellaïche ce type d'évasion baptisée en Italie a la francese et a assisté à l'enfouissement du « trésor » des Postiches. La P.J. de Versailles a vérifié cette semaine notre hypothèse : Gian Luigi Esposito a bien été détenu à Fleury-Mérogis du 15 décembre 1986 au 12 avril 1988, en même temps que Jean-Pierre Hellegouarch et Michel Fourniret. Depuis, les enquêteurs essaient de remettre la main sur Esposito et envisagent de réentendre Hellegouarch.

D'après sa première audition, Hellegouarch accepte donc, en mars 1988, de donner un coup de main à son codétenu italien, via sa compagne Farida Hammiche et un bon copain sur lequel on peut compter, Fourniret. Au parloir suivant, le Breton informe Farida de la mission à remplir, lui indique le lieu exact de la cachette des lingots, « à l'arrière d'une tombe dans une jardinière en marbre », et lui enjoint de contacter « Michel » dans l'Yonne pour lui demander ce service, en échange « d'une prime de cinq cent mille francs ou de l'achat d'une ferme ». Voilà donc l'Ardennais et Farida qui partent en équipée dans le fameux cimetière. Ils récupèrent « une cinquantaine de kilos d'or », selon les aveux de Fourniret, puis « transvasent » le lourd fardeau dans l'appartement de Farida et de son concubin (encore incarcéré), à Vitry dans le Val-de-Marne. Fourniret, qui s'y connaît en maçonnerie et en menuiserie, aménage même une cache au-dessus de la porte des W.-C. du couple et enfourne tout le magot à l'intérieur. Dans la quinzaine de jours qui suit, Fourniret se ravise et forme un noir dessein.

Selon le procès-verbal de ses aveux, il persuade Farida de venir avec lui pour « chercher des armes à Rambouillet », un prétexte pour l'attirer sur ses terres à Clairefontaine (Yvelines). Il tue Farida, met son corps dans sa voiture et « tourne toute la journée » avant de l'enterrer « à la sortie d'un village des Yvelines, en bas d'une pente », si l'on en croit ses déclarations floues et sujettes à caution. Il n'oublie pas d'aller voler dans la cache qu'il vient de bricoler « la moitié du stock d'or ». Il prétend qu'il a laissé l'autre moitié dans l'appartement d'Hellegouarch à Vitry. Après la « disparition » de Farida, le 12 avril 1988, le jour de l'extradition d'Esposito, Fourniret compatit à la peine de son ex-

compagnon de cellule, participe aux recherches avec la famille et emploie même un détective privé pour retrouver la jeune femme. Libéré le 15 octobre 1988, Hellegouarch ne ramasse dans la cache de sa maison à Vitry que « 200 000 francs en pièces d'or ». Il soupçonne un peu Fourniret du vol du magot et de la mort de Farida. Il s'empresse d'aller le voir dans les Ardennes. Monique et « Michel » le reçoivent dans leur masure à Floing, et lui font le coup de la pauvreté. Le Breton repart, rassuré. Il ne se doute pas que Fourniret a changé les lingots en Belgique, les pièces chez des numismates, pour acheter le château du Sautou à Donchery (Ardennes), plus un appartement à Sedan et une nouvelle camionnette. Puis, en 1991, Hellegouarch apprend par hasard l'acquisition du domaine du Sautou à cause d'une petite enquête de la brigade criminelle de Paris sur une histoire de faux papiers. Le château de Fourniret est perquisitionné. Cette adresse figure sur la procédure qui parvient à… Hellegouarch. Furieux d'avoir été « doublé », Hellegouarch fonce demander des comptes à Fourniret, qui s'éclipse en voiture. Hellegouarch tire un coup de feu sur le « traître », menace son épouse – Monique Olivier – d'une arme placée sur sa tempe. Pour échapper à la possible vengeance d'Hellegouarch, les Fourniret vendent aussitôt le manoir et déménagent en Belgique, à Sart-Custinne. Selon Monique Fourniret, qui, le 29 juin, a dénoncé son mari à la police belge pour dix crimes, le meurtre de Farida Hammiche s'apparente à un « règlement de comptes » de la part de son époux, afin de « récupérer l'or qu'il était censé partager » avec la compagne d'Hellegouarch.

Du trésor des Postiches, trahis par Esposito qui a utilisé Hellegouarch, lui-même dépouillé par le tueur en série des Ardennes, il ne reste plus que l'équivalent de 25 000 euros en pièces espagnoles, canadiennes, mexicaines et en louis d'or, retrouvés début juillet dans une lessiveuse enterrée par Fourniret en Belgique.

Le Postiche Jean-Claude Myszka est mort à quarante-sept ans le 11 février 2003, désargenté et fou, malade de ce « trésor » perdu qu'il a pisté sans jamais en retrouver la trace.

***

En résumé, l'« ogre des Ardennes » a dérobé un trésor de pirates et a ensuite célébré son exploit en s'appropriant la couronne du Sautou. Je ne peux que m'incliner devant tant de génie mafieux… Plus important encore, s'il n'avait pas touché à des enfants, ce misérable abruti serait peut-être encore sur le trône. Il y a là, en effet, tous les signes d'une prédisposition romanesque, ce qui distingue, à mon sens, l'affaire Fourniret de toutes les autres tragédies en cinq actes. D'évidence, ce n'est pas qu'un être vil qui se jette à corps perdu dans la pratique de la pédophilie. C'est avant tout un foudre de guerre d'une redoutable intelligence.

L'émission touche à sa fin, Christophe Hondelatte passe devant un mur rouge génois sur lequel figurent les portraits des deux suspects et conclut : « Leur fils a, depuis l'affaire, changé de nom. Il vit aujourd'hui avec les deux fils aînés de Monique Olivier, dans le sud de la France. »

Prenant un café aussi noir qu'un puits sans fond, je réalise la teneur de l'information qui vient de m'être communiquée. Selim Fourniret, le fils de l'ogre – qui n'a jamais donné la moindre interview – vivrait tout près de chez moi. Je me lève d'un bond et me mets à fouiner sur la Toile. En cinq minutes, le tour est joué. Cinq minutes ! C'est le temps qu'il m'aura fallu pour débusquer le fils Fourniret sur un célèbre réseau social. Outre le nouveau nom auquel il répond, toutes les informations concordent avec celles contenues dans son livret de famille, que j'aie pu consulter à la hâte par une voie détournée :

« Le neuf septembre mille neuf cent quatre-vingt-huit à onze heures est né, 45, avenue de Manchester à Charleville-Mézières, Selim Gwenaël Jean-Pierre, du sexe masculin, de Michel Paul Fourniret, né le 4 avril 1942 à Sedan, dans les Ardennes, dessinateur-projeteur de profession, et de Monique Pierrette Olivier, née le 31 octobre 1948 à Tours, en Indre-et-Loire, sans profession, domiciliés à Floing, rue du Rossignol, qui déclarent le reconnaître. Dressé le dix septembre mille neuf cent quatre-vingt-huit à dix heures quarante minutes, sur la déclaration du père et de la mère. »

Comme autre preuve de son identité, je viens de trouver le portrait d'un jeune homme de vingt-cinq ans correspondant en tout point au profil recherché. J'ai l'impression d'avoir sous les yeux le visage émacié de l'« ogre », recouvert du greffon facial de Monique Olivier. Il pose aux côtés d'un homme arborant sur sa chemise un petit médaillon en forme de croix de fer rouge, largement utilisée par le IIIe Reich. Il s'agit ici d'un symbole de l'Allemagne nazie. Que faut-il attendre de la part du fils d'un assassin pédophile, ayant fait la une de l'actualité ? Qui sait, à sa place, peut-être aurais-je moi aussi sombré dans l'extrémisme…

À 15 h 39, j'expédie à son attention ce courriel :

Moi, à Selim Fourniret — Bonjour, je m'appelle Oli. J'ai cru comprendre que vous habitiez dans les Alpes-Maritimes. Je souhaite savoir si vous accepteriez de me rencontrer en vue de vous offrir une tribune dans la presse. Bien sûr, votre nouvelle identité restera confidentielle, et vous aurez, de surcroît, un droit de regard sur le contenu avant parution. M'est avis qu'il faudra mettre l'accent sur l'exploit qui est le vôtre, celui de s'en être sorti malgré une enfance difficile. Qu'en pensez-vous ?

2

Selim

Le 29 janvier 2014

Mon message restera lettre morte jusqu'au 29 janvier 2014, date à laquelle je séjourne à Genève, chez un ami. À fond de cale, je squatte chez lui. Tout droit descendu du ciel à midi sonnant, le fils de l'ogre me fait parvenir le texto suivant :

Selim. — Désolé de répondre si tardivement à votre gracieuse demande. L'exploit de s'en sortir ? Disons que ce n'est qu'une façade. Je n'ai pas vraiment eu le choix. Je ne dois la vie qu'à ma peur du suicide. Je ne suis qu'un lâche.

Moi. — Il n'est pas donné à tout le monde de trouver le courage de survivre, croyez-moi. Je parle d'expérience. Au fait, nous sommes voisins. J'habite Nice. Quel jour de la semaine pourrions-nous nous retrouver pour discuter de tout cela de vive voix ?

Selim. — On peut se rencontrer, pas de souci. Je travaille de nuit. Je suis disponible tous les jours, à votre guise.

Moi. — J'imagine que je ne suis pas le premier bonhomme Système à vous solliciter. Pourquoi moi ?

Selim. — Nous avons quasiment le même âge. Vous êtes le plus jeune journaliste à m'avoir contacté, voilà tout.

Moi. — Dans ce cas, tutoyons-nous ! Est-ce que mardi prochain te

conviendrait ?

Selim. — D’accord, pas de souci.

Je quitte la Suisse, sans me donner le temps de partager avec mon digne ami une ultime platée de penne alla carbonara, au mythique Café de la Presse, situé à cinquante mètres du cimetière des Rois, où repose l’éminent Jorge Luis Borges.

À Nice, début février, un mardi, je rencontre Selim pour la première fois, par un bel après-midi ensoleillé, au bas de la grande croisée qui donne sur la place Garibaldi ! Il est 14 h 33.

« Bonjour, enchanté, Selim », lancé-je, en attrapant sa main tendue.

— Très honoré, répond-il, taciturne, en m’enveloppant de son regard terne.

— Merci d’avoir accepté la rencontre.

— Voyons, c’est tout naturel. »

À mon étonnement, Selim affirme ne pas s’intéresser à l’affaire qui porte son ancien nom. Il ne l’a d’ailleurs plus évoquée depuis dix ans, pas même avec ses demi-frères, Wendel et Marvin1. Il ignore tout, jusqu’au divorce de ses parents prononcé par le juge des affaires familiales de Charleville-Mézières, le 2 juillet 2010. « Boire abondamment du café bien fort, confesse-t-il, c’est le meilleur moyen pour ne plus avoir à rêver d’eux. La caféine engendre des troubles du sommeil qui enrayent le mécanisme de la mémoire. Vois-tu, je refuse de les re-croiser au détour d’un songe. Plus jamais ça ! ». La station de radio humoristique Rire et Chansons demeure son unique source d’information.

Selim semble à première vue être un personnage renfermé sur lui-même, à la taille pourtant élancée, atteignant six pieds deux pouces, grâce à des jambes longues contrastant avec un petit buste engoncé dans un polo bleu élimé, et une énorme caboche rasée à coups de serpe. Il n'a rien d'un skinhead. « Je ne m'attendais pas à te voir vêtu de la sorte, de façon si classique. » Et pour cause, en 2008, un drôle de zozo s'est répandu dans la presse, en s'autoproclamant seul et unique journaliste ayant eu le privilège de s'entretenir avec lui, poussant le souci du détail jusqu'à le décrire comme « un jeune homme toujours coiffé d'une casquette de rappeur ».

« Pfff !, souffle Selim d'un air las, en balayant le sujet d'un revers de main. Ce type-là… Un faussaire ! Il n'a jamais écrit que des salades sur mon compte. Jamais, ô grand jamais il n'a été mon confident. Et puis quoi encore ? Tout ça, ce ne sont que de pures inventions de son cru. » Et, très légèrement, il ajoute : « Je déteste le rap. »

Selim et moi nous engouffrons dans le vieux quartier des antiquaires par un dédale de venelles, et finissons par jeter l'ancre dans un repaire de pirates. C'est un petit débit de boissons, que les habitués surnomment L'Almira Wobben2. La plupart des clients sont des boit-sans-soif anglophones. Ils parlent si fort que cela procure l'illusion d'être ailleurs…

Selim s'écroule sur une chaise noire gainée de cuir. Sa voix trahit une certaine fatigue. Après six années passées comme serveur, il est désormais veilleur de nuit dans une usine de parfumerie, à côté de Grasse.

Moi, tout bas — Comment vis-tu cet héritage maudit ?

Selim. — C’est très dur à porter. J’y repense très souvent lors des moments de solitude. Cela me hante, notamment à l’époque des fêtes de Noël, quand tout le monde se réunit en famille. De toute façon, je n’en parle jamais, pas même avec mes frères. Seuls trois ou quatre de mes amis sont au courant de mon passé. Quand on me demande ce que font mes parents dans la vie, je réponds généralement : « Ils sont morts. » Je sais que je ne les reverrai jamais. Mon père a été condamné à perpétuité et je doute sérieusement que ma mère ressorte vivante de prison. Si elle y parvient, elle sera de toute façon très mal en point. Quoi qu’il advienne, je le répète, pour moi, mes parents sont déjà morts.

Moi. — Il y a dix ans, tu avais émis le souhait de revoir ta mère. Que s’est-il passé ?

Selim, avec un grand serrement de cœur — J’y tenais vraiment. Sauf que, à ce moment-là, la police n’avait pas encore fait toute la lumière sur les recoins de l’affaire. J’étais loin d’imaginer qu’ils s’étaient tous deux servis de moi, étant bébé, pour appâter leurs victimes, dont Élisabeth Brichet, en 1989. Depuis, ma mère est devenue une inconnue. En aidant mon père à commettre ses crimes, elle a clairement fait son choix. Elle aurait très bien pu ne pas le suivre dans son délire, et le quitter. Mais non ! Elle l’a aidé. C’est impardonnable. Par conséquent, j’ai choisi de ne plus avoir à la subir, chose que je lui ai fait comprendre dans ma toute dernière lettre. Elle n’a pas insisté.

Moi, baissant la tête pour lire mes notes — Te souviens-tu du jour où tu as appris la vérité sur ton père ?

Selim. — C’était le jour de son arrestation, le 26 juin 2003. J’étais alors âgé de quatorze ans. Je rentrais tout juste d’un voyage scolaire en Alsace. Ma mère était venue me chercher à l’école. Sur le chemin du retour, elle m’a glissé : « Ton père n’est pas là. Il ne va pas revenir avant un certain temps. » Au même moment, j’ai aperçu une rangée de voitures de police stationnées devant notre maison de Sart-Custinne, en Belgique. J’ai aussitôt demandé à ma mère ce qui se

tramait. « Ton père est parti », m'a-t-elle répété, gênée. C'est en regardant la télé que j'ai enfin compris. Quand j'ai entendu parler de braquages, je me suis dit que j'étais peut-être le fils d'un gangster. En réalisant qu'il n'allait pas rentrer de sitôt, j'ai ressenti de la joie au fond de moi. Je n'aimais pas mon père…

Moi. — En 2004, ta mère, restée libre, dénonce Michel Fourniret en l'accusant de dix meurtres. As-tu joué un rôle dans ces aveux ?

Selim. — Très vite, elle s'est rendu compte que je me réjouissais de son absence. Mon père a une personnalité écrasante. Sans lui, on respirait enfin à la maison. C'était parfait. Voilà ce qui l'a peut-être convaincue de passer aux aveux. Ensuite, il m'a mis sur le dos sa dernière tentative d'enlèvement, sur Marie-Ascension, à Ciney, en Belgique. Il a déclaré aux enquêteurs : « J'ai fait ça parce que mon fils m'avait présenté un mauvais bulletin scolaire ce matin-là. » J'étais très mauvais à l'école. Mais imaginez le choc ! Au-delà de ça, je pense que ma mère, fragile psychologiquement, aurait tout avoué avec ou sans moi.

Moi. — Le 28 juin 2004, Monique Olivier est arrêtée à son tour pour complicité de crimes. Qu'es-tu devenu alors ?

Selim, le sourcil froncé — La police n'a jamais été là pour moi. Quand des agents sont venus interpeller ma mère, à Waulsort, ils ont dit devoir l'emmener au poste pour lui poser quelques questions. Sauf qu'elle n'est plus jamais rentrée. Moi, je me suis retrouvé seul à la maison. Je n'étais qu'un enfant de quinze ans. J'étais terrifié. Le procureur du Roi de Dinant m'avait tout bonnement oublié, négligeant d'assurer ma prise en charge par le biais du service d'aide à la jeunesse.

Moi. — Dinant ? Eh bien, quoi d'étonnant ? J'ai lu quelque part que cette commune a été jumelée avec le parc Disneyland Paris, en décembre 2013. Donc, qu'attendre de la part d'une pareille bande de Mickeys ? Bon ! Et ensuite que s'est-il passé ?

Selim, douloureusement — Au bout d'une semaine, André, mon oncle paternel, a fini par venir me chercher pour m'emmener chez lui, à Sedan. Là, il s'est juste contenté de me dire : « Ta mère ne reviendra pas. » Il pensait se débarrasser de moi au plus vite, en projetant de m'inscrire en pension ou à l'école militaire. Il disait ne pas vouloir abriter sous son toit le fils d'un criminel – « qui est sûrement pareil [que son père] ». Début juillet 2004, mon demi-frère du côté maternel, a débarqué sans prévenir. J'ignore encore comment il a su où me trouver, mais il est apparu et m'a lancé : « Selim, on s'en va ! » En deux temps, trois mouvements, nous prenions la route pour la Côte d'Azur. Il m'a alors conduit chez lui, à Vallauris. À vingt-trois ans, il est devenu mon tuteur légal. Avant cela, je ne l'avais vu que trois ou quatre fois. Le fait est qu'il ne s'entendait pas du tout avec mon père. Il a été mon sauveur ! À mon arrivée chez lui, il m'a aussitôt initié au sport. Grâce à lui, je me suis vite replongé dans mes études en poursuivant une seconde année de CAP restauration, à Cagnes-sur-Mer. Par la suite, j'ai même décroché un baccalauréat professionnel, à Menton. Toute cette histoire aura au moins eu le mérite, de m'avoir fait basculer dans le monde réel.

Moi. — Qu'est-ce qui a précédé ?

Selim. — Ma vie avec papa et maman, soit un univers factice où tout paraissait tout beau, tout rose. J'ai vécu dans le mensonge la plus grande partie de ma vie. Pour ne rien te cacher, je m'en suis longtemps voulu d'avoir pu être aussi naïf. Je savais pertinemment que mon père était bien moins cool que les pères de mes camarades qui prenaient toujours le temps de jouer avec eux. Le mien était quelqu'un de colérique qui passait le plus clair de son temps à faire des travaux dans la maison. J'avais alors l'obligation de l'accompagner dans ses tâches. Néanmoins, tout cela me paraissait normal. Je n'avais jamais rien connu d'autre.

Moi. — A-t-il jamais fait preuve de violence à ton égard ?

Selim. — Non, il n’a jamais dépassé le stade de la menace.

Moi. — Michel Fourniret n’a jamais caché son obsession pour la Vierge Marie. Alors pourquoi t’a-t-il attribué un prénom musulman ?

Selim. — Il m’a appelé ainsi en hommage à un braqueur qui partageait sa cellule à Fleury-Mérogis. Je porte le nom d’un taulard. Et comme si cela ne suffisait pas, il m’a ensuite choisi comme parrain le braqueur Jean-Pierre Hellegouarch !

Moi. — Dans un document transmis à la cour d’assises, ton père s’est décrit comme « un être mauvais et dénué de tout sentiment humain, pire que Dutroux ». Cette définition lui sied-elle ?

Selim. — Tout le monde a des sentiments. Pour preuve, quand son autre fils, Nicolas, est décédé le 29 décembre 1995 en Normandie, happé par un broyeur à bois, le ciel lui est tombé sur la tête. Il était abattu, pleurant même à chaudes larmes. Mon père a beau se présenter comme un individu froid et doté d’un Q.I. supérieur, il n’en demeure pas moins un être humain.

Moi, penché — Penses-tu, à l’instar de la police, qu’il puisse être encore lié à des meurtres non élucidés ?

Selim, complètement déconcerté — C’est fort possible ! Je suis certain qu’il n’a pas tout avoué…

Moi, puis, plus bas — En 1989, ta famille acquiert le château du Sautou, dans les Ardennes, une propriété de quinze hectares achetée en liquide, grâce au butin du gang des Postiches. En as-tu un quelconque souvenir ?

Selim, pensif — Ce dont je me souviens, c'est qu'il y avait beaucoup de pognon à la maison. Il y était étalé pompeusement… D'ailleurs, des louis d'or provenant de ce butin seraient encore planqués sous terre. Ma mère en aurait caché après l'arrestation de mon père…

***

Dire que nous osons encore nous plaindre de nos petits tracas… La survie de Selim est une grande et belle leçon de vie, que nous devrions tous prendre en considération pour relativiser un brin.

Le jour tombe. Selim et moi en restons là, mais nous nous promettons de nous revoir bientôt. Nous étions loin d'imaginer que nous passerions trois années entières à l'enseigne de L'Almira Wobben, à raison d'une ou deux fois par semaine. Trois ans d'aventure, à la poursuite du trésor oublié des Postiches, ce gang qui a jadis nargué le gouvernement socialiste.

1 Les prénoms ont été changés à la demande de Selim, au nom de la protection de la vie privée de ses proches.

2. Nom fictif.

3

L’ogre apparaît

Le 2 février 2014

Par un incroyable coup du sort, j’apprends que l’« ogre des Ardennes » se serait subitement manifesté auprès du prince, et par écrit, le lendemain.
Michel Fourniret retrouve l’usage de la parole après une décennie de profond mutisme. Et d’un bond, Selim se met à me soupçonner d’avoir pactisé avec son père, de rouler pour son compte.

« Tu ne trouves pas ça bizarre, toi ? s’insurge-t-il, sans lever ses yeux. Rien pendant neuf ans et bim ! Il resurgit comme par magie au lendemain de notre rencontre.

— Hé ! Qu’ai-je à voir avec tout ça ? D’abord, dis-moi plutôt… Est-ce que tu crois au destin, Selim ? ».

Le fils de l’« ogre des Ardennes » me montre l’épître pleine de bouffonneries qui lui a été adressée, en provenance de la prison d’Ensisheim, en Alsace :

Michel Fourniret, à Selim — Il n’est jamais trop tard pour faire le bien. En l’occurrence, aider Selim Gwenaël Jean-Pierre, mon plus jeune fils, sur le plan matériel, via un mandat poste mensuel, dit « mandat-cash ». Pourrait-il te paraître malvenu, ou déplacé, ce genre de reprise de contact après des années qui furent exemptes du moindre signe de vie ?

Cependant, que la synergie puisse faire valoir des arguments qui te convainquent de dire « Bof… O.K. pour recevoir ça ! » n’est peut-être pas qu’une illusion. C’est à toi, Selim, et à toi seul qu’il appartient d’en décider. Impasse des Maisons-Blanches. Route de Paincourt. Mâchoires soudées, tripes nouées, cascades de larmes, côté mirettes. Bonjour les… reniflements. L’émotion. Le bonheur. La fierté !

Raison subsidiaire : je devrais me séparer d'un trésor. Trésor sans nom à faire crever d'envie tous les banquiers de la planète ! Message terminé.

***

Un trésor ? « Un trésor sans nom à faire crever d'envie tous les banquiers de la planète. » D'après une source proche du dossier, Michel Fourniret fait probablement référence aux restes du magot du gang des Postiches. Rue de Paincourt ? Impasse des Maisons-Blanches ? À bien y penser, cela m'a tout l'air d'un jeu de piste. À quoi bon ? Et pourquoi ? Plus j'y songe, et plus je suis convaincu qu'il ne peut s'agir ici que d'une allusion habile aux restes des 34 lingots, et des milliers de pièces d'or…

Un article signé Marc Metdepenningen, paru dans le quotidien belge Le Soir, le 1er avril 2008, relate comment la police judiciaire de Dinant a piégé « les Diaboliques » en installant, avec l'accord d'un juge d'instruction, des mouchards dans le local de « visite hors surveillance ». Durant leurs rencontres, Monique Olivier et Michel Fourniret avaient « élaboré ensemble une stratégie de défense. Ils s'inquiétaient de la suite des événements », raconte l'inspecteur de la P.J. de Dinant, Stéphane Brasseur. Les policiers ont alors essayé mille ruses, allant jusqu'à placer des micros dans des parloirs intimes de la prison de Dinant. Monique Olivier, libre, rendait régulièrement visite à son mari. Ces écoutes leur en ont appris beaucoup, notamment sur l'existence d'un butin caché.

« Durant ces entretiens, Monique Olivier fait part à Fourniret de ses craintes : « Je ne sais pas si je serai encore libre en juin. » Lui la rassure : « Reste évasive dans tes déclarations », lui conseille-t-il. Ils parlent du trésor, qu'ils ne désignent que par des périphrases du style « les brunos », ou « les petits ». Ce sont là les pièces, et les lingots d'or issus du butin du gang des Postiches, et que Monique Olivier a enterrés, après l'arrestation de son mari […] Après l'arrestation de Fourniret, Monique a récupéré le solde du pactole : quelque vingt-cinq mille euros en louis d'or, et en monnaie espagnole ».

À compter de ce jour, Michel Fourniret va occuper une place grandissante dans ma vie.

Je serai obsédé par le couple de tueurs en série et rechercherai le reste du butin des Postiches, avec Selim, pendant près de trois ans.

Avec le fils de l'« ogre », nous sommes allés visionner Le Dernier Gang d'Ariel Zeitoun. Cette œuvre cinématographique retrace l'itinéraire mouvementé du gang des Postiches dans le « Belleville des Juifs et des Arabes, des manif' des arrières-cours crasseuses ». Certes, tout cela est relaté de manière très romancée, mais les faits sont là.

Comme indiqué dans la scène d'exposition, « ce film est, en partie, librement inspiré de l'histoire d'André Bellaïche, et de certains faits qui lui ont été reprochés, et dont il a été acquitté ». Je serai bientôt amené à rencontrer ce dernier.

Tout l'intérêt de ce film réside dans sa scène finale, au cours de laquelle il est annoncé que le trésor du gang s'est volatilisé. Au sortir d'une banque, le personnage de Simon, un braqueur culotté et inventif interprété par Vincent Elbaz, retrouve sa bourgeoise devant un carrousel. Il jure s'être retiré des affaires. Dans une ambiance sépulcrale, tout empreinte de nostalgie, il va ainsi conclure : « Avec mes potes, à notre sortie de prison, on a voulu récupérer l'argent qu'on avait planqué, mais tout avait disparu, comme dans un cauchemar. Même si personne n'a soupçonné personne, on ne s'est plus revus. Il n'y a pas une minute où je ne pense pas à eux, aux vivants comme aux morts. »

***

Fourniret, ce nom n’est jamais prononcé… Selim, en découvrant cette scène étroitement liée – d’une certaine façon – à sa propre enfance, aurait dit : « Hé ! mais, c’est Mich-Mich qui a tout pris ! Vraiment pas mal comme film. À la fin, quand il est annoncé que le trésor a disparu, je n’ai pas pu m’empêcher d’esquisser un sourire moqueur ! »

Selim ne peut plus feindre l’ignorance. Toutes ces sommes amassées d’une manière surabondante à grands coups de marteau, de burin, de pince-monseigneur, de pied-de-biche, et que sais-je encore ? 27 agences bancaires ! 1 300 coffres ! Maintenant, il sait.

Mon interview de Selim Fourniret sera publiée le 20 mars 2014, dans les colonnes de VSD. Une version quelque peu caviardée, au motif que le ton désinvolte employé par le prince du Sautou risquait fort d’affecter les autorités belges[3]. Il figure sur la page de titre du magazine un bandeau jaune ceignant les hanches déboîtées de Bernadette Chirac – présentée ici comme « la tata flingueuse » – sur lequel il est inscrit ceci : « Michel Fourniret, son fils parle pour la première fois : Mes parents sont morts. »

[3]. VSD n° 1908 du 20 au 26 mars 2014.

4

Le Prince sans royaume

« Tout répugne, quand on trahit sa nature

pour commettre une action vile. »

Sophocle

Le 4 avril 2014, à Nice

Vers 18 heures sur le port de Nice, au moment de quitter Selim, le prince du Sautou, je lui demande s'il a déjà accepté ou refusé une quelconque succession. À ces mots, une ombre passe sur son visage, jusque-là impassible.

« Oui, hélas ! répond-il à pleins poumons, en admirant au couchant un paquebot blanc glisser vers l'Île de Beauté.

— Ah, ça ! c'est une longue histoire, et je ne voudrais pas te saouler avec ça…

— Non, non, ça m'intéresse.

— Mon héritage, poursuit Selim, eh bien ! il se borne à la honte… Une honte qui ne s'est jamais atténuée avec le temps. À la base, j'étais censé recevoir par droit de succession la maison en pierres de taille de Sart-Custinne, et un petit lopin de terre. Michel les avait mis à mon nom pour m'éviter de finir sous les ponts, sachant qu'ils finiraient tous deux par plonger, tôt ou tard. Mais ça aussi, on me les a pris… »

À ce sujet, il me fait suivre une vieille missive du prisonnier n° 5451, adressée à sa deuxième épouse, Nicole, du temps où il était en détention à la maison d'arrêt de Châlons-en-Champagne. Michel Fourniret se sent obligé de préciser – par courrier daté du 30 novembre 2007, soit quatre mois avant l'ouverture de son

procès – que l'unique bénéficiaire de la maison de Sart-Custinne est son fils Selim.

Michel Fourniret, à Nicole — Te l'ai-je déjà dit ? Ma mémoire étant prise en défaut, il serait égoïste de ma part de ne pas encourir le risque d'une redite, à te rappeler que depuis le début, la maison de Sart-Custinne est la propriété, ou nue-propriété comme disent les gens instruits, de Selim. À propos de Selim : fixé qu'il semble être dans le sud de la France, il est probable que mon fiston, majeur légal depuis le 9 septembre 2007, décidera de vendre cette maison qui, actuellement, ne rapporte, en ma boîte aux lettres, que des avis de taxe de voirie.

***

« Si mes parents ont acheté la maison de Sart-Custinne à mon nom, reprend Selim en fixant l'épaisse fumée noire d'un gros paquebot, ce n'est pas par altruisme. Le coup est classique. Il s'agissait de prendre des mesures pour éviter tout risque de saisie, en cas de poursuites. La Justice a quand même mis la maison sous scellés pendant toute la durée de l'enquête. Il a vite été démontré que mes parents avaient déjà commis des méfaits avant de s'en porter acquéreurs, sans compter que l'argent ayant permis son achat provenait d'un vol… Ils se sont enrichis aux dépens d'autrui, en chapardant. Le juge a donc estimé qu'il s'agissait d'une fraude organisée visant à porter préjudice à un créancier futur, et échapper ainsi à la mise en jeu de toute responsabilité pécuniaire. Au bout de huit ans, considérant que Mich-Mich avait volontairement réduit la valeur de son patrimoine en connaissance de cause, et donc éludé l'impôt, la Justice en a conclu que mon titre de propriété devait succomber sous l'action paulienne. Voilà comment cette vieille bâtisse en décrépitude a été vendue aux enchères devant notaire pour la modique somme de 57 000 euros. Cette année, elle a été revendue pour 50 000 euros. Un prix dérisoire ! »

Ajoutez à cela que cette « batterie de pigeons[4] » a été condamnée en 2008 à

verser la rondelette somme de 1 039 740 euros à titre de dommages et intérêts compensatoires aux 37 parties civiles. À l'appel du juge, il fallait renflouer les caisses. Un criminel prétendument insolvable a bel et bien été condamné à payer plus de 1 million d'euros aux familles des victimes !

« N'est-ce pas la preuve indirecte de l'existence d'un trésor ? Car enfin, comment ton père peut-il espérer trouver autant d'argent, autrement qu'en puisant dans les ressources des Postiches ?

— Non, tu n'y es pas, tempère Selim. Le montant des dommages et intérêts n'est pas proportionnel au patrimoine personnel. Celui-ci est fixé en fonction du préjudice subi, ce qui inclut les pertes financières engendrées par les crimes. »

Le soleil disparaît peu à peu derrière la crête de la colline. À mesure que le crépuscule se métisse dans les bras de Nyx le froid se fait de plus en plus taquin. Le menton enfoncé sur le thorax, Selim esquisse un sourire. À notre retour, au triple galop, à la porte de l'enseigne de L'Almira Wobben, où nous avions passé tout l'après-midi, nous nous réinstallons auprès du feu. À peine sommes-nous attablés devant une appétissante brouillade d'œufs au lard que Selim continue sur le même ton : « Contrairement à ce qui a été dit dans la presse, je n'en ai jamais voulu, moi, de cette satanée baraque ! Jamais je n'ai répondu aux convocations. Jamais ! Pour autant, j'aurais quand même eu besoin de cet argent pour me reconstruire… Mais la loi est ainsi faite. À présent, tu sais au moins pourquoi Michel me verse un tribut par mandat-cash. Il refuse, en fait, que tout son argent soit reversé aux proches des victimes. Jusqu'au bout, il ne les aura pas respectés.

Pour en revenir à l'héritage de la honte, je suis retourné en 2012 en Belgique, à Sart-Custinne, pour visiter des amis, toujours chers à mon cœur. Par pure curiosité, j'avais effectué un crochet du côté de notre ancienne maison, située au 18 rue de Vencimont. Là, je suis tombé dans les filets d'un policier me demandant méchamment ce que j'étais venu manigancer dans le coin. En m'apercevant au loin, un voisin avait signalé ma présence aux autorités, persuadé que j'étais là pour maquiller des preuves. Je me suis senti humilié, rejeté. Quelle honte !

Deux semaines plus tard, quand sonne l'heure de nous éparpiller aux quatre vents, Selim, avachi par l'ivresse, glisse la main dans son bissac de toile beige, le vide de ses victuailles, pour n'en garder qu'un seul objet.

« Pour répondre à ta question de l'autre jour… J'ai réfléchi longuement… Voilà, c'est là tout ce qui me reste. Ah ! mais où est-elle passée ? » Il en tire une photographie de lui en situation scolaire. « Jamais rien que quelques grains oxydés sur de la paraffine… »

Ce portrait réalisé en 1993 est frappant ! Selim est alors âgé de cinq ans, époque à laquelle il était scolarisé à l'école maternelle du village de Sart-Custinne, celle-là même où Michel Fourniret occupa un poste de surveillant à la cantine… Toutes les meurtrissures de l'âme, du cœur, de l'esprit sont écrites sur ce visage en bas âge. Est-ce un appel à l'aide ? Ses yeux gris bleu sont empreints d'une sombre et abyssale tristesse. Troublante coïncidence : avec sa coiffure beatnik, et sa petite chemise rouge à carreaux, ce petit garçon à la peau diaphane, figure comme une moderne incarnation du personnage de Danny dans le film Shining de Stanley Kubrick. Dans ce film, l'enfant lumière se retrouve coincé entre les quatre murs glacés d'un palace isolé dans les montagnes Rocheuses, en présence d'un père possédé par l'instinct de mort. Et que dire des jumelles Grady qui hantent les couloirs de l'hôtel, lesquelles ne sont pas sans rappeler celles de Selim, Anne et feu Marie-Hélène ? Cette dernière s'est suicidée le 21 février 2006, honteuse des crimes de son père. J'imagine Selim cintré dans une salopette bleue, à bord d'un tricycle dévalant lentement un dédale de couloirs dans le très rupin château du Sautou, avec son sol recouvert d'une moquette brodée de curieux entrelacements géométriques rappelant ce labyrinthe dans lequel il se serait perdu, à la manière de Thésée face au Minotaure, auquel on offrait justement de jeunes vierges…

« À la sortie de l'école, qui est-ce qui venait te chercher en général ? Monique ou Michel ?

— Personne, réplique Selim, en secouant la tête avec force. L'école se trouvait à l'angle de la rue de Vencimont, à quelques pas de chez nous. Du coup, j'y allais à pied.

— Mais quelle horreur ! Pauvre p'tit gars…

— Depuis l’enfance, je suis autonome.

— Eh bien, moi, cela m’indigne, vois-tu ! Putain, tu n’avais que cinq ans ! Dis-moi au moins que quelqu’un t’aidait à t’habiller, le matin…

— Sache, Oli, que j’avais pour habitude de me laver, de m’habiller, d’aller et revenir seul de l’école, toujours tout seul. Je n’avais aucun espoir d’obtenir de l’aide. Aucun. Michel n’était pas le genre de père à se rabaisser à ces basses besognes. »

En partant, il me tend une enveloppe jaunie, de laquelle dépasse une feuille de bloc de correspondance froissée. « Ah ! J’ai aussi trouvé ça… C’est la dernière lettre de ma mère, en date du 8 mai 2007, après trois ans passés à la maison d’arrêt de Valenciennes. Ayant changé d’adresse par la suite, il ne lui a plus jamais été possible de m’écrire. C’est un miracle que je ne l’ai pas déchirée. Allez, ciao. »

Monique Olivier, à Selim — Bonjour mon cher Selim. Avec le temps et la rapidité du courrier, j’ai reçu tes cartes postales vendredi dernier. Je suis très heureuse d’avoir de tes nouvelles et de constater que tu ne m’oublies pas. Quand tu recevras cette lettre, tu seras sûrement de retour sur le continent. J’ai appris par Mme Charlet que ton permis de visite pour les 10 et 11 mai était reporté, car ce sont les dates où tu passes ton bac. Je te souhaite de réussir, si tu aimes la profession que tu prépares, et que tu as quelques heures de pratiques avec tous les stages que tu as faits, que cela ne t’empêche pas de faire des révisions sur les matières où tu es le plus vulnérable… Mais cela va bien. Tu vas l’avoir. Tiens-moi au courant. Surtout dans cette profession, il faut montrer que tu es sûr de toi.

Explique-moi après le bac, il te reste combien d’années à faire en stages et à l’école ? Seras-tu encore à la même adresse que tu as actuellement ? Pendant les vacances ? As-tu des stages prévus ? Préviens-moi si tu as des congés. Comment se passe ton problème de logement ? Es-tu obligé de quitter les lieux ou peux-tu garder ton studio pendant l’été ? En clair, ton studio est-il à ta disposition uniquement pendant la période scolaire ? Et ensuite, es-tu obligé de refaire une demande ? Ou bien l’as-tu pour l’année entière ?

Je vois que tu as eu un stage plutôt épuisant en Corse. Tu avais des horaires très remplis, cela ne m'étonne pas que tu sois K.O. J'espère que tu es bien payé, car là-bas les touristes sont en vacances toute l'année. C'est dommage que tu aies été refusé au Canada. Crois-tu que tu pourras y retourner ? Comment se fait-il que tu n'avais pas de contrat de travail ? Qui le procure ? C'est l'organisateur du stage ? Tout s'est-il bien passé pour ce retour forcé vers la France ? C'est de la faute à ton éducateur si tu t'es retrouvé dans cette situation ? Tu étais accompagné par un responsable de ton lycée ? As-tu obtenu le stage en Corse rapidement ?

Cela fait beaucoup de questions, je le sais, mais cela m'intéresse. Je veille sur toi de loin, ne t'inquiète pas. Mme Charlet m'a prévenue pour le livre qui vient de sortir, et mon avocate aussi. Nous avions envisagé de faire interdire la vente du livre et d'attaquer la journaliste, ainsi que M.F., car c'est lui qui est à l'origine de tout cela. En plus, ce livre a été fait dans l'illégalité. Il est interdit de faire des livres sur une affaire en pleine instruction. En principe, tout est et doit rester secret. Mon avocat m'a assurée que les familles des victimes ont porté plainte et demandent une interdiction de parution. Tant mieux.

J'ai dit à Mme Charlet qu'elle s'adresse à mes avocats, car je n'ai pas contacté de journalistes, ni rencontré ce genre de personnage. Surtout, ne crois pas que je suis responsable de tout ce que les journalistes racontent. Ils téléphonent souvent. Les avocats restent discrets sur l'affaire. Ne fais rien sans m'en parler. Je te dis tout de suite que j'ai demandé d'en dire le moins possible, et de ne rien faire en ce qui concerne les questions à notre sujet. Si elle fait mention de nos actes de naissance, notre adresse et notre emploi du temps, je dis et répète que je n'ai rien à voir dans la publication du livre. Je l'ai appris par des détenus qui avaient montré un article paru dans les journaux. J'ai donné l'article à Mme Charlet qui a dû en faire part à tes éducateurs. Le contenu de l'article est à peu près celui-ci : M. Faussaire a demandé aux avocats de M.F. des renseignements sur sa vie avant de me connaître, et de sa vie avec moi. Les avocats lui ont répondu : « Demandez-lui en lui écrivant ». Ce qu'elle a fait. La correspondance entre M.F. et la journaliste a duré dix-huit mois, ce qui a donné la création du livre, mais je n'étais pas au courant de ce qui se passait entre eux deux.

Mon avocat, Me Richard Delgenes devait écrire à tes frères pour leur expliquer la vérité. Wendel et Marvin m'accusent d'être l'auteur des livres. Ils vont même imaginer que je touche des droits d'auteur… C'est faux. M.F. en touche peut-

être, mais pas moi. Wendel va jusqu'à me demander la réparation des préjudices causés envers vous, en me demandant de leur faire profiter des droits d'auteur, ce qui me permettrait de regagner leur pardon. Ils me demandent de m'excuser. Je leur ai répondu ce que je viens de te dire, et que je n'avais plus de travail en maison d'arrêt, que j'ai fait une demande de travail à la chaîne, ce qui me donnerait cent euros par mois. Voilà mes droits d'auteur fantômes. Je ne suis plus en restauration, et comme la liste de demande de travail en atelier est longue, je ne suis pas prête d'être payée.

Lorsque tu viendras, surtout, arrive devant l'entrée de la maison d'arrêt au moins trente minutes à l'avance, sinon, si tu arrives même une minute en retard, tu ne pourras pas entrer. Pour les vêtements et les chaussures, j'en ai besoin en effet, mais comme je vais être transférée une autre fois pour le temps de mon jugement, et qu'ensuite je serai transférée dans un centre de détention pour les longues peines – je ne sais pas encore où pour le moment – il vaut mieux attendre. Dès que je serai en centre de détention, je te donnerai mon adresse, mais nous ne sommes pas encore là. Je crois qu'il y aura même la possibilité de téléphoner. Pour l'instant, il faut faire avec. C'est très gentil de ta part de me proposer de m'envoyer un peu d'argent. J'en aurais bien besoin, en effet, mais je ne veux pas que tu te prives pour moi. Je vais te copier un passage du règlement de la maison d'arrêt :

« Qui gère mon argent ? Dès mon arrivée, un compte est ouvert à mon nom à la comptabilité, service qui gère mon argent. L'argent que je porte sur moi et les sommes qui me sont envoyées sont déposés sur ce compte. L'envoi d'argent par courrier est strictement interdit, mais je peux recevoir des mandats. » Si la Poste te demande d'envoyer un mandat-cash, tu inscris mon nom et prénom, mon numéro d'écrou : 29421E, cellule 10.

C'est une bonne nouvelle que d'apprendre que tu ne portes plus le nom de M.F. C'est déjà un ennui en moins pour toi. Celui que tu as choisi est très répandu. J'attends avec impatience ta prochaine lettre avec tes photos. J'aimerais que tu me dises franchement si tu t'entends bien avec tes frères. Ce n'est pas un reproche, c'est pour confirmer une idée que je me fais. Dans sa lettre, Wendel était très dur envers moi. J'en ai reçu une autre de Marvin datant du mois de juillet 2006. Il n'était pas tendre lui non plus. Je me trompe peut-être, ce que je souhaite de tout cœur. Je ne te demande pas de te fâcher avec eux, au contraire. J'aimerais que vous soyez soudés, tous les trois. Ils veillent sur toi. C'est très bien. Tu peux compter sur eux, mais il se pourrait que l'entente qui règne entre

vous au début se soit un peu relâchée…

Si quelque chose ne va pas, dis-le moi et parles-en avec ton éducateur. Ne fais pas bande à part. Accepte de sortir avec eux, de temps en temps. Je vois par les cartes postales que la Corse est belle. Le restaurant a l'air sympathique. Tu logeais sur place ou tu avais une chambre en dehors de l'hôtel ? C'est formidable que tu sois allé faire du ski. C'était où dans les Alpes ? Bien sûr que tu y retourneras l'année prochaine. Tu tomberas peut-être moins. Je n'ai jamais fait de ski. Ça doit être impressionnant la première fois. Y avait-il beaucoup de neige ? La station se trouve à quelle altitude ? Je vais décorer ma cellule avec les cartes. Cela me fera un peu rêver, et me rapprocher de toi. J'espère que tu recevras rapidement cette lettre, qu'elle ne mettra pas un an avant de te parvenir.

Je te rappelle pour la visite à la maison d'arrêt de Valenciennes : sois présent une demi-heure à l'entrée, muni de tes papiers d'identité, permis de visite, et surtout laisse ton téléphone portable en n'oubliant pas de l'éteindre. Pas d'objet métallique sur toi.

Dès que Mme Charlet aura tes dates de visite, je les communiquerai à mes avocats, qui préviendront le juge pour demander un double parloir. Je te dis à très bientôt, j'espère, en visite. J'attends de tes nouvelles. Je t'embrasse très très fort — Maman.

***

Cette lettre est édifiante quant à l'instinct maternel que Monique Olivier porte à Selim. Contrairement à Fourniret – qu'elle appelle par ses initiales, comme si elle redoutait qu'il n'apparaisse à la simple évocation de son nom –, elle manifeste une inquiétude non dissimulée à l'égard de Selim. Mais il y a un hic dans la façon dont elle évoque ses deux autres fils, Marvin et Wendel, qu'elles soupçonnent de cruauté à l'égard de Selim, qui m'assure ignorer à quoi elle fait allusion. L'air de rien, cela renverse le postulat selon lequel Monique Olivier aurait été sous l'emprise des hommes, si féroces soient-ils. Je ne peux m'empêcher de penser qu'elle a mis de la malice dans cette lettre, et qu'elle se révèle, elle aussi, une habile manipulatrice…

Ce sera, de surcroît, la seule et unique lettre de Monique Olivier.

« La misérable ! Ma mère n'a pas toujours été prisonnière de l'ogre. Rien l'y obligeait, nuance Selim, qui postillonne à flots sur mes souliers ferrés. Loin de là. Ce n'est pas une débile, contrairement à ce qu'a voulu faire croire son avocat. À moi, elle m'a toujours paru normale. C'est pourtant clair comme le jour. Eh, oui ! Elle s'est mise seule dans cette position en scellant un pacte avec lui, pour faire abattre son ex-mari, le père de mes demi-frères : André Michaut, celui-là même qui m'a gentiment recueilli sous son toit, à Vallauris, dès le mois de juillet 2004. Selon elle, il la battait. »

Avant de se donner corps et âme à l'« ogre des Ardennes », Monique Olivier a vécu dix ans avec André Michaux, un pied-noir à la barbe blanche taillée en pointe, avec qui elle a eu deux enfants, Wendel et Marvin. « Tout ce que j'ai dit, je le maintiens », a soutenu Monique Olivier durant le procès. « Qu'il m'a frappée toute une nuit, qu'il m'a giflée, craché à la figure et qu'il a tenté de m'étrangler… Tu m'as tirée par la natte jusque dans la baignoire… Il m'a plongé la tête sous l'eau… Il me disait que c'était de cette façon-là qu'on faisait parler les Arabes en Algérie… »

Selim ignore si c'est la vérité, d'autant que les médecins se sont accordés pour dire que Monique Olivier ne souffrait pas d'un état dépressif, ni psychotique, et encore moins névrotique. « Même si elle se présente quasiment comme une victime de Fourniret, elle n'est pas soumise à son mari », avait même assuré le psychiatre ardennais, Paul Belveze.

« Sachant ce pauvre André amateur d'art, poursuit Selim, Mich-Mich a été jusqu'à incendier ses toiles en 1987 à la demande expresse de "Mother", faisant de sa vie un calvaire seize ans durant. De plus, "Mother" savait très bien à quoi s'attendre en épousant un infernal taulard déjà condamné pour des faits de pédophilie. Pour toutes ces raisons, je ne lui pardonnerai jamais. Jamais ! »

Un psychiatre a naguère fixé le quotient intellectuel de Monique Olivier à 131. Seulement 3 % de la population atteint ce chiffre.

4. Désigne en langage policier un couple accusé de mêmes faits.

5

La ligne du palmier

« L’enfance décide. »

Jean-Paul Sartre

Le 27 avril 2014 à Nice

La cloche de la paroisse de Saint-François-de-Paule sonne trois coups. Cet après-midi-là, je propose à Selim de répondre au courrier de Michel Fourniret, pour que celui-ci confesse ses crimes et apporte une indication sur la localisation des bribes du trésor. Je lui soumets diverses ébauches. Comme rien ne doit être laissé au hasard, j’ai dégoté un timbre-poste turquoise trié sur le volet, qui a été façonné par l’artiste Ben Vautier, et sur lequel est couché si admirablement en lettres d’or : « Les mots, c’est la vie. » L’enveloppe est prête pour envoi.

« Alors, qu’en dis-tu ?

— J’ai un peu peur, réplique Selim, en tournant le feuillet. Ce serait mentir que de dire le contraire, il me semble. »

Après lecture, Selim récuse tout emploi conventionnel de formules de politesse sur l’en-tête, comme « papa », voire « Michel », pour que ne subsiste aucune équivoque. En dehors de cela, je lui propose de feindre d’être dans une situation précaire pour le faire culpabiliser. Nous nous mettons d’accord :

Selim, à Michel Fourniret — Ta reprise de contact me laisse perplexe, Pourquoi maintenant ? L’amour paternel se réveille-t-il en prison ? En parlant de « pression médiatique », je suis obligé de penser à toi tous les jours. Dehors, aux

yeux de tous, je reste le fils de l'« ogre des Ardennes », un infâme pédophile. Ce n'est pas facile à gérer sur le plan émotionnel. Merci pour le mandat-cash, même si je suis encore très loin de joindre les deux bouts. Je n'ai ni croix, ni pile[5]. Puisses-tu te souvenir un jour que tu m'as quand même habitué à la vie de château.

La lettre est postée.

Quinze jours plus tard, Selim n'annonce que son père a répondu à notre courrier. Le 14 mai, nous nous retrouvons tout près de l'Opéra de Nice. Selim me tend alors une lettre non cachetée, et à bords gommés, écrite par Michel Fourniret. « Oli, me dit-il, tu verras par cette lettre que Michel est un fou achevé, et que c'est là une folie sans remède… Il n'y a rien à en tirer, si tu veux mon avis. » Et d'ajouter après avoir fini sa tasse : « Peut-être ferions-nous mieux d'abandonner toute cette histoire. »

Michel Fourniret, à Selim — Pour le cas où tes nièces et neveux, rejetons d'Anne et de Jérôme, de Wendel et son conjoint, de Marvin et son conjoint… rêveraient d'apprendre de leur tonton Selim, l'art de construire, à partir de trois fois rien = papier de journaux, et revues balancées à la poubelle, à pleines liasses ! C'est-à-dire trois fois rien… ajouté à un plaisir sans nom : le plaisir de créer, de créer à partir de rien. Crénom ! Ce n'est pas rien ! Peut-être des enfants rêveraient de construire, « lancer vers le soleil » le planeur. L'aéroplane. Tels ces avions que des générations d'avant-guerre enseignèrent à confectionner à notre génération d'après-guerre. Voici donc jointes au mandat-cash de 400 euros dont tu auras l'emploi :

N°1 = Partie avant (démontée) de l'avion.

N°2 = Empennage et voilure.

N°3 = Modèle d'assemblage.

C'est-à-dire, de quoi fonder l'extase d'aviateurs en herbe : la jeunesse du

quartier. Le secteur autour de la cité de la Zaïne va s'animer, métamorphosé qu'il risque d'être en… aérodrome ! C'est à un pilote en charge du lancement d'envol qu'il appartiendra de procéder à la courbure idoine des deux plans de l'empennage arrière et ce, selon desiderata. Descente en piqué. Navigation pépère. Avant le crash, montée en chandelle afin que le lanceur le plus timoré se surprenne à s'écrier : "Hourra !"».

Tel ce personnage merveilleux que Théodore de Banville brossera dans les pages de ce que je tiens pour un chef-d'œuvre de la littérature d'hier. Son œuvre majeure : Le Clown ou Le Saut du tremplin, inoubliable confidentialité entre le clown et son tremplin dans ce passage mémorisé :

Quand je prends un élan, fais-moi

Bondir plus haut, planche élastique !

Si haut que je ne puisse voir,

Avec leur cruel habit noir

Ces épiciers et ces notaires !

Plus haut encore, jusqu'au ciel pur ! plus loin !

de l'air ! du bleu !

Des ailes ! des ailes ! des ailes !

Enfin, de son vil échafaud,

Le clown sauta si haut, si haut

Qu'il creva le plafond de toiles

Au son du cor et du tambour,

Et, le cœur dévoré d'amour,

Alla rouler dans les étoiles.

Jules-Louis Gaston Fourniret, ton grand-père paternel, fumeur à l'ancienne, confiait, volontiers : « J'ai autant de plaisir à la rouler qu'à la fumer ! » « Tout centime d'euro que l'on n'a pas à dépenser, pontifieraient Picsou et autres milliardaires, aide à un peu moins mal supporter la misère. » Tout euro non dépensé enrichit l'économe de 6,58 nouveaux francs. C'est-à-dire : une épargne astronomique qui se compte en tombereaux d'anciens francs. Lesquels précieux francs ne le sont que grâce aux centimes ! Eh bien ! L'avion maison, c'est kif-kif ! Cent mille fois plus vivant que planter son cul face à un petit écran. À toi, fiston, de transmettre aux tiens ! Signé, ton vieux.

***

Un biplan en papier ! Quoi d'étonnant à ce que tout ceci suscite des commentaires apitoyés du genre : « C'est inimaginable ! Pourquoi ce fêlé du bocal m'incite-t-il à draguer des mioches ? interroge Selim. C'est à croire qu'il veut me pousser à la faute afin que je le rejoigne au ballon. Avoue qu'il y a de quoi ! Et voilà ! Ah ! mais quel enfoiré ! »

Encerclés par des touristes couleur mozzarella à la nuque fouettée par le soleil, nous passons le reste de l'après-midi à déchiffrer le courrier et rechercher des indices sur le butin des Postiches.

Avant de nous quitter, Selim s'apitoie sur les « mauvaises langues de la télé », le nez plongé dans une énième chope de bière. La veille au soir, il est tombé sur Touche pas à mon poste, l'émission animée par Cyril Hanouna, au cours de laquelle un chroniqueur ne se serait pas privé de balancer, hilare : « Tu ne préférerais pas être avec Fourniret dans une cellule plutôt qu'avec Verdez[6] ? », singe Selim. Il ajoute d'autres exemples tout droit tirés d'un registre où sont consignées une foule de vexations. C'est ainsi que j'apprends que le 22 février 2014, l'humoriste Jérémy Ferrari répondait en gloussant à une journaliste de

Voici qui lui demandait si c'est parce qu'il est né dans les Ardennes qu'il a développé « cet humour très noir » : « Peut-être, oui ! D'ailleurs, il y a pas mal d'humoristes issus de cette région. Je pense à Rimbaud, Michel Fourniret… » Levant les yeux au ciel, la chroniqueuse, pouffant, poursuit de la sorte : « Mais, tu n'as pas peur des représailles en t'attaquant toujours aux sujets les plus chauds ? » M'alignant sur les valeurs du prince du Sautou – c'est le surnom que je donne parfois à Selim –et de sa susceptibilité à fleur de peau, je rentre dans son jeu : « Voilà, effectivement, une piètre plaisanterie ! Comme si des sketchs sur un tueur en série, déjà condamné à la prison à vie, pouvaient mettre la carrière de Jérémy Ferrari en péril ! À propos, tu as déjà écouté des chansons du rappeur Booba ? » Cette conversation m'amène à entonner une chanson grivoise intitulée Du biff dans laquelle un certain Mala, de sa voix rocailleuse, menace de représailles les Ardennais au détour du cinquième couplet : « Mon groupe assassine les Fourniret tous en string félin, talons aiguilles, gloss ». Le tout, en frappant des mains en cadence.

À ces mots, le fils de l'ogre blanchit d'effroi. « Oh, punaise ! souffle-t-il, d'un ton dégagé, puis répond, toujours bavard : « Ça m'énerve, mais je ne m'y oppose pas. Michel a tout fait pour en arriver là. Or, si je n'avais pas eu la chance de changer de nom, eh bien ! je ferais toujours l'objet de brimades. Je me souviens du temps où mes profs, au moment de l'appel, demandaient à l'élève Fourniret de se rendre au tableau noir… Quelle honte !… Mon nouveau patronyme ? Plus facile à porter en société que le premier… Je me cache, et pourtant, je n'ai rien à me reprocher. J'ai choisi d'être innocent. Ne plus être affublé de ce nom est de loin la meilleure chose qui me soit arrivée. Imagine donc, Oli, quelle aurait pu être la souffrance si une femme et un enfant avaient été amenés à devoir le porter… Sur le plan symbolique, c'était surtout la meilleure façon de renier Mich-Mich, mais aussi d'éviter un lynchage en règle. Ah ! je pense aux gens de ma famille qui n'ont pas eu cette chance, comme mon oncle André Fourniret, mes nombreux cousins… ».

Puis, se grattant le menton, le fils de l'ogre ajoute :

« Ne crois-tu pas que les clowns de la télévision pourraient faire preuve d'un peu plus de délicatesse ?

— D’ailleurs, ne crains-tu pas que l’affaire Fourniret soit un jour portée à l’écran ? Tôt ou tard, cela finira par arriver.

— Allons donc ! Il serait malvenu de nous faire revivre cette tragédie à des fins pseudo-artistiques. Il ne convient pas de hisser des racailles au statut d’icône, comme cela a été le cas pour la saga Mesrine avec Vincent Cassel. Quel est l’intérêt de monter au pinacle pareil monstre, sinon d’amasser de l’argent sur le dos des morts ? Ce type de film dénote, à mon sens, un vrai manque de sensibilité vis-à-vis des familles de victimes. J’en méprise à la fois les auteurs et les acteurs. »

5. Être sans argent.

6. Le journaliste Gilles Verdez est chroniqueur dans l’émission Touche pas à mon poste.

6

Le supplicié de l’Atlas

« C’est dans l’Atlas marocain que j’ai commencé à évoluer. »

Hervé Gourdel

Le 28 septembre 2014 à Vallauris

Il est 13 heures passées, lorsque Selim pointe son nez sur l’horizon embrumé. Il semble à côté de ses pompes. Son élocution est laborieuse. La mine grise et l’oreille cassée par le froid, il n’est pas comme à l’ordinaire, comme l’atteste son front perlé de sueur… « Hé là ! Selim, mais tu saignes ! Tu es blessé… » La seule réponse de Selim consiste alors à m’envelopper de son regard, tout en s’étoupant une coupure toute fraîche.

« J’envisage sérieusement une reconversion professionnelle. »

— Mais, qu’est-ce que tu as ? »

Je suis maudit, vois-tu. Je suis maudit pour l’éternité… », poursuit-il, en affirmant s’être fait tanner le cuir, deux jours plus tôt.

***

Il est très tôt ce jour-là, quand Selim se met en route pour la gare de Golfe-Juan-Vallauris. Il doit attraper le train qui le mènera à Grasse, dans une fabrique de parfumerie, où il assure la sécurité. Pour information, cet ancien châtelain habite chez le généreux André Michaut, le premier époux de Monique Olivier. Il occupe un bouge affreux dans un vieil appartement de la Zaïne, une cité malfamée de sept tours maçonnées. Ce secteur est enclavé, et n’est desservi que par la voie ferrée, au sud, à trois kilomètres de là. Cette jungle d’asphalte est un vrai cul-de-sac, construit sur un piton aux flancs rocailleux, accessible par une seule route, sur les hauteurs de Vallauris, à l’est de Cannes. Pour faire court,

notre ami vit dans un nid à rats.

À la lisière de la forêt où il va pour emprunter son raccourci habituel, Selim s'engage dans un escalier sinueux, sous l'ombrage d'arbres massifs. Trois chemins s'y croisent. Il enquille les marches, quatre à quatre et n'a pas encore fait cent pas qu'il se fige. Sous un bouquet de lampadaires gît une patrouille de jeunes, affublés de maillots bigarrés au ton criard. Surgit une seconde quadrille de « Bédouins » du côté opposé, faisant alors passer le nombre de la meute de cinq à sept. Soudain, ils s'agitent de concert et lui barrent le passage. Tirant sur les lanières de son sac à dos avec une étonnante vivacité, les épaules voûtées, les joues crevassées, le frêle gaillard de 1,87 mètre cherche à se faire tout petit. Tant pis pour sa fierté. Devinant leur intention, il contourne la bande de vagabonds d'un pas chaloupé pour finalement s'engager en hors-piste, les tenant ainsi à distance.

« Hep ! Toi ! Qu'est-ce t'as ! Qu'est-ce tu veux, fils de pute ?… » Selim feint de ne pas avoir entendu. Tous les regards s'abattent alors sur son dos, telle une pluie de flèches, avec en prime un chapelet d'injures. « Eh, te voilà ! Chien ! Fils de pute, va ! Nique ta grand-mère la reine des putes ! » Cette fois, c'est au tour du plus jeune satyre, sautillant à la façon d'un boxeur, d'ajouter d'une rage insensée : « Ah, ouais ? Tu veux nous faire une dinguerie, sale bâtard ! Avec ton corps de lâche, là… »

Selim, suivi de son cortège, répond aux insultes en s'excusant, désireux d'éviter tout problème susceptible de l'empêcher d'honorer sa fonction à l'usine : « Pardonnez. Je dois aller travailler. » Mais, rien à faire. Ces racailles le talonnent. Le menton enfoncé dans le creux du cou, il poursuit sa route, se cogne contre un réverbère, allant même jusqu'à ignorer volontairement la main griffue qui tente de s'immiscer sournoisement à l'intérieur de son bissac… Allez, plus que quelques marches ! Trop tard. Dans cet arrangement, le plus jeune d'entre eux, un nain, maître de sa technique, s'arme d'un caillou blanc aussi tranchant qu'un piolet, qu'il avait intentionnellement disposé sur une rampe en béton, puis la projette de toutes ses forces, sans sommation aucune.

« Fils de lâche ! », entonnent en chœur ses assaillants. Le projectile sifflant atteint le fils Fourniret, se plante en vibrant en plein au niveau de la nuque. À ce coup, Selim, dont les jambes cliquettent à chacune de ses enjambées, pousse un cri déchirant, vacille, et tombe. Et, tandis que le drapeau du Japon se dessine lentement sur l'épais tampon d'amadou avec lequel il tente de stopper l'hémorragie, voilà qu'une seconde dragée lui heurte le coude, emportant avec elle, chemin faisant, une mèche de poils drus. Un mince filet de bave déborde de sa bouche tordue, s'en allant ainsi fleurir la boutonnière de sa parka.
« Salopards ! », éclate le fils de l'« ogre des Ardennes », plié en deux, entre mille malédictions. Selim est déjà sur ses pieds, enjambe la glissière de sécurité, et s'enfuit, poursuivi par les rires moqueurs…

« J'ai été attaqué pour m'être fait le symbole de la France qui se lève tôt, moi le fils du tueur en série, Michel Fourniret. Tu imagines ! » s'exclame-t-il, en promettant de ne plus jamais emprunter l'escalier des Gémonies[7], et de déménager au plus vite. À noter que son courroux ne cesse de croître à mesure qu'il me conte son agression.

Pour achever sa disgrâce, lorsque Selim arrive sur son lieu de travail, haletant de fatigue, son supérieur, un certain Ricci, a saisi l'occasion de le sermonner bien haut pour son retard, au vu et au su de tous les ouvriers, hilares. Entre-temps, Samuel, un collègue de travail, voyant cela, s'approche, demandant si tout va bien : « Attends, Selim. Pour l'amour de Dieu… Selim, ton cou ! » Avec un cri d'effroi, il reste planté là, en pointant un doigt tremblant vers sa plaie juteuse, constellée d'infimes débris telluriques. Et là, Selim, réduit à l'état de statue de sel en proie au ressac, d'expliquer, en durcissant sa voix, comme pour feindre une assurance qui le ragaillardit : « Oh ! Tu sais, Sam, d'autres ont vécu pire, bien pire… Crois-moi. »

***

Je demeure sans voix. Il est encore sous le coup de la commotion. Il ne trouve

sur sa route que déboires et crève-cœur par milliers. N'est-il rien de plus pathétique, que notre pauvre ami ? Quel sens donner à cet acharnement, teinté d'incitation au suicide ? N'a-t-il pas déjà assez souffert ? Sur ces entrefaites, Selim m'annonce son départ imminent pour l'Algérie.

« De bon matin, ma demande de visa a été validée, dit-il, avec un naturel déconcertant. Je ne serai pas absent très longtemps. Je pars un peu plus d'une semaine, du 15 au 23 octobre. C'est que je reviens tout de juste du consulat, vois-tu…

— Eh quoi ! L'Algérie, vraiment ? Drôle d'endroit pour espérer passer du bon temps, au vu de l'actualité… Voyons, mon pauvre, tu n'y penses pas ! Pourquoi ce choix ?

— Par curiosité, pardi ! rétorque Selim, avec sa placidité coutumière.

— Avec qui comptes-tu partir ?

— Personne. Je pars seul à Khenchela, d'où je pourrais gravir l'Atlas saharien, un rempart qui culmine à 2 328 mètres, face au désert.

— Selim ! Arrête ! Ma parole, tu es complètement à la ramasse ! Pourquoi te punir ainsi ? Rien de tout ce qui est arrivé n'est ta faute. Rien ne t'oblige à t'autoflageller. T'es libre, tu sais. Malgré tout, tu cherches à te faire tuer lâchement par les enturbannés, comme ce pauvre guide de haute montagne, c'est ça ? »

Il y a une semaine, notre compatriote niçois, Hervé Gourdel, a été enlevé dans le massif du Djurdjura, près du village d'Aït Ouabane, par des « soldats du califat », une organisation terroriste algérienne née d'une scission d'AQMI[8], et ayant prêté allégeance au groupe terroriste État islamique. Le 23 septembre, la sentence est exécutée : la mort par décapitation, ce qui a suscité un vif émoi au sein de la communauté nationale, en particulier sur la bordure méditerranéenne. Entre-temps, les terroristes ont appelé à tuer, absolument et sans distinction aucune, « un incroyant américain ou européen – en particulier les méchants et sales Français ».

Que, par son mode de vie, il refuse de recourir à la violence pour se défendre, passe encore… Mais qu'il se jette ainsi dans les bras de la mort, à l'extrémité la plus orientale du monde connu, avec la certitude de se sauver de l'abîme du désespoir, c'est la mort sans phrases ! Faudra-t-il donc périr pour expier les péchés du couple Fourniret-Olivier ? Aussitôt, je fais part de ma très vive inquiétude, et l'appelle de tous mes vœux à annuler son projet de voyage en Algérie, mais il n'en a cure. A contrario, il se compare fièrement au héros éponyme du film Le voyage de Selim (1978) de Régina Martial. Se déroulant à Châteauroux, un jour de novembre, celui-ci retrace les péripéties d'un jeune Algérien immigré en France, inculpé pour un crime qu'il n'a pas commis. « Je vais donc tourner la suite ! » s'exclame-t-il, rigolard. « Et, vu que je pars non loin du lieu où Gourdel a été enlevé, je te lègue mon portable. Sait-on jamais ?

— Justement, Selim ! Ne crains-tu pas de rentrer pareillement en France, la tête la première ?

— Pas le moins du monde, car le danger est déjà là, à nos portes. Oui, il est là », développe-t-il, et sans doute avec raison.

Le fils de Michel Fourniret évoque un autre fait divers survenu à l'aéroport de Nice-Côte d'Azur, le 30 août dernier, date à laquelle un Tchétchène de vingt-deux ans a été arrêté par la Police aux frontières. Il était soupçonné par les services de renseignement de recruter des candidats pour la guerre sainte, et d'avoir payé en liquide le billet d'avion d'une adolescente de seize ans qui s'apprêtait à prendre un vol pour la Turquie, avec le projet de se rendre en Syrie. « Tu vois, objecte mon ami, l'objectif du risque zéro n'est qu'un leurre. Nous sommes en danger partout. Peut-être est-ce triste, mais la vie m'a prouvé qu'il faut toujours s'attendre à une escarmouche sérieuse, peu importe l'heure et l'endroit. »

En improvisant un grand discours, j'espérais le ramener à la raison, mais puisqu'il s'entête, tant pis pour lui, tant pis pour moi… Deux ans plus tard, je serai forcé d'admettre que Selim avait raison… Ultime bizarrerie : le prince du Sautou me confie avoir égaré sa montre fétiche, ce matin, au consulat d'Algérie. Pour autant, il assure ne pas avoir l'intention de retourner la récupérer. Pourquoi

déserter ? À cette autre question, il répond : « Le temps n’existe pas. »

7. Nom du lieu où, dans la Rome antique, on exposait les corps des suppliciés.

8. Al-Qaïda au Maghreb islamique.

7

Long John Fourniret

« Aux innocents les mains pleines. »

Le 26 octobre 2014, à Nice

Je n’ai pas revu Selim pendant un mois. Inutile, cependant, de songer à le questionner sur sa randonnée spectaculaire sur les flancs de l’Atlas saharien. Il n’a pas la moindre envie de s’épancher. Qu’a-t-il fait qui ait pu attirer cette nouvelle chape de nuages noirs ? Je fais mine de ne rien remarquer, histoire que la tension se dissipe d’elle-même.

Selim jette sur la table une grande enveloppe marron, érodée sur ses bords. « Vlà le courrier ! », s’écrie-t-il, en prenant une gorgée de cappuccino. De but en blanc, je réalise de quoi il retourne lorsque j’aperçois trois timbres-poste verts à l’effigie de Marianne, symbole de la République française, dont les traits ont été inspirés par l’une des fondatrices ukrainiennes des Femen, Inna Shevchenko. La pose de trois timbres « Femen » constitue la signature officielle du prisonnier numéro 5451, qui n’hésite jamais à gaspiller inutilement deux timbres en trop de 20 grammes.

Je déplie la missive pliée en quatre. C’est une lettre indignée de Michel Fourniret, plutôt courte.

« Que nous apprend-il ?

— Lis plutôt », réplique Selim, avec de la sueur gluante qui inonde son front allongé. « Mais en gros, ce crétin est furieux d’avoir manqué sa farce avec l’avion en papier. Il s’adresse à moi avec autorité, comme si j’étais encore un enfant. Comme s’il était encore mon père… mais ce n’est qu’une grosse merde, un illustre connard ! »

Voilà que notre ami bégaie. Puis, fixant l'enveloppe capitonnée du vieux toqué, il vocifère d'une voix étranglée : « Peut-être aurait-on pu parler de tout ça de vive voix, si tu n'avais pas été emprisonné pour avoir battu et sauvagement violé des mômes ! » Sous l'empire de la colère, il frappe du poing sur la table, ce qui fait étinceler mon ballon d'eau gazeuse. Trois bons drilles en col blanc qui parlent à l'unisson, sursautent, nous jetant un regard en biais.

À première vue, Michel Fourniret semble très en colère. Resté muet près de six mois, il sort les griffes, irrité du fait que son correspondant ait joué la carte de la sourde oreille. C'est dans ce contexte qu'il brocarde son fils Selim, armé d'une ironie quelque peu perfide :

Michel Fourniret, à l'élève Selim — 1° Dans quatre jours : un printemps de plus viendra s'ajouter aux vingt-cinq ans d'un certain Selim Gwenaël Jean-Pierre. 2° Rien n'interdit audit Selim de supposer que, à cette occasion, la pensée d'un vieux con ira vers lui. 3° Le montant des frais d'envoi d'un mandat-cash par les soins de la Poste… dépassant 8 euros – c'est-à-dire équivalent de près de 5 000 anciens francs français : après le présent envoi ? Fréquence trimestrielle – sauf survenance d'événement non prévu ! 4° Éloquent, ton silence. Merci !

***

Cette lecture me laisse perplexe, redoutant d'être passé à côté d'un détail de première importance. Rien dans cette lettre, ne justifie un tel emportement de Selim. Le tueur a usé de ses habituelles méthodes de torture psychologique, comme lors des dernières minutes de son procès, le 27 mai 2008. Ce jour-là, à l'issue de la plaidoirie de son avocat, Michel Fourniret avait été autorisé à prendre la parole une dernière fois, et avait alors extrait de sa poche un papier plié en quatre sur lequel étaient inscrites dix appréciations dévalorisantes à l'attention de chacun. À cet effet, sa femme, Monique Olivier, était taxée de « femme sans âme qui geint tel un paillasson ». L'avocat général, Francis Nachbar, avait quant à lui été réduit à l'état de « roquet, un vitupérateur,

un simplet sur pattes ». Voilà qui ne manque pas de piquant. Du reste, fort circonspect, je replie le parchemin, et la replace dans son écrin de papier-bulle.

« Hé quoi ! » m'exclamé-je, après quelques secondes de silence. « C'est ça qui te met dans un état pareil ? Car enfin, c'est pas la fin du monde !

— Vois-tu, cela fait onze ans, que ce salopard ne m'avait pas grondé. J'ignorais que c'était encore possible. Vraiment, je pensais que tout ça était derrière moi ! Et voilà que ça recommence ! Il me traite comme un chiard, sans vergogne. Il me rend coupable de manquement aux devoirs qui m'incombent en ma qualité de fils de pédophile. Il aspire là à retrouver un certain regain d'autorité paternelle. Mais comment ose-t-il ? »

Son cœur se décrocherait pour un peu, tant il a la tremblote.

« Toutes mes excuses, mecton. Tout cela est de ma faute. C'est moi qui ai réveillé le loup qui dormait d'un profond sommeil. Mais quelle idée, aussi… »

En dépit du recul dont il se targue, Selim est toujours aussi sensible aux flèches empoisonnées de son père.

« Le pire, c'est qu'il a dû me jeter une malédiction en écrivant ces quelques lignes. J'le connais, le Mich-Mich ! » Modifiées par la complémentaire du monstre, les joues de Selim, d'ordinaire si blafardes, virent brusquement au vermillon. « Salopard ! », hurle-t-il. Des vents cisaillant se sont engouffrés dans son armure fendue. Comme s'il allait pour se battre, le voici qui retrousse ses manches, mettant à nu de longs bras aussi décharnés que velus, qu'il détend comme des sifflets serpentins.

L’odieux Michel Fourniret vient à l’instant de manifester ici son pouvoir démiurgique, par-delà les hauts murs d’Ensisheim, où il est incarcéré. Selim ! Horreur ! Tout son avant-bras gauche est couturé d’ignobles cicatrices boursouflées, conjuguées à de fraîches coupures en dents de scie, s’étalant jusqu’à la saignée du coude. À cette vue, je réprime un haut-le-cœur. Voyons ! c’est insensé… Jamais jusqu’à ce jour, je n’avais noté l’existence de pareils travaux d’aiguille. Mais qu’est-ce donc ? Qu’est-ce que cela veut dire ? Échaudé devant tant de questions, je bouillonne, puis éclate, cédant à l’effroi. « Qu’est-ce que c’est que ce truc-là ? », tout en lui indiquant son bras balafré. « Qu’est-il arrivé ? »

Selim sursaute, se perd en conjectures en émiettant un quignon de pain. « Je t’ai déjà raconté cette histoire cent fois, persifle-t-il, avec nonchalance. Si tu ne m’écoutes pas, ma foi ! c’est ton problème… » Au reste, il faut observer qu’il arrive quelquefois au prince déshérité du Sautou de récriminer dès lors qu’il se voit sommé de se justifier sur un fait particulier. Redoutant de m’avoir vexé, il lâchera finalement en roulant des yeux : « Tu le vois bien, ce sont des cicatrices. À l’âge de dix-neuf ans, j’ai été victime d’un grave accident de la route des suites d’un AVC. C’était le 10 juillet 2010. Après avoir perdu le contrôle de ma moto dans le tunnel Spaggiari9, j’ai terminé dans le décor, voilà tout. »

Comment ! Son accident ne date pas d’hier. C’était il y a cinq ans ! Or, les incisions sur son bras, elles, sont toutes fraîches, d’autant qu’elles semblent avoir été provoquées par des ongles humains. Quel rapport y a-t-il entre cet accident de moto et des scarifications au niveau de l’avant-bras ?

C’est par un après-midi semblable à celui-ci, que Selim, jadis passeur de plats, termine son service dans un restaurant italien du Cours Saleya, l’artère la plus animée du Vieux-Nice. À la fin de son service, vers 15 heures, après avoir essuyé maints quolibets du responsable de salle, Selim quitte le restaurant, non content d’en avoir terminé de sa journée. Il enfourche sa moto, jusque-là solidement attachée à un anneau argenté. C’est un petit bijou capable d’atteindre les 290 km/h. Il s’agit d’une Honda CB1000 R de 1 000 m3 dotée d’un moteur

quatre cylindres et d’un châssis en aluminium. Au moment des faits c’est-là son unique bien, acheté à crédit avec son maigre salaire pour 12 000 euros.

Une fois sellé et bridé, Selim met les gaz, direction un cratère d’asphalte formé sous le fleuve du Paillon, dans le sens Nice-Italie, et qu’on appelle communément ici le tunnel Spaggiari, en hommage au célèbre bandit. Tout d’un coup, Selim ne se sent plus de ce monde, c’est le trou noir.

Des flamboiements rapides jaillissant sur son casque à visière iridium, de façon saccadée, depuis des lampes tubulaires… Ce sont là les derniers souvenirs de Selim, lorsqu’il se réveillera, momifié, dans une chambre d’hôpital, après être resté vingt-quatre heures sans connaissance. À son chevet, personne. Pas un péquin. Fort heureusement, il s’en sort – et c’est un miracle qu’il n’a pas été tué – avec un simple traumatisme crânien, sans fracture. Sa plaie au bras, elle, a dû être suturée. Sa moto d’un blanc éclatant, dont il n’a pas encore fini de rembourser le prêt, a terminé à la casse, quatre mois seulement après sa mise en circulation.

Renseignements Cliniques. — Patient de vingt et un ans, victime d’un accident de la voie publique à bord d’un deux-roues, le 10 juillet 2010, adressé par le service de réanimation de l’hôpital Saint-Roch, le 14 juillet 2010 pour un traumatisme crânien avec perte de connaissance, et un traumatisme ouvert du coude gauche. Le bilan lésionnel a mis en évidence au niveau cérébral : hémorragie méningée a minima, et fracture du rocher gauche avec otorragie; au niveau du membre supérieur gauche : plaie du coude sans fracture sous-jacente, sans déficit sensitivomoteur, ni troubles vasculaires (suturée en réanimation) ; dermabrasions multiples.

Le patient a été transféré du service de réanimation après vingt-quatre heures de coma artificiel pour surveillance post-traumatique. L’évolution dans le service a été satisfaisante. Un audiogramme a été réalisé le 22 juillet 2010 en contrôle de sa fracture du rocher, et a révélé une hypoacousie de transmission gauche légère à tympan normal.

***

Selim, pauvre poupée vaudoue, jouet de la fureur d'un ogre… Combien de mouchetures se cachent encore sous ton habit couleur corbeau… « Mecton, tu es sûr que tout va bien ? » m'enquis-je, en scrutant son bras strié de lacérations encore fraîches. Tu sais, tu peux tout me dire. Aie confiance ! » Selim confirme ses déclarations initiales, puis s'en dissocie. « D'accord ! Disons que de temps à autre, plaide-t-il en se donnant des coups de glotte, j'éprouve une vive sensation d'irritation. Alors, je me gratte les cicatrices, jusqu'à m'en arracher l'épiderme. »

À l'évidence, Selim, sur qui roulent à flots précipités tous les torrents, n'est jamais vraiment ressorti du tunnel Spaggiari. Il demeure – et cela en dépit du temps qui passe – l'emblème de la monstruosité produite par l'action combinée de ses parents. Il est ce fruit plein de meurtrissures tombé d'un arbre généalogique pourri, sur lequel des termitières se dissimulent un peu partout sous le manteau d'écorce friable. À noter que ce n'est pas un hasard si le fils de l'ogre a survécu à cet accident. Un suicidaire convaincu d'en finir ne rate jamais son coup. Il s'agit d'un appel à l'aide, ses blessures apparentes étant le symbole d'une âpre lutte pour la survie.

« Holà ! du calme ! lancé-je. Si tu me racontais à quand remonte la dernière fois que Michel et toi avez croisé le fer ?

— Hein ? dit-il, l'œil divaguant, prouvant que son ouïe est bel et bien diminuée.

— La toute dernière fois qu'il t'a crié dessus, quand était-ce ?

— Mais voyons ! s'exclame-t-il, la face tordue. Quelle idée ridicule ! Jamais il ne criait ! Jamais ! Contrairement à l'image véhiculée par les médias de masse, claironne Selim, Michel n'est pas aussi terrifiant qu'il en a l'air. Il est d'un naturel plutôt calme, tu sais. À l'époque où nous vivions sous le même toit, il n'était pas homme à proférer des gros mots, ni même à blasphémer. Ah çà non

alors ! Te conter les maux qu'il m'a fait endurer prendrait une petite minute, tout au plus car enfin, il ne m'a jamais fait subir de sévices. Il ne m'est jamais rien arrivé de tel. Voilà pourquoi je n'ai jamais soupçonné le quart des atrocités perpétrées dans mon dos. Il était très colérique, ça oui, mais en ce qui me concerne, la violence n'a jamais dépassé le stade de la simple gifle. Cela posé, je puis te jurer qu'il ne m'a jamais, ô grand jamais, collé une dérouillée, ni même touché à un cheveu de "Mother", du moins en ma présence. C'est dommage pour les journalistes, mais c'est comme ça ! Bien sûr, cela n'enlève rien à l'abomination de ses crimes… En revanche, Michel, sentant venir de loin les êtres humains, a la faculté de détruire psychologiquement sans sourciller, en usant simplement de mots vexants murmurés dans le creux de l'oreille. Avec lui, la violence était latente. C'était sa façon à lui de mettre quelqu'un minable. En sa présence, il ne nous était pas permis de rire, c'est tout. Lorsqu'il pénétrait dans une pièce, il empoisonnait jusqu'à la moindre de nos joies. On ne savait jamais sur quel pied danser. Selon l'humeur du jour, il pouvait réagir de façon très virulente. Je le répète, il était violent par la parole, mais il ne criait pas. Il ne nous frappait pas. Il n'a jamais été violent. Nous n'étions soumis qu'à son charisme…

Eh bien », dis-je, en abattant une main lourde sur son épaule recouverte d'un tissu vaporeux, avant de questionner derechef :

« Te souviens-tu de la dernière fois que Michel t'a passé un savon ? »

En réponse, son œil étincelle. Dans un bruit de tempête, tout à coup, je disparais sous les hourras du vent, littéralement aspiré dans le royaume imaginaire du prince du Sautou.

9. Surnom donné au fleuve du Paillon à Nice, en référence au tunnel d'accès creusé pour exécuter « le casse du siècle » depuis les égouts jusqu'à la salle des coffres de la Société Générale, par Albert Spaggiari et ses complices en juillet 1976.

8

Un miracle se produit

Le 26 juin 2003

Nous voici au petit matin blême, dans une reconstitution de sa demeure couleur de cendre, surmontée d'un toit en ardoise et construite à l'orée d'une grande sapinière ensorcelée. Le soleil, filtrant à travers le carreau mal sablé de sa chambre, est pâle. « Sois le bienvenu, Oli, dans la demeure familiale du 18 rue de Vencimont, sur les hauteurs de Sart-Custinne, à l'est de la pointe de Givet, en Belgique », commente Selim, qui doit me servir de guide. « C'est un petit village paisible de 200 habitants, où je me sens bien », poursuit-il, en précisant que je me tiens ici dans sa chambre à coucher, située au premier étage de la maison ancienne, juste à côté de celle occupée par l'alliance diabolique. « Nous vivons là depuis 1992, date à laquelle nous avons dû quitter dare-dare le château du Sautou, à Donchery. Qui sait, si le Breton n'avait pas manqué sa cible, disons-le sans fard, combien de vies auraient pu être sauvées ! »

Et Selim, tenant désormais un flambeau allumé, ajoute : « Peu importe, à Sart-Custinne, j'apprécie même le voisinage, que je tiens en haute estime. C'est dire à quel point la vie y est agréable. Et pour cause ! Je ne vis pas encore en phase avec la réalité. Je suis bien trop jeune ! J'ignore toujours que mes parents sont de vils pédophiles qui essaiment des cadavres d'enfants, le long des sentiers. »

À peine a-t-il terminé de parler qu'un cri rauque vient frapper mon oreille, et briser ma quiétude. Je tressaille. « Ce n'est que Flicka, notre chienne ! », me prévient-il, d'un murmure lointain. Du reste, je note que la suite princière, bien qu'immense, n'est que très peu meublée. Elle ne compte qu'un lit, un pupitre rudimentaire en chêne à encrier de faïence blanche, ainsi qu'une grande armoire à deux battants. Point de télévision, ou de quelconques jouets pour enfants ici. Sur une vaste étagère fixée au mur, seul trône une vieille collection d'autos miniatures.

« Toutes m’ont été offertes par Pépé Marcel, mon grand-père maternel, explique Selim, élevant sa torche.

— Oh ! oh ! oh ! Elles sont d’une grande valeur, sans doute ?

— Sentimentale, pour sûr !

— Et ton Pépé Marcel… Est-il toujours en vie ?

— J’imagine que oui… Nous ne sommes plus en contact. Lorsque la vérité a éclaté au grand jour, Pépé Marcel a préféré prendre ses distances vis-à-vis de moi. La monstruosité, est-elle héréditaire ? Dans sa troisième et dernière lettre, il a tranché la question, en m’intimant cet ordre-ci :

Pépé Marcel, à Selim — À l’avenir, ne m’écris plus, ne me dis plus rien. Désolé.

***

À pas lents, je m’approche de l’étroite baie vitrée, dont la vue donne sur un profond bassin rempli d’eau saumâtre. « C’est Mich-Mich, souffle Selim. En bon bricoleur, il en a installé dans chacune des pièces de la maison afin de profiter pleinement de sa large collection de vinyles, depuis le phonographe installé dans le salon. Il raffole de musique. Peu savent, hélas, qu’il est très porté sur la variété française. Pas mécontent d’imposer ses goûts, c’est surtout quelqu’un qui a besoin de se sentir écouté, plus que de raison. Dans la chambre d’amis se trouve également un piano électrique, qu’il a récupéré je ne sais où. Oh ! écoute ça, Oli, tu risques vraiment d’être surpris… Il lui arrivait souvent de plaquer quelques accords sur ce piano, tout en s’essayant à des vocalises. Oui ! Mich-Mich adorait pousser la chansonnette à tue-tête ! Étonnant, pas vrai ? »

Le tarin collé au carreau, je surligne sur la buée, à l’aide de mon annulaire ganté, la ligne d’horizon de cette lointaine forêt qui s’offre à mon imagination. Je l’écoute. C’est ici que l’« ogre des Ardennes » creusait des tonnes de petites tranchées… J’ai lu dans L’Est républicain qu’il avait pris l’habitude, quand il

résidait à Sart-Custinne, d'aller déposer le corps de ses victimes en forêt. « La dépouille de Mananya Thumpong, treize ans, enlevée à Sedan, y ai-je lu, a été retrouvée en Belgique, dans une sapinière près de Nollevaux. Le corps de Céline Saison, dix-huit ans, disparue en 2000 en plein centre de Charleville, à Sugny, toujours en Belgique ». On ne compte plus le nombre de théories fantasques échafaudées autour de ce lieu.

« Enfant, je n'avais aucun ami, reprend Selim. J'étais assez renfermé sur moi-même. Il est à croire que c'est dans ma nature. Longtemps, je n'avais eu pour distraction que mon vélo. Souvent, je partais le long des grands arbres plantés au bord des routes, seul mais libre…

— Monique et Michel te laissaient sortir seul, sans surveillance ?

— Oui, on pourrait croire, d'emblée, que Mich-Mich est autoritaire au point de m'empêcher de sortir, mais c'est loin d'être le cas ! Il se moque éperdument de ce qui peut m'arriver. Il est bien trop occupé à retaper cette vieille bicoque…

— Pour résumer la situation, tu pouvais faire absolument n'importe quoi, mais ça lui donnait quand même le droit de t'engueuler, dès lors qu'il était mal luné.

— Sans contredit, oui.

— Çà, par exemple ! N'était-il jamais inquiet à l'idée que tu puisses tomber nez à nez avec un détraqué de sa trempe ?

— Officiellement, il n'y a pas, à ma connaissance, de pédophile à Sart-Custinne, du moins pas avant ce soir… »

De là où je me tiens, je peux entendre résonner des coups de hache sous les fenêtres. L'homme des bois est là, tout proche. Aussi vais-je assister, si je comprends bien, aux dernières heures de liberté de Michel Fourniret, qui se lancera dès ce soir – et ce, pour la dernière fois – à la chasse aux vierges, la tentative de viol sur la personne de Marie-Ascension constituant l'ultime étape de son cursus criminel. Soudain, mon regard est attiré par un geyser de lumière jaillissant d'une valise éventrée.

« Selim, où vas-tu ? Tu pars ?

— Oui, aujourd'hui, je pars en voyage scolaire au parc d'attractions Walibi, qui répond encore, en ce temps-là, au nom de Six Flags Belgium. J'ai tellement hâte… Pour la première fois de ma vie, je ne vais plus voir la tête de ce vieux rabat-joie. Je n'aime pas mon père. Hé ! Par ici ! Suis-moi », lance-t-il, en me faisant signe de le suivre. « Tu vas voir, la maison est immense ! »

Ce disant, Selim attrape la poignée de sa valise, et s'en va la traîner jusqu'au bas d'un long et tortueux escalier à rampe de bois, la faisant cogner brutalement contre chaque marche. « Au rez-de-chaussée se trouvent la cuisine, le salon, une buanderie, un garage, une salle à manger, ainsi que l'atelier de Michel », commente le guide, en précisant qu'il s'agit de la plus grande pièce de cette spacieuse bâtisse à toit mansardé et percé de lucarnes. « Cela cache quoi ? Ha ! ha ! ha ! Pas moins de deux greniers ! » À travers une enfilade de pièces, Selim me fait enjamber des coffres, des vases, et des piles instables de piastres d'or éparpillés à profusion çà et là, sur un tapis noué à la main. « Il y a toujours eu beaucoup de fric à la maison », confie Selim, qui m'invite aussitôt à prendre place sur le canapé du salon, bas de plafond, et aux murs intégralement recouverts de briques rouges. Là, devant le fourneau allumé, le spectre de Monique Olivier végète, les mains jointes, devant la télévision, plongée dans un profond mutisme. « "Mother" adore regarder Julie Lescaut, sa série préférée ! » m'informe Selim. « Mich-Mich, lui, c'est plutôt Inspecteur Derrick. »

Aussitôt, une question surgit dans mon esprit : toutes ces stupides séries policières, auraient-elles servi, malgré elles, à inculquer des vertus pédagogiques nécessaires à Monique Olivier et Michel Fourniret dans l'apprentissage actif du maquillage de scènes de crime ? Et puis, ils ont bien baptisé leur chien Flicka, n'est-ce pas amusant ? Tout à coup, Selim change de visage, et me prévient :

« Oli, il risque de surgir d'une minute à l'autre, pour moi.

— Qui donc ? L’ogre ? »

Dehors, les coups de hache s’intensifient. À tout cela, joignez de grands éclats de voix. « Mauvais ! Mau-vais ! Mau-vais ! » Dans l’incartade, j’ose à peine respirer, de peur de voir débarquer Michel Fourniret, le bras armé d’un tisonnier brûlant, prompt à nous fouailler les entrailles. « Mauvais ! Mau-vais ! Mau-vais ! », s’égosille-t-il, à travers ciel, devant l’huis de cette vieille bâtisse en pierre. Sa voix est forte et grave. Elle semble se rapprocher à mesure qu’elle gagne en ampleur, et que les briques en pain d’épice de cette maison se défont dans l’air de plus en plus irrespirable. Reste à s’instruire des raisons de la colère de l’« ogre des Ardennes »…

« J’ai omis, à dessein, de te raconter un détail, me confesse Selim, en baissant son large front. Disons que je ne suis pas ce qu’on peut appeler une flèche…

— Mais encore ? rétorqué-je, avec effort, en remplissant mes poches de pierres précieuses et de pièces d’or imaginaires, toutes ornées d’un rameau de laurier, et gravées au burin des armoiries du Mexique, représentant un aigle royal perché sur un figuier de Barbarie, dévorant un serpent.

— Je ne suis qu’un foutu cancre n’ayant reçu aucune sorte d’instruction, voilà tout ! À l’inverse, mes frères et sœurs, eux, ont eu un parcours universitaire brillant. Tiens, par exemple, Jean-Christophe exerce la noble profession de manipulateur en radiologie. Anne, elle, est ingénieure. Moi, eh bien ! me voilà agent de sécurité… Ah ! la belle affaire… Michel a des lettres. Il parle comme un livre. Pour beaucoup d’entre nous, il aurait même pu devenir Premier ministre de Belgique s’il l’avait désiré, ce qui est loin d’être mon cas… Ah ça !…

— D’accord, mais pourquoi me dire tout ça maintenant ?

— Mauvais ! Mau-vais ! Mau-vais ! hurle-t-on de plus belle, à l’extérieur, à la différence que Michel Fourniret cherche désormais à enfoncer la porte à grands coups de botte.

— Selim ! » grommelé-je, soudain pris d’une terreur folle, les poches bourrées d’or à couler au fond d’un lac. « Mais qu’est-ce que c’est que ce raffut ? Tu vas me dire ce qui se passe, oui ou merde ?

— Michel vient de trouver mon relevé de notes trimestriel dans la boîte aux lettres », annonce-t-il, en reculant de quelques pas. « Il est à moitié fou de rage. Il a honte de moi, et il va bientôt se manifester tout exprès. À partir de là, on part dans un enchaînement qui va aboutir à un drame. »

Boum ! Un moment après, les serrures, et les gonds de la porte d'entrée cèdent aux efforts du forestier des Ardennes, en venant s'abattre au sol dans un grand vacarme. Pour des motifs qui m'échappent, les détails de son visage déchiré se dérobent à mes sens. Il n'a pas de visage. L'ampoule éclate. Je ne puis rien voir, cette fois-ci. Rien, hormis un reflet confus sur une paire de lunettes derrière laquelle étincellent des cavités noires, profondes, foudroyées par des éclairs de lumière bleue. « Mauvais ! Mau-vais ! Mau-vais ! ». Devant ce pont-levis, alors, il m'apparaît, matérialisé sous forme d'un vaste amas de brouillard noir et fumeux, à l'haleine âcre. Peu à peu, il se glisse sur le palier, pose son pied sur une bûche, et s'élance sur sa proie, Selim, dont il déchiquette les longues oreilles de son bonnet d'âne, en faisant abattre sur lui sa sempiternelle joute :
« Mauvais ! Mau-vais ! Mau-vais ! »

En proie au furor[10], l'ogre soulève à deux mains, au-dessus de nos têtes, son bureau d'écolier, dont l'encrier s'écoule à lentes saccades sur le sol. D'une manière fort étrange, le liquide qui s'en échappe se réduit aussitôt en une vapeur étouffante. Pour terminer, il s'en va le jeter à bord de son fourgon Citroën C 25 de couleur blanche, sous prétexte de vouloir le revendre à la brocante de Ciney, « à qui en fera un meilleur usage ». Aussitôt, les freins grincent, les pneus crissent. Et tout redevient noir.

***

Nous voilà de retour au présent, les mains vides. « Il pleut des cordes au fond de la cour intérieure du Wobben », constate Selim, avec une profonde amertume. Après avoir phagocyté ce riche legs de souvenirs, je choisis de prendre sa suite, à partir de mes quelques lectures de la rubrique « faits divers ». « Voyons si je

connais mon Fourniret sur le bout des doigts. S'il en est ainsi, ce jour-là, me lancé-je, ton père va se lancer une dernière fois à la recherche du mythe de la virginité, en tentant de violer une certaine Marie-Ascension, treize ans, celle-là même qui permettra sa capture, n'est-ce pas ? » Selim dit « oui » avec la tête.

Le jeudi 26 juin 2003, vers 14 heures environ, une fillette au teint hâlé du nom de Marie-Ascension quitte le domicile familial de Ciney, où ses parents, tous deux d'origine burundaise, sont venus s'installer, il y a quelques années. La République du Burundi est un pays d'Afrique de l'Est purement continental, sans aucun accès à la mer. Nulle échappatoire non plus en Wallonie… Conviée à une fête d'anniversaire, l'adolescente se dirige vers le supermarché, tout près de la gare, à seulement trois cents mètres de chez elle, dans le seul but d'acheter une carte de vœux. Pauvrette ! À peine a-t-elle le temps de faire trois pas qu'une Citroën C 25 s'arrête à sa hauteur, l'accoste. Michel Fourniret baisse la vitre, et lui demande en feignant l'urgence : « Je dois aller au Mont-de-la-Salle. Peux-tu m'indiquer le chemin ? Je ne suis pas tout à fait certain d'avoir compris. Dans ces bois, toutes les routes se ressemblent. Monte ! tu vas me guider. » Pour information, le Mont-de-la-Salle est un centre de formation d'une organisation religieuse catholique dénommée Maison provinciale des frères des écoles chrétiennes de Belgique francophone. D'un geste las, indice probant de sa bonne éducation, Marie-Ascension, décline l'invitation.

« Je ne peux pas monter dans la voiture des inconnus.

— Eh bien ! Bravo ! s'exclame l'ogre. Tu as fort raison, mon enfant. Tous les jours, je me tue à dire la même chose à mon fils Selim. D'ailleurs, tu dois avoir le même âge que lui. Dis, tu parais bien grande pour ton âge. Allons, n'aie pas peur ! J'ai des enfants, je suis prof de dessin », insiste soigneusement le forestier des Ardennes d'une voix enveloppante, trahissant fatalement son pouvoir tyrannique paternaliste. Puis remuant l'index, courroucé, d'un ton faussement professoral : « Ce n'est pas bien de ne pas faire confiance aux gens. C'est comme ça que le monde tourne mal ! »

Il ouvre la portière côté passager. Devant tant de gouaille, l'innocente Marie-Ascension courbe l'échine, et finit par prendre place à l'avant du véhicule. Sitôt qu'elle est montée, la fourgonnette déguerpit à vive allure en direction de

Dinant, à l'écart de la foule, faisant voler la poussière sur le bas-côté. Pas dupe, la petite demande à descendre. À ces mots, le ton se durcit.

« Tais-toi, sinon je te frappe ! », prévient Michel Fourniret, en la menaçant du tranchant de la main, avant de la marteler de questions : « Tes parents sont pauvres ou riches ? Comment tu t'appelles ? Es-tu vierge ?

— Ne me faites pas de mal ! » rétorque Marie-Ascension, avant d'ajouter : « Vous croyez en Dieu ? Si vous croyiez en Dieu, vous ne feriez pas ce que vous faites ! »

En parlant ainsi, Marie-Ascension se réfugie dans la prière. « Je vous salue, Marie », lance tout haut la pieuse adolescente, sans se douter de la portée de cette phrase lourde de conséquences. « Je vous salue, Marie pleine de grâce. Le Seigneur est avec vous. Vous êtes bénie entre toutes les femmes et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni. Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Amen. »

La prière de l'Ave Maria est accueillie par un regard noir, mais soit ! Marie-Ascension la répétera trois fois, en dépit de la sommation de se taire qui lui est faite par l'« ogre des Ardennes », dont la raison vient de tomber en quenouille. Alors, il donne un coup de frein brutal, se précipite sauvagement sur la petite fille zélée pour la religion, la jette sur une bâche bleue sur laquelle repose le bureau de Selim, à l'arrière du véhicule. À l'aide d'une sangle de cuir, il lui ligote les pieds avec une cordelette qu'il relie directement aux poignets déjà ficelés, le tout étant directement rattaché au montant de la carrosserie. « Vous êtes de la bande à Dutroux ? », demande la fillette. C'est à cet instant précis que Michel Fourniret prononce cette phrase qui en dit long sur ses intentions imminentes : « Moi, je suis pire que Dutroux ! »

À 231 kilomètres de Ciney, un miracle se produit d'une façon inexpliquée. Marie-Ascension parvient à se libérer de la toile et, profitant d'un arrêt à un

carrefour, s’échappe du véhicule, et part, en sautillant, se cacher dans un champ de maïs à proximité. Elle sera rapidement prise en charge par une âme charitable du nom de Stéphanie Janton à qui elle fait part de sa mésaventure. Consciente du drame qui vient de se nouer, elle embarque Marie-Ascension, et prend le pédophile en chasse dans l’espoir de relever son numéro de plaque d’immatriculation. Le scénario envisagé se produit. Second miracle : en chemin, la camionnette blanche resurgit, venu de l’horizon lointain. Marie Assomption confirme qu’il s’agit bel et bien de l’homme qui a tenté de l’enlever. Stéphanie Janton mémorise alors la plaque d’immatriculation, et toutes se ruent au commissariat le plus proche. D’après les policiers, le véhicule appartient à Monique Olivier, jusqu’alors inconnue des services de police. Une heure plus tard, Michel Fourniret est enfourné dans le panier à salade, sitôt rentré à son domicile. Il n’oppose aucune résistance. Après le premier interrogatoire, il est transféré à la maison d’arrêt de Dinant, mis en examen pour enlèvement, attentat à la pudeur sur mineure, puis écroué. C’est dans ce contexte que débute l’affaire Fourniret, chaque jour apportant son lot de crimes abominables, couvrant une période allant de 1987 à 2003.

***

« Et puis, quand est venu le moment de s’expliquer face aux enquêteurs, dit Selim, avec encore une très forte émotion dans la voix, ce connard a eu le toupet de raconter que tout était de ma faute, car je lui avais rapporté un mauvais bulletin de notes, ce qui avait eu le don de le mettre dans une rage mémorable. Pff ! Comme si cela suffisait à justifier une tentative de viol… Non mais, tu imagines un peu ? Marie-Ascension avait treize ans, et moi, quatorze. Nous n’avons qu’une année d’écart. J’ai eu vingt-sept ans, le 9 septembre dernier. Dans un monde parfait, elle et moi, nous aurions pu être amis. Qui vit jamais tant de vices réunis en un seul homme ? Quelle bassesse ! »

En levant une paume vers Selim, je salue avec une indignation profonde ce calcul. « Va ! dis-je, un peu abasourdi par son récit. Cesse de te lamenter ! Je ne suis point homme à considérer que ce sont des jérémiades qui te feront avancer.

Assez !

— C’est vrai, réplique Selim. C’est vrai. »

Onze ans ont passé depuis ce fameux matin d’été 2003. À la longue, Selim a intériorisé sa colère et n’a jamais dit ses quatre vérités à ce père rabique qui l’a tant emmouscaillé, ayant été jusqu’à commettre l’injure de le rendre responsable de ses pulsions les plus viles, lui qui a si longtemps dépeuplé les contrées belges et françaises. Selon moi, Selim, s’il songe à sauver son âme, doit se venger de lui. II en doit être ainsi de Michel Fourniret, et à plus forte raison de tout ce qui lui appartient. Ce doit être la suite logique. Sans doute est-il grand temps, de lui rendre les coups un à un, sans rien hasarder, afin que le prince du Sautou puisse être à flot, sans quoi je crains fort qu’il ne perde l’esprit.

Ô « ogre des Ardennes » ! ton propre fils et moi-même piétinerons ton cerveau malade. Tu te fais gloire d’être « pire que Dutroux » ? Nous voilà prêts à venger mille injustices à cet égard, et à te délester de tes boyards11 ! Selim se penche sur l’enveloppe du prisonnier n° 5154, la chargeant d’imprécations comme si son père était ici, parmi nous :

« J’en ai ma claque que mes impôts servent à te payer le gîte et le couvert. Faudrait tous les buter, ces pédophiles, plutôt que de leur payer l’hôtel à vie. Hein ! Plus sérieusement, pourquoi tu ne te suicides pas dans ta thébaïde, au haut de la plus belle des potences, putain d’enfoiré de merde ? Hein !? lance Selim.

— Voilà qui est bien vrai et, je dois le dire, assez mérité », ajouté-je, en lui présentant une belle bolée de cidre. « Il nous paiera cela ! Malheureusement, la réponse est non, non, et mille fois non ! Il est encore trop tôt, bien trop tôt.

— Trop tôt ? répète Selim à regret, en portant une coupe égueulée à ses lèvres.

— Façon de parler.

— Mais, trop tôt pour faire quoi ? »

Cette fois, nous entrons de plain-pied dans le vif du sujet. En voyant le prince de Sautou si prodigieusement réduit à l'état de charpie, je prends ma respiration, et lui dis :

« Mon cher Selim, te plairait-il de t'aventurer avec moi sur la piste du trésor englouti des Postiches ? »

« Hé quoi ! Non ? Tu ne veux pas ? », m'enquis-je après quelques minutes, l'air hébété, et les deux sourcils en pointe. « Pas possible !

— Euh ! Euh ! Euh ! s'exclame-t-il à la fin. Si ça me plairait ? Ah ! Ah ! Ah ! je l'exige même. Je serais ravi de pouvoir aider. Ce serait le couronnement de ma chienne de vie. Seulement… Que faut-il faire ?

— Rien de plus simple, camarade ! Je t'enrôle sur-le-champ comme scribe du projet Kyann. Tu vas faire exactement ce que je dis, sans poser de questions. Tu dois te confier à moi. C'est ainsi. Seulement, que cela reste entre nous hein ! À l'école, tu étais bon en dictée et en rédaction, malgré tes mauvais résultats dans les autres matières ?

— Le respect de l'orthographe est mon unique qualité, s'écrie-t-il, avec décorum, d'une voix de plus en plus avinée.

— Tant mieux ! Je viens donc te demander un service. Un service en échange duquel, si tu y consens, je te donnerai ce dont tu as besoin. J'attends de toi que tu consacres tous tes efforts à écrire à l'ogre sous ma dictée. C'est moi qui tire les ficelles. Or çà, jamais mon nom, ni ma signature ne devront apparaître et ce, pour des raisons évidentes.

— Point barre ?

— Point barre, et tu seras récompensé…

Bien ! Bien ! »

Là-dessus, Selim porte la main à sa poche, et en tire, de dessous les plis de son manteau, une carte de concessionnaire, qu'il me tend, en allongeant le bras au-dessus d'une flaque brune de caféine. « Je veux pouvoir me faire la malle sur le

dos d’un canasson, mais pas n’importe lequel : la super moto KTM 690 SMC R, voilà ma condition. Pour m’offrir ce bijou, il me faut 15 000 euros, si tu vois où je veux en venir… Sans compter le fait que je dois encore rembourser la somme de 9 000 euros à ma banque. Ça y est ? Tu y es ? »

Autrement dit, le prince déshérité du Sautou suggère, avec une volubilité prodigieuse, l’octroi d’un don planifié en espèces.

« Eh bien ! Compte sur moi pour transmettre ta liste au père Noël. Tu n’es plus seul, maintenant.

— Eh ! Eh ! Marché conclu ! Je le ferai, ainsi que toutes les autres choses qui seront utiles aux familles des victimes qui attendent toujours que Mich-Mich daigne recouvrer l’usage de la parole.

— En ce cas-là, il n’y a plus une minute à perdre ! Lardons-le, ce salopard, poissons-le comme il se doit ! Il le faut. »

Et maintenant, mettons-nous à l’ouvrage. In cauda venenum. Tout texte qui s’en prévaut doit d’abord flatter son interlocuteur et ce, dans le seul et unique but de l’étourdir pour mieux l’abattre. Voici la lettre que nous écrivons :

Selim, à l’élève Fourniret — J’ai été très occupé. Je travaille beaucoup. Pour gagner ma vie, je cumule plusieurs emplois. En même temps, à quoi bon t’écrire si tu ne prends pas la peine de répondre correctement à mes questions ? Arrête ton baratin. Tu tournes autour du pot, sans cesse. À l’avenir, tâche d’être plus clair ! Et de grâce, cesse donc de te prendre pour Don Quichotte ! Gare au hors sujet !

1°) À quoi bon reprendre contact avec moi, dix ans plus tard ?

2°) M’aimes-tu comme un père se doit d’aimer son fils ?

3°) Pourquoi ne demandes-tu jamais comment je vais ? Se peut-il que, parfois, je te manque ?

4°) Pourquoi fais-tu toujours référence à la sainte Trinité ? Qu'est-ce que ça cache ?

5°) Éprouves-tu des regrets pour ce que tu as fait aux familles des victimes, sans oublier la tienne ?

6°) J'aimerais connaître toute l'histoire depuis le commencement. Je ne connais que la version des médias de masse. À présent, je désire connaître la tienne. J'ai entendu dire que tu écrivais un livre. J'apprécierais que tu le partages avec moi. Peut-être cela me permettrait-il de mieux te comprendre, qui sait ?

7°) Et maman ?

8°) Je fais souvent ce même rêve. J'aimerais que tu m'expliques. J'avance, perdu dans la forêt noire de Clairefontaine-en-Yvelines. J'ai un pied coincé dans la tombe, entre la rue de Paincourt, et l'impasse des Maisons-Blanches. Explique-moi un tel cauchemar, alors que je n'y suis jamais allé, ou du moins, pas dans mes souvenirs…

9°) Depuis que tu es derrière les hauts murs de la prison d'Ensisheim, tu t'es laissé pousser la barbe. Qui se cache derrière ce postiche ?

C'est signé Rémi, comme Rémi sans famille[12].

***

« Bientôt, très bientôt, toi et moi, nous déterrerons ce foutu magot », déclare Selim, tout en léchant à son tour les mamelons de la jolie Femen, s'offrant à lui sur l'enveloppe vierge. « Après ça, Oli, nous ferons voile par bonne brise à Zihuatanejo[13]. Là, nous siroterons du Ti'punch à volonté sur une grève, en habit de villégiature, dans une maison sur pilotis. » Me levant pour m'enfuir à toutes jambes du Wobben, je lui dis par pure compassion : « Ah, au fait, joyeux anniversaire, camarade ! »

10. En latin, le furiosus est celui que son aliénation mentale rend dangereux pour sa vie comme pour celle des autres. C’est l’être atteint de folie meurtrière, le fou furieux dont l’état est fait de crises passagères.

11. Monnaie fictive à collecter par les aventuriers du jeu télévisé de France 2, Fort Boyard.

12. Rémi sans famille est un dessin animé japonais diffusé en 1977, adapté du roman Sans famille de l’écrivain français Hector Malot.

13. Zihuatanejo est une ville de l’État de Guerrero, au Mexique. Référence au film Les Évadés (1994) de Frank Darabont, inspiré du roman Rita Hayworth et la Rédemption de Shawshank de Stephen King.

9

Prométhée enchaîné

« L’homme est un dieu en ruines. »

Ralph Waldo Emerson

Le lundi 3 novembre 2014, à Nice

À la veille de mon départ pour la ville libre de Christiania, au Danemark, arrive un feuillet de parchemin adressé au fils de l’ogre : « Aucune réponse n’est donnée. Du baratin, rien d’autre que du baratin. Malgré cela, on a appuyé là où ça fait mal ! Son armure est partout bosselée, fêlée… Avis de tempête. » Voyez avec quelle promptitude Michel Fourniret s’est appliqué à nous répondre. « Il est connu pour son art de se faire désirer », vous diraient à juste titre les magistrats et policiers de la Crim’.

Une fois retranché dans l’estaminet, je retrouve Selim, tout soupirant. Il se met à mimer ce puissant coup d’épée à la pointe meurtrière qu’il vient de porter à son père, et ce, au mépris de la distance qui les sépare. « Et paf ! », s’écrie-t-il, le regard plein de malice, avant de pousser un râle de contentement. J’imagine Michel Fourniret bondissant sur son lit à ressorts.

Michel Fourniret, à Selim — Au retour de la douche, dès lecture de ta lettre reçue en fin de matinée, lettre à laquelle je ferai écho en différé, une fois passée mon envie furieuse de bondir ! Putain de connards puissance dix ! Quoi ? Ton vieux, écrire un livre ? Assertion digne de bœufs qui, passifs, deviendraient créateurs, sans leur poil dans la pogne qui les voue au statut de spectateur, de mort-vivant, mi-branleur, mi-idolâtre du dieu Télévision.

Putain de connards puissance dix ! Pourquoi écrirais-je un bouquin, quand des dizaines fourmillent dans ma tête ? Quand, empilées depuis des ans, au fil des années, mûrissent de pleines liasses de premier jet, parmi lesquelles Le Faubourg des enclos. Le cadre : le paradis. Ici, Satanius et Fahivinius, ennemis jurés, y

sont copains comme cochons. En arboriculture fruitière, le pommier désigne l'arbre qui porte des pommes. Poirier ? L'arbre qui porte des poires, et cerisier ? L'arbre qui, à la saison, abandonne à notre gourmandise, ses griottes ou cerises aigres qu'il a longtemps, longtemps mûries… Le Jetaimier ? Arbre qui, à ce jour inconnu, le fait se couvrir de je t'aime ? Mystère et boule de gomme !

Quant à te proposer une mienne interprétation de ce rêve singulier qui profite de ton sommeil pour te transporter à Clairefontaine-en-Yvelines ? De quoi être perplexe, sacrément perplexe. Sacrément ému, aussi… Une invitation à l'initiative de Dame Nature qui jamais ne dit, ne fera rien sans raison… Elle ! Va savoir ! Je te suggère de t'en ouvrir à Anne, ta grande sœur. Stop.

***

En achevant ces mots, une goutte d'eau glacée se fraye un chemin dans l'encolure de ma chemise. Le ciel grisâtre s'est gonflé de nuages chargés de mélancolie, lesquels pleurent désormais sur la ville, ce qui précipite notre départ sous une terrasse couverte. Nous nous installons près d'une table occupée par deux Belges affables au délicieux accent liégeois :

« Du pain bénit ! » m'exclamé-je, en poussant Selim avec le coude, mais il se montre réticent.

« Non ! grommelle-t-il, intraitable.

— Ah oui ? Pourquoi donc ?

— Oublie ça, veux-tu ?

— Bah, allez, quoi ! insisté-je. Ce serait vraiment trop bête. Tu te plains toujours d'être célibataire. Longtemps, tu as vécu en Belgique. En voilà un bon argument pour engager la conversation. Pose leur la question de savoir si on peut prendre place à leurs côtés. »

Selim tranche dans le vif, lapidaire. « Non, non et non ! » Il n'y a rien à faire. Il oppose une résistance farouche à la perspective d'une table ronde. Puis son regard se noircit, s'égare, et sa voix se durcit, ce qui induit selon moi la part maudite de son héritage. « Mais, que se passe-t-il, à la fin ? » Le fils de l'ogre rentre le cou dans ses épaules, exaspéré à l'idée de devoir se justifier, joignant ses mains comme pour prier, puis me murmure, des trémolos dans la gorge : « Je refuse qu'elles nous entendent discuter de Sart-Custinne, et de la prison d'Ensisheim. Elles connaissent très certainement l'affaire… Or, je refuse qu'elles sachent ! Qui sait, ces filles-là ont peut-être des amis, voire des proches, qui ont été blessés par mon père. Nous n'en savons rien. Mais pourquoi est-ce si difficile de comprendre cela ? »

Ce que dit le petit prince du Sautou est plein de raison. Après un court silence, j'opine du chef, résigné, dans l'espoir de l'obliger à refouler la colère qui sourd en lui. Peu après se dessine enfin un léger sourire sur ses lèvres. Ouf ! Maintenant, je sais. Si, depuis longtemps, il a refait sa vie sous une nouvelle identité, il n'en demeure pas moins en proie à un débordement interne traumatique. Du reste, nous avons de nouveau conclu qu'il fallait faire subir une nouvelle thérapie de choc à Michel Fourniret.

Cette lettre à l'ogre sera placée sous le signe d'un des grands mythes grecs qui le transcende, celui du Prométhée enchaîné. Pour avoir donné le feu aux hommes, ce Titan avait été condamné par Zeus à être attaché à une colonne et à avoir le foie éternellement grignoté par un aigle.

Selim, à Michel Fourniret — « Heureux celui qui a pu pénétrer les causes secrètes des choses », disait Virgile. Sans doute auras-tu pensé que cette citation t'était taillée sur mesure. Mais nan, c'est faux ! Cela ne s'adresse pas à toi, le zizi-cui-cui ayant la prétention de se croire, à l'instar de Nelson Mandeila, « le capitaine de ton âme ». À l'inverse de toi, il n'a tué personne. Au contraire ! Ce sont ses mêmes idées révolutionnaires qui l'ont à la fois condamné, puis fait sortir de prison. Toi, l'« ogre des Ardennes », tu n'es que l'éternel esclave de ces petites filles innocentes sur qui tu as lâchement levé le glaive, celles que tu as

fait périr au printemps de leur vie.

Aucune autre civilisation future ne légitimera pareils gestes. Aussi, tu ne seras jamais immortel tels les académiciens, en dépit de ton souhait le plus cher. Comme l'a dit à juste titre Auguste Comte : « Les morts gouvernent les vivants ». Soumets-toi à l'autorité de ce dernier. Vivant ou pas, tu resteras à jamais bloqué là où tu es déjà, derrière les barreaux d'une cellule, seul, dans l'incapacité totale de créer. Tel Prométhée, te voilà condamné à te laisser dévorer chaque jour le foie par un vautour aux cheveux de chérubin.

P.-S. : Conformément à ton souhait, j'écrirai à ma grande sœur, Anne.

D'un regard enflammé de vengeance, l'oiseau-enfant lui lance : « Prométhée-moi d'être gentil à Ensisheim ! »

« Rendez-moi mon Postiche ! », lui rétorque l'Ardennais, subitement agité de spasmes, car paniqué à l'idée de se faire picoter le foie pour l'éternité tout entière.

Tenant mon stylo sans pitié, je transperce à l'encre rouge un vaste lambeau de son flanc droit. Une flèche reliée à l'oiseau de mauvais augure, en face du matricule n° 5451, présente cette inscription en lettres de sang : « Isabelle, Fabienne, Jeanne-Marie, Élisabeth, Natacha, Céline, Manaya, et combien d'autres encore ? ». Au pied de l'inscription commémorative des victimes « connues » de Michel Fourniret, je dessine l'un de ces jouets dont les enfants raffolent : un cube en bois marqué de lettres de l'alphabet, où est incrusté sur chaque face un nouveau message codé : X, O, K. « X » pour le trésor, et « O.K. » pour ainsi dire « j'accepte cette mission ». Parfois, un petit dessin vaut mieux qu'un long discours.

***

Le lendemain, juste avant que Selim ne débute son service comme veilleur de nuit dans un palace de la côte monégasque, je lui présente mon carnet de croquis.

« Reconnais-tu cette personne ? demandé-je, en lui présentant le Fourniret enchaîné à ses crimes, fort impatient de connaître son opinion.

« Quelle humiliation ! » s'exclame Selim, en dissimulant son rire derrière une paluche velue. « Ha ! Ha ! Ha ! Pour sûr, tu t'es surpassé ! C'est très ressemblant. De désespoir, il va se briser la tête contre les murs de son cachot. C'est un dominateur. Jamais il ne supportera l'idée d'avoir été jeté aux fers pour servir de pitance à un petit zozio, aussi mignon soit-il ! »

Une fois la lettre recopiée par Selim, je la glisse dans une enveloppe cachetée d'un timbre revêtant un sens prophétique, proclamant en gros caractères : « Recyclons nos déchets ».

***

Le 21 novembre 2014, la réponse se matérialise sous la forme d'une offrande, en l'occurrence ici une compilation incluant les sept aventures sous forme de bandes dessinées de Luc Junior, un jeune reporter créé par Goscinny et Uderzo. Mais comment le prisonnier s'est-il procuré cet album flambant neuf, dont j'ignorais jusqu'à l'existence ? Et d'abord, pour quoi faire ? Je ne crois pas, en effet, que Selim soit féru de B.D. Non vraiment, je ne le crois pas. Mais alors, quelle utilité ? J'ouvre le livre par le milieu, le feuillette… Tiens ! Un signet jaune figure en évidence à la page 33, juste au début du chapitre intitulé… Oh ! chien… C'est pas vrai ! Je suis sur le cul. Michel Fourniret a très bien décodé le message que Selim et moi lui avons lancé en vue de faciliter l'adoption d'un langage commun, alors je n'y comprends plus rien. Le chapitre de Luc Junior sur lequel il veut attirer tout spécialement l'attention s'intitule, accrochez-vous bien, « Les bijoux volés », ce qui, en d'autres termes, signifie qu'il accepte d'aider Selim.

***

Excité par la tournure que prennent les choses, le prince du Sautou dépose dans la foulée une demande de permis de visite à la maison centrale d'Ensisheim. Dans sa lettre au directeur, un dénommé Michel Schwindenhammer, je soumets au prince du Sautou l'idée de nous faire passer pour un petit couple homosexuel, ce qui nous conférerait, à coup sûr, une sorte d'immunité contre tout risque de rejet. Car enfin, si le personnel pénitentiaire découvre que je suis journaliste, nous sommes cuits. Selim décline la proposition.

Selim, à Michel Schwindenhammer — Monsieur le directeur, par la présente, je vous demande un permis de visite relatif au détenu immatriculé n° 5451, aussi connu sous le nom de Michel Fourniret. Je suis son fils Selim. Vous trouverez ci-joint tous les documents qui attestent ma filiation. Par la même occasion, je souhaite vous faire part de mon envie d'obtenir une prolongation, allant au-delà d'une heure et demie. Je vous prie d'agréer, Monsieur le directeur, l'expression de mes sentiments les meilleurs.

P.-S. : Je vous demande également d'accéder à la requête de mon ami, Oli Porri Santoro. Rendre visite à mon père sous sa garde me rendra, je le sais, ce moment nettement plus facile à vivre.

***

Moi, à Michel Schwindenhammer — Monsieur le directeur, par la présente lettre, je vous demande le droit de pouvoir rendre visite, en compagnie de mon ami Selim, au prisonnier Michel Fourniret, dont le numéro d'écrou est le 5451. N'étant pas un parent, mais plutôt un ami proche de son fils Selim, je vous prie, à sa demande, de bien vouloir m'accorder l'autorisation de l'accompagner, en vue de le soutenir dans cette dure épreuve. Je constitue pour lui un soutien moral. Il n'a pas fait face à son père depuis plus de dix ans, maintenant. Merci par avance de votre compréhension. Dans l'attente de votre réponse, je vous prie d'agréer, Monsieur le directeur, l'expression de mes sincères salutations.

***

Une semaine plus tard, notre demande est avalisée par une lettre de support émanant de l'administration pénitentiaire.

Michel Schwindenhammer, à Selim et moi — Messieurs, pour faire suite à votre demande de délivrance de permis de visite concernant M. Fourniret Michel actuellement incarcéré à la maison centrale d'Ensisheim, je vous prie de prendre connaissance des informations suivantes :

Votre permis de visite a été établi par le directeur de l'établissement de façon permanente. Veuillez agréer, Messieurs, mes salutations distinguées.

***

J'invite Selim à suivre à la lettre les instructions laissées par l'« ogre des Ardennes » en écrivant à sa grande sœur, Anne, qu'il n'a pas revue depuis dix ans. Faisons-le, même si cela en revient à lui obéir au doigt et à l'œil. Il doit bien y avoir une raison qui explique pourquoi Michel Fourniret insiste tant à ce que Selim rétablisse le dialogue avec elle. D'ailleurs, j'apprends que l'adresse de l'impasse des Maisons-Blanches, à Clairefontaine-en-Yvelines, maintes fois citée par notre bonhomme, était auparavant la sienne. Qui sait ? Peut-être Anne est-elle en possession d'éléments clés…

Selim, à Anne — Tu vas être surprise par le caractère inattendu de cette lettre. Tout d'abord, comment vas-tu ? Et ta famille ? Je ne te cache pas que je suis déçu de ne pas avoir eu de tes nouvelles tout au long de cette dernière décennie. Pour ma part, je fais aller. Or, si je t'écris, c'est aussi et surtout pour savoir pourquoi notre père insiste tant pour que je t'écrive… Qu'en sais-tu ? Et toi-même, es-tu en contact avec lui ? Dis-moi tout. Porte-toi bien.

Je reste ton frère Selim, que tu le veuilles ou non.

***

Sa réponse ne se fera pas attendre longtemps. Le 4 décembre 2014, Selim, que je croise aux abords de L'Almira Wobben, me tend une enveloppe déjà ouverte.

Anne, à Selim — Bonjour petit frère, j'ai en effet été surprise de recevoir ta lettre, je ne m'y attendais pas. Elle est arrivée le jour de mon anniversaire. C'est un beau cadeau, et je t'en remercie. Contrairement à ce que tu sembles croire, j'ai tenté de te contacter à la dernière adresse que j'avais trouvée lors du décès de Marie-Hélène. Un foyer dans le sud de la France. Ils n'ont pas voulu me donner tes coordonnées, alors, je leur ai laissé les miennes pour qu'ils te les transmettent.

J'ai ensuite eu de tes nouvelles par André, avec qui je suis en contact. Il m'avait dit que tu habitais chez André Michaut. Sans nouvelles de ta part, je n'ai pas tenté de t'y joindre, pensant que tu y étais bien. Et puis la vie passe… très vite. Je suis maman d'une petite fille et d'un petit garçon qui occupent et comblent une bonne partie de ma vie avec Jérôme, que tu as déjà rencontré. Je me suis aussi éloignée de « l'affaire ». Je m'en suis préservée… Je l'ai finalement presque oubliée.

Aujourd'hui, Michel Fourniret, que j'appelle « l'autre », semble vouloir nous rassembler. Je n'ai pas besoin de lui pour avoir envie de te revoir, savoir comment tu es, que toi et moi nous ne soyons plus seuls, survivants d'une bien triste histoire. J'ai la chance d'avoir encore ma maman avec laquelle je suis très unie, mais toi, qu'as-tu ?

« L'autre » n'a pas de contact avec moi, et c'est mieux ainsi. Je pense amèrement qu'il ne sait que détruire tout ce qu'il touche. À un moment de ma vie, j'ai cru exister à ses yeux, mais j'en doute aujourd'hui. Ta lettre m'ouvre ce jour d'autres perspectives, que celles d'un passé éteint, un passé qui manque quelque part, qui n'était pas si mal. Tu es ici le bienvenu. Je pense que nous avons plein de choses à nous dire. Pourrions-nous nous retrouver prochainement ? Peux-tu m'appeler pour que nous organisions tout ça ? À très

bientôt, je t’embrasse. Ta sœur, Anne.

***

Se tenant pour satisfait des explications de sa sœur, Selim – qui d’ordinaire joue triplement de malchance – dit maintenant réfléchir à l’éventualité d’aller passer les fêtes de Noël chez elle, en banlieue parisienne.

Lors de notre première rencontre, il m’avait confié par deux fois sa profonde souffrance à ce sujet, convaincu d’avoir été renié par tous : « Noël ? C’est duraille. À la maison, André et mes frères refusent de célébrer la fête de Noël. Quand tout le monde se retrouve en famille, moi, eh bien ! je suis seul, toujours tout seul… La dernière fois que je l’ai fêté, je devais avoir quatorze ans. Eh oui ! Anne est mariée, et maman de deux enfants. Personne n’a envie d’avoir affaire avec le rejeton de l’alliance diabolique. Parce que tu comprends, je porte peut-être en moi les germes de la violence, de la pédophilie du sadomasochisme… Ce qui fait de moi une madeleine de Proust laissant un goût amer, sinon putride dans le gosier… »

Quant à Michel Fourniret, vexé d’avoir été dessiné dans un accoutrement et une situation si ridicule, a déchiré notre lettre en mille morceaux, qu’il a ensuite raccommodés à l’aide de scotch – comme s’il regrettait son impulsivité – puis l’a renvoyée à l’expéditeur.

10

André le Mage

« Ô Simon le Magicien !

Ô misérables qui suivez ses traces !

Vous dont la rapacité prostitue,

pour de l’or et pour de l’argent,

les choses de Dieu, épouses destinées aux bons ;

il convient que pour tous sonne

maintenant la trompette. »

Dante

Le 8 décembre 2014 à Paris

Il est à peu près 5 heures du matin lorsqu’une violente vibration se fait sentir sous l’oreiller. « Tu ne devineras jamais, Oli, ce que je viens t’annoncer. » À l’autre bout du fil, l’ami Selim m’arrache à mon sommeil, me répétant, tout haletant, cette même phrase d’un air grave : « Il est ici ! » Une puissance ennemie s’est introduite dans son champ de vision. « C’est au sujet du gang des Postiches, tu sais, ce Bellaïche, murmure-t-il. Figure-toi qu’il vient de débouler dans le supermarché où j’assure la sécurité, à Antibes. »

À ces mots, me voici figé.

— « Mais qu’est-ce que tu me chantes ? Tu as bu ?

— Jamais pendant mes heures de service, voyons.

— Mais alors, ce Bellaïche… Est-ce bien celui-là même qui… Comment est-il ?

— À toi de me le dire, c’est l’objet même de mon appel…

— Ne quitte pas Selim, un instant ! »

Bellaïche ! m’écrié-je, en m’élançant hors du lit vers ma modeste bibliothèque. Je feuillette alors, à toute allure, les pages jaunies du bréviaire de l’histoire du crime :

André Bellaïche fut le chef du gang des Postiches, une équipe de braqueurs mythiques champions du déguisement, à ce qu’on assure, mais ne l’avoua jamais. Il ne sera jamais condamné pour les 27 braquages qui désolèrent la France de septembre 1981 à janvier 1986, et niera toujours faire partie du gang […] leur épopée sanglante où certains ont déjà perdu la vie prend fin le 14 janvier 1986 lors de l’attaque de la succursale du Crédit Lyonnais rue du Docteur-Blanche à Paris (XVIe). Un policier est abattu et Beau Sourire aussi. Douze mois plus tard jour pour jour, la police « sautera » le reste de la bande dans un pavillon à Yerres (Essonne). En 1996, la cour d’assises rend son verdict : Marguery et Myszka écoperont de douze ans de prison. Ce dernier se suicidera en 2003 après une longue errance psychiatrique. André Bellaïche, aujourd’hui libre, ne prendra que huit ans. Son comparse Marguery, libre aussi, est parti vivre en Asie. Patrick Geay arrêté en 2004 a pris dix-sept ans lors de son procès en 2006. Il est toujours incarcéré à ce jour.

Voilà qui est étrange. J’imagine la scène glaçante aux portiques de sécurité du supermarché, mettant en scène une ombre drapée dans un imperméable mastic, face au fils du tueur en série :

« Bonsoir monsieur, à qui ai-je l’honneur ?

— Moi ? C’est Bellaïche », dira-t-il, d’une voix rauque. « T’as le bonjour des Postiches ! »

Selim m’explique que l’individu en question est toujours présent dans les locaux.

« Maintenant, dis-moi, m’écrié-je, en pâlissant, tu es en danger ?

— Oli, on ne va pas palabrer plus longtemps. Viens me trouver à L’Almira Wobben pour 8 heures. Bonne nuit ! »

Je me présente au Wobben, avec une bonne heure de retard, ce qui a le don de l’agacer. Sans décocher un mot aimable, Selim se saisit d’un pli tout droit sorti de son cabas, le fait glisser sur la table jusqu’au rebord, en opinant du menton, juste avant de planter ses crocs dans un délicieux croissant de lune, des étoiles filantes plein les mirettes.

Je retourne le document, et découvre une photocopie en noir et blanc d’une carte d’identité attribuée à un certain Lilah Bellaïche.

Il est amusant de constater que ce personnage semble s’être échappé tout droit des Looney Tunes. De près, il ressemble – non sans une certaine ironie – à ce cher Vil Coyote. Ses yeux de jais sont analogues à des boulets de 12 livres prêts à être allumés. Au regard des événements de la nuit dernière, j’en conclus qu’il doit s’agir de l’individu ayant fait irruption sur son lieu de travail. À l’évidence, ce n’était donc pas le chef suprême des Postiches, ce qui ne règle pas le problème pour autant, puisqu’ils partagent tous deux le même nom de famille.

André Bellaïche doit être âgé d’au moins soixante-cinq ans, tandis que notre suspect a trente-cinq ans tout rond. Avec une tête pareille, je veux bien croire que Lilah soit capable de cacher deux, trois bâtons de dynamite, mais de là à dire qu’il a pris la relève des Postiches, il y a un monde ! Pourtant, il ne serait pas

étonnant qu'un descendant du gang, privé de sa succession, eût concouru à déranger les heures ordinaires pour recouvrer son bien en perçant le flanc du géocoucou, autrement dit du Bip-Bip de Charleville-Mézières. Cela me semblerait même plutôt logique… Imaginez un peu la réaction des Postiches lorsqu'ils ont découvert qu'ils avaient été plumés…

Je m'étonne qu'aucun journaliste n'ait pris la peine d'interviewer André Bellaïche sur le cas Fourniret… Voilà qui est bien étrange, d'autant que l'autre clou de ce triste spectacle, c'est quand même ce pauvre Jean-Claude Myszka qui, las d'avoir cherché son trésor, en vain, dès sa libération en 1999, s'est donné la mort chez sa mère, le 11 février 2003, sans connaître les ressorts des événements. Par la faute d'un seul, la vie des Postiches a volé en éclats. Cet homme, c'est Michel Fourniret. C'est lui, et personne d'autre, qui est à l'origine de son suicide.

Trois décennies plus tard, l'affront n'a jamais été lavé. Cet homme au regard froid sur le document officiel n'est pas qu'un simple homonyme du chef de gang de Belleville. Lilah Bellaïche est lui aussi né à Paris, où il habite encore, à en juger par ce qui est écrit au verso de sa carte d'identité. Par conséquent, que vient-il manigancer à Antibes dans le mitan de la nuit ? S'agissait-il d'un coup de partance faisant office d'avertissement ? Mais, comment se serait-il débrouillé pour connaître la nouvelle identité du rejeton de l'alliance diabolique ?

Hier soir, explique Selim, c'est lui qui était en charge de la mise en rayon du magasin dans le cadre d'une petite mission d'intérim. L'accès au magasin étant strictement soumis à la délivrance préalable d'un badge, le prêt du badge nécessitait le dépôt d'un gage en contrepartie, une pièce d'identité par exemple. C'était son choix de me laisser sa carte d'identité. Cela m'a fait tout drôle d'y lire son nom quand il me l'a tendue. Dès qu'il a eu le dos tourné, je me suis empressé d'en faire une photocopie. Et voilà tout ! »

Nonobstant ses airs de somnambule, Selim a su faire preuve d'une haute clairvoyance. Il a pressenti que quelque chose ne tournait pas rond, et il a réagi en conséquence.

« Eh bien ! Se peut-il que Lilah soit de mèche avec qui tu sais ? demande Selim.

— Il n'y a qu'un moyen de le savoir, rétorqué-je alors, en me levant de table. »

De retour au bercail, j'ouvre une enquête préliminaire sur ce manutentionnaire afin de m'assurer de l'exactitude de sa filiation. Hélas, il y a bel et bien embrouille. Au terme d'un rapide examen, je découvre que Lilah Bellaïche a menti sur son statut de petit employé de supérette, puisqu'à en juger par les informations légales publiées au registre du commerce et des sociétés, il serait chef d'entreprise dans l'industrie textile. Il posséderait pas moins de deux boutiques de vêtements. L'une dans la capitale, l'autre à Saint-Tropez. Quel intérêt pour lui d'accomplir de sales besognes pour gagner trois fois rien ? En connaissance de cause, ne peut-on y voir la preuve que Lilah Coyote agit sous couverture dans le seul but d'approcher Selim ? André Bellaïche, est-il le principal instigateur d'une probable expédition punitive ?

Que faire ? Le protéger par le fou que je suis ? Demeurer immobile ? Je prends la résolution de me rendre à la capitale, dans l'espoir d'y trouver André Bellaïche, et de lui demander une entrevue, prenant prétexte de vouloir me procurer son autobiographie, Ma vie sans postiche, parue en 2007, et dont le film Le Dernier Gang est directement tiré. II est de mon devoir de conjurer tout maléfice dirigé contre mon ami.

D'après des commentaires fournis par la presse, ce dernier se serait « réinséré » dans le commerce de disques. Il refourguerait sa camelote dans ses trois boutiques de Belleville, des Abbesses et de la rue Mouffetard, à Paris. On n'a pas idée de vendre des disques comme ça, à l'heure du téléchargement illégal ! À l'heure du réapprovisionnement des rayons, il est précisé dans un reportage

qu’il n’est pas rare de le croiser sur son scooter, sur lequel une cargaison entière de DVD s’empile en totem.

J’appelle donc directement la boutique de disques de la rue Mouffetard. Un long silence s’établit à l’autre bout du fil, mais une voix douce et lente finit par me confier : « André est présent tous les soirs, de 22 heures à minuit. Vous ne pouvez pas le rater. »

Je prends soin d’informer Selim de mon départ pour la Ville Lumière à bord d’un train autocouchette, tout cela dans l’unique but de lui éviter un conflit armé avec le vieux soldeur de disques. Contre toute attente, il manque de s’étouffer en apprenant la nouvelle.

« Oh punaise ! T’es malade, ou quoi ?

— Sois tranquille, Selim. J’en accepte l’augure. La folie est mon dernier recours. Je prends en charge tes problèmes personnels, vois-tu. J’ai une amie à Paris. J’irai lui demander l’hospitalité… Voilà le train qui arrive… Je serai bientôt de retour.

— Comment, tu ris ! Sois raisonnable. Fais quand même gaffe… Donne-moi un coup de téléphone s’il y a du nouveau… »

Malgré le retard occasionné à cause d’une fausse alerte à la bombe à la gare de Nice-Ville, le train file en trombe, puis s’engouffre dans le tunnel qui perce le massif volcanique de l’Estérel, et ses falaises de porphyre rouge. De là, mon téléphone se met à crépiter, c’est Selim qui me lance : « Toi, tu vas te faire fumer ! »

***

Le 15 décembre, il est 21 heures et me voici dans le Quartier latin de Paris avec ma meilleure amie, Victoria, une gentille Parigote, vietnamienne d'origine.

Pour l'anecdote, elle et moi, nous nous sommes connus à l'âge ingrat, en 2003. Cet été-là, mes parents m'avaient envoyé en séjour linguistique au Royaume-Uni. Non à Londres, comme je l'avais espéré, mais à Truro, une petite ville à l'architecture georgienne située au fin fond des Cornouailles, où a grandi Richard Lemon Lander du groupe Queen. C'est donc là que j'ai connu Victoria, plus précisément sur les bancs de la Truro School, où étudia en son temps le comédien John Rhys-Davies, et dont la devise est « Esse Quam Videri » (« Être plutôt que paraître »). Ce que je découvris là-bas, de façon si intense, demeure à jamais intact, et ne sortira jamais de mon cœur.

Au cinquième disque, rue Mouffetard. C'est bien ici. Comment réagira ce vieux malfrat quand il sera instruit de l'objet de ma venue ? Assailli de pressentiments funestes, je m'arrête sur le seuil du magasin. Une horreur muette vient briser mon élan courageux. Tous les gens raisonnables seraient d'avis que ce que je fais là, c'est du suicide ! Entre nous, je crains d'être scalpé et de voir ma barbasse mordorée venir s'ajouter bientôt à la collection de postiches d'André Bellaïche. Me voyant immobile, Victoria me prend alors le bras : « Bah, vas-y, frérot ! Qu'est-ce que t'attends ? Fait grave froid de ouf là ! »

Victoria est la Parisienne type qui, pour échapper au lynchage des « sans-dents » – je suis un de ceux-là – participe à la régression du langage en usant constamment, et jusqu'à la pléthore, de superlatifs inopportuns, mais surtout de barbarismes de banlieue. Je reprends courage, franchis le seuil d'Au cinquième disque, et m'avance jusqu'à un géant glabre à nœud papillon, en faction derrière une caisse enregistreuse.

« Pourriez-vous me faire la grâce de m'introduire auprès de M. Bellaïche ?

— Qui le demande ? s'enquiert le géant, d'une voix étonnement douce.

— Ce n'est que moi, Oli, tintinophile affûté, et plumitif de surcroît, dis-je, avec

un salut.

— Est-il indiscret de vous demander pour quel motif vous voulez tant le voir ?

— J'ai à lui parler d'une affaire importante.

— André n'est pas encore arrivé, mais il ne va pas tarder. C'est l'affaire d'une petite douzaine de minutes… »

À présent, Victoria, ainsi que moi-même, quadrillons le secteur, en faisant mine de prendre plaisir à flâner autour de la quinzaine de bacs remplis de vieux vinyles à prix cassés, lesquels forment ici une barricade de fortune empilée pêle-mêle face à l'entrée. La boutique est déserte. Il ne vient pas un chaland. En l'attendant, je m'attache à contempler les présentoirs à 45 tours, en les rabattant comme des dominos d'une main lourde, et dispersant au passage une poussière poivrée qui m'irrite les narines.

Aucun disque ne réussit à capter mon attention, à l'exception notable de la bande originale du film Sacco et Vanzetti, signée Ennio Morricone. Ce film raconte l'histoire véridique de deux ouvriers anarchistes, d'origine italienne, condamnés, aux États-Unis en 1927, à la chaise électrique pour un crime qu'ils n'avaient pas commis.

« Gare ! Le voilà qui vient » me lance Victoria. Sur la chaussée, c'est bien André Bellaïche, casqué, à califourchon sur un scooter, tenant entre ses jambes une corne d'abondance pleine d'exemplaires de son bouquin, entassés jusqu'au bord. La lueur des réverbères éclaire son visage comme le tranchant des épées. Il est rayé de sourcils gris et d'une moustache touffue poivre et sel, éclairée de deux yeux bruns. J'ai peine à le croire. Le terrible André Bellaïche, saint patron des loubards ! J'en reste coi. C'est finalement la voix du géant qui viendra sonner le tocsin pour m'ôter à mes rêveries contemplatives. Tout piteux, et ruisselant, je m'avance vers lui.

« Monsieur Bellaïche, c'est bien ça ? », dis-je, après un instant de réflexion, tout en dégantant ma main droite. « Oui, c'est bien moi, dit-il d'une voix légèrement aiguë, en portant la langue trop en avant. Et toi, t'es qui ? ». Oh ! Oh ! Zé crois que z'ai vu un rominet ! Incroyable mais vrai, ce redoutable voyou a un cheveu sur la langue. Quelle voix ! De véritables fusées mouillées s'échappent d'entre ses dents. Il s'exprime en zézayant d'un accent sifflant, ce qui le rend tout à coup, dans l'état actuel des choses, très sympathique.

« J'ai pour prénom Oli, lancé-je, Charmé de pouvoir faire votre connaissance. Voyez-vous, j'attendais ce moment depuis fort longtemps. J'aimerais vous acheter ce livre-ci, votre autobiographie… J'ai eu beau chercher partout, il est introuvable.

— Il n'est plus édité.

— Monsieur Bellaïche, j'ai des choses extrêmement importantes à vous dire. Puis-je vous parler ici posément ? »

Les présentations faites, je m'incline solennellement, un peu tassé, et lui tends une main rêche, et hésitante. André Bellaïche, la voyant poindre, la scrute d'abord d'un œil rond, derrière ses fines lorgnettes à monture dorée, comme pour essayer d'en décrypter les grandes lignes.

« Ah ! reprend le vieux soldeur de disques franco-tunisien. Ça veut causer affaires, hein ? » Tout aussitôt, il se mordille l'intérieur de la joue, offrant à son visage l'effet d'un relief cabossé, les sourcils en accent circonflexe. Il s'est enfin décidé à me broyer les phalanges. Qui l'eût cru ! Et puis, lâchant ma main pour mieux lisser sa moustache hérissée par le froid à la pointe du pouce et de l'index : « Je suis à toi dans un instant… »

Et tandis qu'André Bellaïche saisit la bride de son coursier pour disparaître au détour de la rue, dans un épais nuage de fumée constellé de gouttelettes filantes, je regagne l'intérieur du bazar. « Et donc ? Résultat ? » m'interroge Victoria. Allons, allons ! Patience ! Espérons toutefois qu'il revienne, comme promis. Dois-je rappeler que l'insensé Postiche est loin d'être novice en matière d'évasion ? Le 23 novembre 1986, André Bellaïche est parvenu à s'évader de la prison romaine de Rebibbia, en Italie, à bord d'un hélicoptère de la Croix-Rouge, comme aurait pu le faire Simon le Magicien qui, selon les Actes de

Pierre (32), séduisit la foule en s’envolant vers les cieux, à Rome, au cours du Ier siècle apr. J.-C. Du coup, est-ce vraiment un hasard si le personnage censé représenter André Bellaïche dans le film Le Dernier Gang a été rebaptisé Simon ?

Devant moi, le tourne-disque se met soudain à jouer la céleste harmonie Come back baby de Ray Charles. Entre André Bellaïche. Un simple regard suffit à me renseigner sur le bonhomme. Ce n’est pas un homme ordinaire. Pas très grand, replet, épaules carrées, larges paluches, blouson de cuir noir verni, tignasse argentée engluée de gomina, élégamment rejetée en arrière, chemise blanche légèrement échancrée, épaisse chaîne en or ballante sur un torse broussailleux… Il arbore tous les emblèmes du Milieu selon une grille de lecture filmique. On se croirait dans l’une de ces scènes dont seul Scorsese a le secret, et dans laquelle figurerait le teigneux Joe Pesci.

André Bellaïche. — Me voici prêt à t’entendre. Qu’est-ce que tu me veux ?

Moi, le poitrail gonflé — Si je suis là aujourd’hui, c’est pour vous parler de Michel Fourniret. Il se trouve que je suis ami avec son fils Selim.

André Bellaïche, réprimant un haut-le-cœur — Eh quoi ! Il n’est pas encore mort, celui-là ?

Moi, riant jaune — Oh ! voyons, monsieur. Selim est innocent. Il n’a absolument rien à voir avec les crimes perpétrés par ses parents.

André Bellaïche, s’époumonant d’un air irrité — Qu’il crève ! C’est son fils, après tout. Ce sont les mêmes !

Moi. — Vous vous méprenez sur son compte, monsieur. Vous vous trompez complètement. Écoutez, je sais des choses sur lui et son père qui pourraient fort vous intéresser. Me permettez-vous seulement d'en discuter avec vous ?

À ces mots, le vieux disquaire jette un cri, prend son élan, et fonce droit dans un mur. André le Mage a disparu sous des rideaux de croisées vermeils voilant une porte dérobée, pratiquée dans un mur en pierres de taille. Du réduit s'élève une rumeur plaintive. Que de bruits menaçants ! L'évocation du seul nom de Fourniret a suffi à exciter toute sa fureur. Le géant, qui a entendu une partie de ce dialogue, me fait signe de ne pas bouger. Je m'arrête alors, frappé de surprise. La dernière fois qu'un type m'a demandé « d'attendre », c'était pour mieux fourbir ses armes contre moi, juste après lui avoir éclaté l'arcade sourcilière. Comment aurait-il pu en être autrement avec un homme d'honneur trop malin pour se faire pincer ? Mon interlocuteur avait été condamné par le passé à sept ans de prison pour recel de vols qualifiés ! Même, lors d'un énième braquage survenu rue du Docteur-Blanche à Paris, le 14 janvier 1986, les Postiches n'avaient pas hésité à faire parler la poudre, laissant un CRS sur le carreau…

Je suis sur le point de fuir précipitamment lorsque, soudain, dans les haut-parleurs, roucoule une voix suave. Cette voix, c'est celle de Ray Charles, entonnant une phrase mélodieuse, m'offrant l'illusion qu'il s'adresse directement à moi : « Oh ! Come back, baby ! Oh ! mama please don't go, yeah ! » Tout à coup, les mugissements s'apaisent. Resurgit André Bellaïche, tout plein de rage.

André Bellaïche, me tendant un sac plastique bleuté — Tiens, v'la ton bouquin !

Moi. — Êtes-vous bien certain de ne pas vouloir causer de Fourniret ?

André Bellaïche. — Qu’est-ce que tu veux que je te dise, au juste ?

Moi. — Eh bien ! vous connaissez bien son histoire, dit-on…

André Bellaïche, faisant mine de ne pas comprendre l’allusion à son trésor envolé — Je t’ai posé une question. Qu’est-ce que tu veux que je te dise ?

Moi, borné — Pour commencer, j’aimerais déjà savoir ce que vous pensez de Fourniret…

André Bellaïche, poussant quelques soupirs plaintifs — Je ne pense pas ! À part ça, qu’est-ce que tu veux que je te dise de concret ?

Moi. — Bonne question ! Je m’y perds, en vérité.

André Bellaïche, sans jamais dire le nom de Fourniret — Pfff ! Toi-même, tu ne sais pas ce que tu veux me demander ! Comment saurais-je quoi que ce soit sur son compte ? Je ne l’ai jamais vu de ma vie. J’étais en calèche quand il y était aussi. Encore une fois, qu’est-ce que tu veux me demander ?

Moi, tout tremblant, sous l’effet de l’émotion — Très bien ! Je vais vous dire ce que je veux savoir. J’aimerais connaître pourquoi il n’est jamais fait mention de Fourniret, que ce soit dans votre autobiographie ou dans le scénario de son adaptation filmique, Le Dernier Gang avec Vincent Elbaz.

André Bellaïche. — Pourquoi aurais-je dû prononcer son nom ?

Moi. — Pour la simple et bonne raison qu'on sait que c'est lui qui a fait main basse sur le butin du gang des Postiches…

André Bellaïche, avec une indignation profonde — Mais, qu'est-ce que t'en sais, toi ?

Moi. — C'est un secret de Polichinelle.

André Bellaïche, songeur — D'accord ! Et selon toi, il a pris combien dans ce cercueil ? Hein ? Il a pris combien ?

Le vieux disquaire vient de distiller un précieux détail quant à l'inhumation du butin, jadis enterré au fond du cimetière de Fontenay-en-Parisis, dans le Val-d'Oise. Les Postiches auraient donc élu un vrai cercueil pour y accueillir tout leur or.

Moi. — Je vais vous répéter ce que j'ai entendu. Selon le mythe, le trésor de guerre des Postiches était composé, paraît-il, de 34 lingots, 6 000 pièces d'or, et de 80 kilos de bijoux.

André Bellaïche, en riant, non sans une certaine ironie — Hé quoi ! C'est ça le trésor du gang des Postiches, à ton avis ? Bah il devait être bien triste ce gang quand même ! Je ne préfère pas en parler. Franchement, ça m'indispose ! Je ne parle pas de crapule, de tueur d'enfants, quand même !

Moi. — Comme il vous plaira, monsieur. Sachez en tout cas que Michel Fourniret parle comme un livre. Il répète tout plein de choses à son fils, dans les lettres qu'il lui consacre. Aussi, peut-être pourrions-nous…

André Bellaïche, m'interrompant — Mais, il fait ce qu'il veut ! Tout ça, je m'en fous ! Non, non, non ! Je ne veux même pas le savoir.

Moi. — De toute façon, il ne lui reste plus longtemps à vivre. La nature se chargera du reste.

André Bellaïche. — Pourquoi ? Il a un cancer, c'est vrai ?

Moi. — Pas encore, mais la prison l'a amoché. Toutefois, j'ose espérer que le temps fera son œuvre. C'est ce que souhaite également son fils Selim : qu'il périsse. Je vous le garantis.

André Bellaïche, en apposant sa signature sur la page de garde du livre que je suis sur le point d'acquérir — Non mais, franchement, tu te rends compte de qui tu veux me faire parler ? De la pire espèce humaine ! C'est comme si tu m'interroges sur Hitler. Je suis juif ! Voilà !

Moi, baissant les yeux avec honte — Pardonnez mon insolence. J'ai juste trouvé ça étrange qu'à la fin du film, eh bien, vous…

André Bellaïche. — Pas du tout ! Fourniret n'a rien à voir !

Moi, calme et réfléchi — Pardonnez-moi, si je me trompe, mais durant la scène finale, on vous voit – enfin, je veux dire Simon – sortir de prison, et conclure ainsi : « Avec mes potes, à notre sortie de prison, on a voulu récupérer l'argent qu'on avait planqué, mais tout avait disparu, comme dans mon cauchemar. Et même si personne n'a soupçonné personne, on ne s'est plus revus. » Mais enfin ? Pourquoi ne pas avoir dit simplement que c'était Michel Fourniret qui vous avait doublés ?

André Bellaïche. — Mais puisque je te dis que Fourniret n'a rien à voir là-dedans ! Tiens ! Pourquoi n'irais-tu pas plutôt interroger le Breton, hein ?

Moi. — Hellegouarch ? C'est justement le parrain de Selim, vous savez. J'ai lu qu'il tenait ses infos du braqueur italien Gian Luigi Esposito, avec qui vous vous étiez évadé de la prison de Rebibbia, en 1986. Fatalité, il avait recueilli, dit-on, les confidences d'un membre du gang des Postiches. Incarcéré par la suite à Fleury-Mérogis, Esposito aurait balancé toute l'histoire à Hellegouarch. Finalement, Esposito a été extradé en Italie. Pour récupérer l'or, le Breton, qui savait donc où les Postiches avaient caché leur magot, a fait appel, à son tour, à une autre connaissance carcérale : Michel Fourniret. Somme toute, c'est le Breton qui est responsable de ce merdier. N'est-ce pas vrai ?

André Bellaïche, rude et prompt — C'est pas de sa faute. C'est son gang, Fourniret, lui, et tout le tralala ! En plus, le pauvre, sa femme a disparu…

À cet instant, il me saisit au collet, et me glisse sournoisement à l'oreille, sous le ton de la confidence, comme s'il avait prévu de m'enfoncer une rapière de Tolède au fond de la gorge :

« Prends garde à qui tu t'adresses quand tu vas pour poser ce type de questions. Un vrai voyou te descend pour moins que ça. Tu risquerais de te faire refroidir bêtement. Façon de parler. »

Comme dédicace, André Bellaïche écrit d’une petite écriture soignée : « Oli, j’espère que vous sortirez de Ma vie sans postiche sans effraction. »

11

Massacre de la Saint-Valentin

« Plus on marche sur la tête des faibles,

plus on est enclin à lécher les bottes des forts. »

Tonino Benacquista

Samedi 14 février 2015 à Cannes

Une semaine plus tard, je retrouve Selim au Wobben. Il est fort en gaieté, attablé devant une grande bolée de bière d'Ardenne à la belle mousse blanche. Sans mot dire, je l'observe d'un œil curieux. Tandis que je pensais pouvoir me consacrer au récit véridique et sincère de mes aventures parisiennes, je me trouve dans l'incapacité d'en placer une. Selim confie s'être livré au maraudage, la nuit dernière, pendant ses heures de service au supermarché. Tourmenté par une fringale monstre, il aurait quitté le poste de contrôle pour s'engouffrer dans les détours d'un dédale de rayons obscurs, éclairés par sa seule lampe torche.

« Hé quoi ! Tu as commis un larcin ? Mais pourquoi ces aveux ? Tu te déclares coupable d'avoir volé des produits destinés à la vente, c'est ça ?

— Un peu, ouais ! Un énorme pot de crème caramel ! acquiesce Selim, en empilant sur son assiette des goujons frits, ainsi que des tranches de porc assaisonnées. J'ai accompli le rêve de tout un chacun : festoyer à l'œil dans la caverne d'Ali Baba, hors horaires d'ouverture. Vu mon salaire, ce n'est pas du vol. »

Selim aurait donc jeté sa gourme, lui qui n'avait jamais fauté de telle sorte ! Je souris, bêtement. Certes, il s'agit là d'une peccadille. À ce garçon maussade des débuts, fermé comme une huître, s'oppose désormais l'image d'un aventurier naissant, ayant pris goût au risque.

« Très bien ! m’exclamé-je à mon tour. J’ai appris pas mal de choses à Paris… Puisque je t’ai écouté parler fort patiemment, je t’annonce que…

— Encore ceci, je te prie, me coupe Selim, s’il te plaît !

— Comme il te plaira.

— Après des années d’abstinence, j’ai enfin trouvé l’amour.

— Holà, camarade ! lancé-je, en manquant de m’étouffer. Qu’est-ce que tu dis ? Mais enfin, explique-toi !

— Oui, j’ai trouvé l’amour », répète-t-il avec un soupir d’aise.

— Admirable ! et puis-je savoir qui est l’élue de ton cœur ?

— Peu importe de savoir son nom, réplique sèchement le fils de l’ogre, désireux de préserver ce pan de son intimité avec une merveilleuse prudence.

— Tu lui as révélé ta véritable identité ?

— Je lui accorde toute ma confiance, donc oui. Entre elle et moi, je crois bien que c’est parti pour durer, prophétise-t-il, en s’essuyant le visage.

Puisses-tu dire vrai, Selim ! m’exclamé-je. Pour mémoire, je te rappelle les consignes : bien entendu, tu es libre de refuser mais, autant que possible, ne parle de rien qui soit en lien avec ton père, sans avoir auparavant réfléchi. Un malheur est si vite arrivé… Si tu veux que la chose ne soit pas ébruitée, n’en parle pas. Voilà mon avis. »

Au reste, plutôt que de jouer au funeste colporteur, je choisis de taire les sinistres prédictions d’André Bellaïche, pour mieux trinquer avec enthousiasme à l’heureuse nouvelle. Franchement, je me voyais mal lui annoncer, qu’un célèbre gangster souhaite le voir « crever ».

« Holà ! timonier ! Trois tournées de rhum ! »

Dans les jours qui suivent, j'ai mené ma petite enquête sur la belle pépée. Elle se prénomme Hasna14. C'est un joli brin de femme d'origine maghrébine à minois alléchant, aux mèches blondes pailleuses, et à la cambrure lombaire en équerre. Sur les réseaux sociaux, elle se donne volontiers de grands airs de cul-bénit, en ne publiant que des versets coraniques, voire des photographies d'elle arborant fièrement le hijab. Nulle trace de Selim dans ses publications. Cependant, la pudique Hasna qui, soit dit en passant, semble tombée du ciel, ne se prive pas d'étaler publiquement son dédain et son aversion envers le peuple juif et la police française. Elle va même jusqu'à relayer une théorie du complot visant à sous-entendre que l'État d'Israël se cacherait derrière les attaques terroristes qui ont récemment ensanglanté la rédaction de Charlie Hebdo, et du magasin Hyper Cacher de la porte de Vincennes, les 7 et 9 janvier 2015, à Paris. Cette Hasna ne m'inspire vraiment pas confiance… Pour être franc, je songe à l'éventualité qu'elle puisse jouer double jeu afin de soutirer quelques confidences sur l'oreiller, et nous rafler le trésor, sans doute pour le compte de petites frappes.

Pour lui en parler, j'ai retrouvé Selim au Wooden. Il était affairé à donner des coups de bec dans une assiette creuse. La première réaction du petit prince du Sautou a été de me taquiner à propos de mes grolles couinant à chacun de mes pas sous l'effet de la flotte. « Qu'est-ce donc que ces chinoiseries ? », m'a-t-il balancé, me gratifiant au passage de propos peu amènes. Ah ! ah ! Fort heureusement, je savais quoi répliquer pour lui calmer ses ardeurs de façon durable. « Eh ! Dis-m'en un peu plus sur ta copine. J'ignore tout d'elle, lui ai-je lâché, absolument tout, hormis le fait qu'elle soit franchement antisémite. Allons, Selim, dis-moi tout ». Ah, si vous aviez vu sa tête ! Le retour de bâton fut terrible. Interloqué, il est tombé de son piédestal, le visage prostré. Selim m'a tendu une enveloppe ouverte en papier kraft, dont j'ai extrait plusieurs feuilles de papier, parmi lesquelles un carton blanc savamment plié et découpé. II y avait là une inscription au crayon à moitié effacée par le séjour dans son emballage : « Phrase cachée n° 1507 : vouloir tard, c'est ne pas vouloir ».

Michel Fourniret, à Selim — Le lieutenant pénitentiaire m'a informé, lors d'un entretien, de ton projet de visite. À ce sujet, si je n'y suis pas opposé ? J'userai, en guise de réponse, de la formule chère à feu mon paternel,
Jules Louis Gaston Fourniret, né le 8 mai 1899 à Moiry, dans les Ardennes :
« La foire n'est pas sur l'pont ! » Venir me voir ? Libre à toi de faire partie d'une gent de spectateurs qui dilapident leurs quelques sous pour venir se repaître les mirettes. « Putain ! Le fauve en cage ? » Libre à toi de t'offrir l'agrément double du voyage et du spectacle du paysage. S'y ajoute la phrase du vénérable Pierre-Paul Deschamps15 de la loge Les Frères unis inséparables du G.O.D.F. : « Tout est important. Rien n'est important. On a le temps ! »

D'autre part, ne laissent pas de me préoccuper les conséquences – au plan dépense physique – du déplacement aller-retour des Alpes-Maritimes jusqu'à l'Alsace. Bus, train, marche… Où gîter ? Te sustenter ? Et, c'est sans parler du risque, pour tes voisins de Vallauris, de s'en décrocher la mâchoire de stupéfaction au vu de ton aspect « à bout de forces ».

***

Qu'est-ce donc au juste que ces idéogrammes ? Je tiens en main l'un de ces maudits livres épuisés de chevalerie nous enseignant que les trois points sont utilisés dans la correspondance maçonnique, et que G.O.D.F. signifie « Grand Orient de France ». Ce courrier est supposé indiquer l'appartenance présumée de Michel Fourniret au Grand Orient de France ? Il s'agit de la plus ancienne obédience maçonnique, la plus importante d'Europe continentale…

« Saurais-tu, par hasard, pourquoi ton père fait référence ici à cette association ?

— Ouais. C'est un sujet qui le passionne depuis des années. Il se vantait d'en faire partie. Il y faisait souvent allusion à l'heure du dîner. »

Tout à coup, l'image de Michel Fourniret enchemisé dans un tablier maculé de sang, et tenant dans sa main gantée de blanc une épée flamboyante, flotte devant moi dans les airs.

« Et Pierre-Paul Deschamps, ça te parle ?

— Bah ! Comment le saurais-je ? a rugi Selim. Je n’ai rien à voir avec ces illuminés, moi. »

Pierre-Paul Deschamps ? J’ai beau réfléchir, je ne vois pas l’utilité de cette mention nominative. Deschamps ? C’est un nom français, bien sûr, et puis quoi ? En attendant, je sais maintenant à qui est attribué ce syllogisme que Michel Fourniret a pris pour devise : « Tout est important. Rien n’est important. On a le temps ! » Comment puis-je savoir si Deschamps existe véritablement, ou s’il s’agit ici d’un simple polyptote pour nous signifier des indices sous la forme d’un cryptogramme, comme « pierres polies dans les champs » ? Au reste, outre un chèque de 250 euros, une petite carte de vœux a ensuite retenu toute mon attention. On y voit, dessiné au trait, deux piafs aquatiques à têtes rousses et aux pattes palmées, tout tachetés de brun, barrés de la mention suivante : « Avec ses 36 petits centimètres de long et ses 350 grammes, la sarcelle d’hiver est le plus petit canard d’Europe. » Pourquoi Michel Fourniret cherche-t-il à attirer notre attention sur cet oiseau de mauvais augure ? Peut-être a-t-il fini par comprendre que mon souhait le plus cher était de plumer l’oncle Picsou, avant de lui tordre le cou ? De prime abord, on pourrait croire que cette note n’a rien de bien utilisable. Or, avec le recul, il m’apparaît presque comme une évidence que le galérien tente, par celle-ci, d’orienter son fils vers un point précis de la carte. Encore faut-il qu’il s’agisse bien là d’un indice lié à l’emplacement du magot…

Serait-il possible de trouver des palmipèdes dans la commune de Clairefontaine-en-Yvelines ? J’ai alors scruté la mappemonde, placardée juste au-dessus de mon bureau, et j’y ai trouvé plusieurs petits amas d’eau dans les prairies tourbeuses, entre la rue de Paincourt et l’Impasse des Maisons-Blanches, où se situent les étangs du Pavillon et du Moulin. C’est sans compter les nombreuses rigoles qui partent en étoile, tout autour du sentier dit des Bonnes- Femmes, lequel est justement traversé perpendiculairement par le sentier de l’Orme. Michel Fourniret est-il en train d’essayer d’attirer notre attention sur le bord des eaux stagnantes, où seraient plongés de l’or, voire peut-être un macchabée ?

J’ai proposé à Selim d’écrire, à son cher et tendre papa, la lettre suivante :

Selim, à Michel Fourniret — Cesse de me prendre pour un gosse ! Vois-tu, je n’ai plus quinze ans. J’ai grandi depuis la dernière fois. Effectivement, je vais bientôt te rendre visite à Ensisheim. Au-delà de ça, parle-moi un peu de toi, de ton quotidien en prison… Est-ce qu’on te traite bien ? Les autres détenus ne t’ont jamais causé d’ennui pour ce que tu as fait à ces malheureux enfants ? As-tu un voisin de cellule ? Es-tu en contact avec d’autres détenus ? Michel, le temps c’est de l’argent. Fontaine, je boirais volontiers de ton eau. Bonne Saint-Valentin sous les douches savonnées de la centrale d’Ensisheim.

***

Nous avons joint à notre nouvelle dépêche un ticket de caisse sur lequel nous avons entouré au stylo rouge les chiffres sept et huit qui, une fois accolés, forment le code postal du « village des Bleus ». Peut-être serait-il prudent, par acquit de conscience, de ne pas me rendre seul à mon prochain rendez-vous. Les sens embrumés, je me suis redressé mollement, fort satisfait de la tournure qu’avait prise mon affaire, puis j’ai traîné Selim avec moi par le bras, trottinant vers la porte de sortie débouchant sur le pavé luisant, où se réfractaient déjà les premières lueurs renaissant après l’orage.

14. Son nom a été modifié.

15. Son nom a été modifié.

12

Les machines spéciales

« Le temps passé avec un chat

n’est jamais perdu. »

Colette

Le 23 mai 2014, à Ensisheim

Par une banale matinée printanière, le sol sablonneux de mon salon est jonché d’une profusion de paperasses noircies. Certaines sont même suspendues en drapeau à une corde à linge, tendue sur la terrasse, parfois giflées par le vent. Quant à la porte-fenêtre à petits carreaux, celle-ci est obstruée, de la même façon, par une tapisserie ardennaise siglée Fourniret ne laissant voir à l’extérieur qu’un paysage bucolique en fragments. Vue du plancher où je suis allongé, on croirait presque que les premières neiges sont tombées… J’essaie depuis une huitaine de jours de capter le sens de ses suppliques, mais il n’y a rien à en tirer. Quand Fourniret aura-t-il fini ses inutiles harangues ? Tout effort de réunir un faisceau d’indices menant au trésor me paraît vain. Dans ce joyeux bordel, outre quelques objets – des coupures de presse, des timbres « Femen » – il m’est tombé sous les yeux un étrange document relié par deux fortes agrafes, flanqué d’un symbole représentant quatre flèches pointant vers le centre d’un carré, et portant le titre :

Maison centrale Ensisheim

Synthèse co. – Parcours d’exécution de la peine (P.E.P.) – 26 mai 2014

Nom, prénom : Fourniret Michel. Né le 4 avril 1942. Arrivée à la centrale : juin 2011. Peine de réclusion criminelle à perpétuité. Peine de sûreté perpétuelle (peine incompressible). Déjà condamné récidive.

Aux premiers feuillets, je comprends qu'il s'agit du rapport classé confidentiel du prisonnier n° 5451, émanant directement de l'administration pénitentiaire. Dedans, il y a tout ce que nous avons toujours voulu savoir sur ce fieffé désaxé, depuis qu'il vit derrière les barreaux. Il détaille ses conditions d'incarcération à Ensisheim, les activités qu'il effectue, et contient même – chose surprenante – les résultats d'un examen psychologique approfondi effectué par la directrice adjointe de la prison. Par quel miraculeux hasard ce papier a-t-il pu s'évader de prison pour atterrir chez moi ?

Je note même la présence d'annotations manuscrites de l'« ogre des Ardennes » : « Voici, fiston, écrit-il à la pointe d'un crayon gris mal taillé, de quoi répondre aux quelques interrogations que tu évoquas dans ta dernière lettre. Un chef-d'œuvre de laconisme. »

C'est ça ! J'y suis ! Ce document devait être bloqué au fond de la pochette en papier qu'il m'avait envoyée, et que j'avais omis de vider. Voici l'intégralité du contenu édifiant du dossier carcéral de Michel Fourniret :

En Détention. — Correct, discret, solitaire, il ne fréquente personne. Il sort sur les cours H3/H4. Il ne pose pas de problème de discipline. Il écrit énormément. Sa cellule est remplie de papiers. Il écrit sur tout support, même les emballages des cartons de lait… Il empile, aligne, classe et étiquette de manière étrange des documents manuscrits de sa main, mais aussi des journaux, des revues, et toutes sortes d'objets. Il n'y a aucune décoration dans sa cellule, pas de chaîne hi-fi, pas d'informatique. Seul matériel en sa possession : un téléviseur.

Téléphone : néant // Parloir : néant // Courrier : pas de courrier, mais envoie régulièrement depuis deux mois de l'argent à son fils // Scolairement : aucun contact // Professionnellement : inoccupé depuis son affectation à la centrale – perçoit une retraite de 600 euros // Comptabilité et versement volontaire partie civile : OUI, 336 euros par mois depuis octobre 2013.

Récapitulatif des indemnisations. — 125 euros par mois en mars 2012 et suspension en avril 2012. Versements en janvier, en août et en septembre 2011, environ 2 000 euros indemnisés en 2011 – suspension des versements volontaires en octobre 2011.

Montant des dommages et intérêts : 1 039 740 euros

Montant indemnisé : 49 638 euros.

Livret : 3 518 euros.

Mandat(s) : pension retraite (600 euros mensuels)

Service pénitentiaire d'insertion et de probation (spip). Âgé de 72 ans, il est retraité. Ses contacts avec sa famille sont extrêmement limités. Les contacts avec son frère se bornent au règlement des démarches administratives. Les membres de sa famille ont changé de nom, souffrant de sa réputation. Bien que le souhait de sa famille (fils, ex-femme Nicole) soit de garder ses distances avec lui, Michel Fourniret tente malgré tout d'entrer en contact avec eux […] Il envoie des mandats à son fils, tente d'en envoyer à son ex-femme, et à son frère, ces mandats reviennent.

Il perçoit la retraite. Il consacre la grande partie de son temps (jour et nuit) à la lecture et l'écriture. Il sort de temps en temps en promenade. Il a eu une saisie du fonds de garantie en août 2013 (16 768,03 euros), à la suite de laquelle il a remis en place un versement volontaire de 336 euros à compter d'octobre 2013.

Il reconnaît les faits de meurtre, mais pas de viols. Il ne souhaite pas de visiteur en prison. Il ne bénéficie pas de suivi psychologique ou psychiatrique. Il n'est pas demandeur du SPIP, mais il se rend à chaque entretien. Il n'entretient pas de relation avec les codétenus.

Psychologiquement. — Michel Fourniret s’applique à perdre pied avec la réalité, par choix.

Directrice adjointe. Sur la détention et son comportement — Vous êtes correct. Nous avons une remarque à vous faire concernant les courriers qui nous sont destinés. Quand vous envoyez des courriers aux personnels pénitentiaires, nous aimerions que vous soyez plus concis dans vos écrits car souvent, vous encombrez vos missives de considérations qui nous sont totalement inutiles et futiles, pour exemple votre digression dans le formulaire que vous nous avez retourné pour nous signifier votre présence à la commission PEP.

Michel Fourniret. — J’étais à la prison de la Santé, à Paris, avant d’arriver ici. Ce n’est pas dans mes desseins de partir d’ici. Je n’écris pas, c’est mon crayon qui noircit du papier. Mes journées ne sont pas assez longues. Concernant mes courriers, je n’ai pas le souci d’avoir des écrits fonctionnels. Je serai clair dorénavant. Je vous précise que je fais de la marche pour entretenir ma forme physique.

Michel Fourniret. Sur les parties civiles — Je n’ai aucun mérite à cela. J’ai pris les devants.

Michel Fourniret. Sur son suivi psychologique — Pas de suivi psychologique ou psychiatrique. Je n’en ressens pas le besoin. Ce n’est pas mon intention.

Directrice adjointe. — La relation avec ses pairs est limitée. Il vit en retrait, à côté des autres. Il n’a pas d’interaction avec ses codétenus. Il s’isole volontairement.

Michel Fourniret. — La cohabitation sociale n’est pas mon souci. Je ne rencontre les autres que s’ils ont besoin d’aide. La rencontre avec mes victimes

m’a mis dans des situations impossibles, ou bien face à un échiquier. Vous savez, même si je suis quelqu’un qui se met en retrait, je ne cherche pas pour autant à m’épargner la souffrance, sinon je ne souffrirais pas d’insomnie chronique.

***

« Michel Fourniret s’applique à perdre pied avec la réalité, par choix […] Quand vous envoyez des courriers aux personnels pénitentiaires, nous aimerions que vous soyez plus concis dans vos écrits car souvent, vous encombrez vos missives de considérations qui nous sont totalement inutiles et futiles. » De toute évidence, je ne suis pas le seul à penser que le prisonnier s’octroie le titre d’écrivain. Avant de reprendre mon âpre besogne, je m’assure que le colonel Mizu dispose d’une assez ample provision de croquettes.

***

Michel Fourniret nous a refilé un tuyau d’importance. Par acquit de conscience, je n’ai pas pu m’empêcher d’enquêter sur le dénommé Pierre-Paul Deschamps. Qui diable est ce P.P.D. ? La réponse est des plus incertaines… Du reste, voici les seules informations que j’ai pu recueillir. Il s’avère que la loge à laquelle Michel Fourniret fait référence dans sa lettre – Les Frères unis inséparables – aurait vu le jour à Versailles, le 1er août 1775. J’ai appris par mes lectures et mes conversations que l’ogre a justement vécu dans ce même département de 1966 à 1984, plus précisément à Clairefontaine-en-Yvelines, mais également à Rambouillet.

Mieux encore, tout au long de son histoire, à en croire certaines sources, la loge a compté parmi ses membres d’illustres sommités, telles que les rois Louis XVI, Louis XVIII, Charles X, ou encore les compositeurs Rodolphe Kreutzer et

Giacomo Meyerbeer. Tout ce beau monde pour voir finalement l'ogre débarquer sur le perron et demander audience au frère couvreur ? Quelle révolution ! Mais au fond, est-ce si surprenant quand on sait que le pédophile se prenant pour un roi mena lui aussi la vie de château à Donchery, à compter de 1988 ?

Dès la fin de l'année 1987, malgré sa condamnation à sept ans de prison dont deux avec sursis et trois ans de mise à l'épreuve pour viols sur mineurs de quinze ans, Michel Fourniret est libéré de Fleury-Mérogis, puis part refaire sa vie avec Monique Olivier dans l'Yonne, à Saint-Cyr-les-Colons. D'autre part, à en croire ce que dit le journal Le Monde dans son édition du 9 janvier 2006, c'est précisément à cette période qu'aurait débuté sa carrière de meurtrier. « Il ne dit pas tout, avait même avancé Me Didier Seban, avocat de la famille Desramault, juste avant l'ouverture du procès, le 27 mars 2008. Lors de précédentes auditions, Michel Fourniret a déclaré avoir tué deux à trois victimes par an depuis sa libération de prison, en 1987. »

Si l'on part du principe que Michel Fourniret a dit la vérité, avant de se rétracter, et qu'il a été arrêté en juin 2003, il devrait y avoir environ 16 victimes, ce qui est surprenant, puisque le compteur de la justice s'est arrêté à sept, nonobstant une trentaine d'ADN inconnus décelés sur les quelque 4 000 cheveux et poils retrouvés à l'arrière de sa fourgonnette.

Au vu de cette chronologie se pose une question : Pierre-Paul Deschamps, se pourrait-il que tu aies eu vent à l'époque des machinations de l'étrangleur ? Je veux savoir, mais concrètement, je ne puis même pas dire si ce P.P.D. vit toujours. Il existe certainement une bonne raison pour qu'il répète tant de fois à Selim cette phrase devenue proverbiale, qu'il attribue à P.P.D. : « Tout est important. Rien n'est important. On a le temps ! »

Je juge fort à propos de me lancer dans quelques recherches poussées sur ce quidam, en prenant soin, cependant, de ne pas éveiller inutilement de suspicions particulières. L'individu susnommé serait à la tête d'un laboratoire d'analyse de

biologie médicale connu sous le nom de Labo-Test, du côté de Vanves, une ville située au sud-ouest de Paris.

Dans un autre courrier, Michel Fourniret désigne directement Pierre-Paul Deschamps comme son « client en études et réalisations de machines spéciales ». Michel Fourniret présente bel et bien son mentor comme son « client », ce qui semble suggérer qu'il se serait acquitté d'un ordre moyennant paiement d'une redevance. Qu'appelle-t-il « machine » ? Qu'appelle-t-il « spéciale » ?

Rien, absolument rien ne précise ici quel type de service l'« ogre des Ardennes » pouvait facturer à ce mystérieux Deschamps… Ce qui est certain, en revanche, c'est que ce type n'a jamais été interrogé à ce sujet par les enquêteurs. Nous savons pourtant que le basculement a eu lieu dans les Yvelines. Tout incite à penser qu'il aurait peut-être côtoyé Michel Fourniret au moment précis où celui-ci commençait à mettre son plan « à tiroirs » à exécution. Peut-être a-t-il eu vent, de facto, que quelque chose se tramait, ou peut-être n'y a-t-il ici de coupables que les coïncidences… Nous parlons tout de même d'enfants assassinés, et non de vulgaires « machines » sans âme.

Un beau jour, je profite d'une simple conversation autour d'une bière enchanteresse à L'Almira Wobben pour amener le sujet sur la table, sans trop entrer dans les détails.

« Psst ! Selim, te souviens-tu, par hasard, si Michel avait des… amis ?

— Et comment ! Oui, beaucoup même, mais je ne saurais être en mesure de te citer un nom quelconque. J'étais si jeune. Ce genre de chose était loin de m'intéresser…

— Quand vous étiez en Belgique, repris-je, était-il habituel de recevoir la visite de ces gens-là ?

— Oui, c'était des gaillards du coin, pour la plupart. De temps à autre, il nous arrivait aussi d'aller rendre visite à certaines personnes, de l'autre côté de la frontière. Hé là ! Un nom me revient ! C'était, je crois, l'un de ses premiers patrons… Un dénommé Georges, me semble-t-il, ou quelque chose du genre. Je ne suis évidemment pas certain du nom… Je sais que cela peut paraître étrange, mais, au fond, je ne connais pas mes parents. »

Au début des années 1960, Georges aujourd'hui décédé – s'est distingué comme étant le premier employeur de l'« ogre des Ardennes ». Propriétaire d'une usine de métallurgie, il lui avait ouvert les bras en l'engageant comme ouvrier fraiseur. Le mardi 6 mai 2008, devant la cour d'assises des Ardennes, Michel Fourniret a justement dû faire face à Dominique, la fille de Georges. Tout cela fut pour elle l'occasion de rappeler le souvenir de son défunt père face au tueur en série, pour qui il s'était littéralement pris d'affection : « Papa t'a enseigné des grandes valeurs : l'amour de son prochain, le respect des gens. Fais en sorte de le respecter », lui avait-elle rappelé, avant de le sommer de se confesser : « Dis la vérité ! » Dans sa cage de verre, les mains agrippées au rebord du box, Michel Fourniret, la mine déconfite, en tomba presque de sa chaise, et lui adressa ces quelques mots : « Je ne peux pas. Sinon je le ferais16. »

Au reste, Pierre-Paul Deschamps reste introuvable. Je n'ai pas trouvé la moindre preuve de son existence, sauf la présence de ce nom dans quelques lettres du tueur en série. J'ai eu beau contacter tous les Deschamps figurant dans l'annuaire de Vanves, cela n'a rien donné. Un témoin potentiel de la mutation de Fourniret, hormis Monique Olivier – et le voilà introuvable, perdu dans la nature !

Dans le quotidien L'Yonne républicaine en date du 7 juillet 2004, le journaliste Hubert Besson s'interrogeait : « Quels sont les réseaux impliqués dans l'affaire Fourniret ? […] Mais comment aurait-il pu agir sans autres complicités, sans réseaux, alors que le nombre de méfaits qu'il aurait commis serait largement supérieur à ceux d'un Émile Louis ou d'un Marc Dutroux ? Pourquoi aurait-il pu agir en père tranquille, en solitaire presque, alors que les tueurs dont nous avons

fait état avaient besoin de s’appuyer sur des réseaux ? »

Même son de cloche du côté de l’association controversée Wanted Pedo, dont j’ai reçu ce message : « Si vous faites des recherches sur Michel Fourniret, vous verrez qu’il a été protégé depuis bien longtemps. Malgré tout, on a essayé de nous le vendre comme un joueur d’échecs professionnel ayant longtemps réussi à passer entre les mailles du filet. » Selon la version officielle, il est pourtant attesté qu’entre 1987 et 2001, l’« ogre des Ardennes » opérait seul, en compagnie Monique Olivier.

Au hasard de mes lectures, je découvre un détail d’envergure, mais, depuis, jeté aux oubliettes. Parmi les pistes les plus importantes privilégiées par les enquêteurs suite à la disparition près de Namur d’Élisabeth Brichet, douze ans, le 20 décembre 1989, il y a celle d’un dénommé Jean-Marc Houdemont. Cinéaste de profession, ce Belge, qui manifestait de l’attrait pour les jeunes filles et la pornographie, s’est tué dans un accident de voiture, le 25 février 1997, alors qu’il venait faire des révélations au juge d’instruction à Namur, dans le cadre du dossier Brichet, dont on saura plus tard qu’elle a été sauvagement assassinée par le père de Selim. Le corps d’Élisabeth sera finalement retrouvé en 2004, au château du Sautou. Oui, elle a été violée, puis étranglée. Jean-Marc Houdemont ? Mort à mi-chemin du sentier de la rédemption ?

À cela, je n’ajouterai rien. Il ne faut pas confondre mon rôle avec celui du policier, ni du juge, tout mené par l’émotion. Car enfin, je partage le vieux goût français de la Justice, la vraie. Il y a là un intérêt dramatique. Du reste, je crois avoir semé suffisamment d’indices. Il s’ouvre alors, selon le bon vouloir des autorités compétentes, la possibilité de mettre à jour une nouvelle piste d’enquête sur Fourniret, et ses « machines spéciales », susceptibles de sonder le mystère de cette affaire si loin encore d’être entièrement élucidée.

Laissons la police faire son travail. Pour ma part, je gage qu’il y a encore quelque chose de pourri au royaume du Sautou, comme aurait pu le dire

William Shakespeare. Qui sait combien de cadavres d’enfants abandonnés pourrissent toujours en des lieux tenus secrets ?

16. Voir l’article d’Yves Bordenave, « Michel Fourniret s’effondre, en pleurs, devant la fille de son premier patron », dans Le Monde du 7 mai 2008.

13

Le coup du lapin

« Le réel n’a pas eu lieu ».

Michel Onfray

Le 11 octobre 2015 à Nice

Cinq longs mois se sont écoulés. Nous avons eu beau réveiller les vieux démons, rien ne se passe. Les autorités compétentes m’avaient pourtant assuré que le cas Farida Hammiche connaîtrait son épilogue avant la fin de l’année 2015. Or, la cour d’appel des Yvelines se renvoie maintenant la balle avec le tribunal de grande instance de Charleville-Mézières, officiellement dépossédé du dossier depuis 2007. Où diable est vraiment passé le dossier Fourniret ? Englouti, je crois bien, dans la tuyauterie délabrée du ministère de la Justice…

Ce doute m’est confirmé par Grégory Vavasseur, l’avocat de Michel Fourniret, pour qui la situation n’est pas près de changer de sitôt : « Ah çà ! Le dossier traîne. Aucune date de procès n’a été fixée, au motif que l’affaire serait toujours en cours d’instruction. Or, je note une inactivité totale des enquêteurs. L’affaire est enterrée. Aucun juge n’est pressé de se farcir un dossier aussi épais. Il n’y a pourtant pas grand mystère, puisque des aveux sur la disparition de Farida Hammiche ont été formulés par Michel Fourniret dans la foulée de son arrestation. Sauf que c’était il y a trente ans ! C’est une vraie honte pour la Justice. Tout cela n’a aucun sens. »

Je prends à nouveau contact avec Selim. Un rendez-vous est fixé au lendemain après-midi vers 16 heures, à L’Almira Wobben. Quand l’horloge sonne deux coups, je reçois un courriel de sa part, contenant un lien renvoyant vers un reportage de cinq minutes entièrement consacré aux lapins domestiques. Ah ! voilà une nouvelle preuve, sans doute, de son insupportable humour

calembourgeois. Quand Selim évoque le mammifère rongeur, c'est juste une façon imagée d'exprimer sa crainte à mon égard de se voir « poser un lapin ».

La nuit passe, et le lendemain, à l'heure fixée, j'investis la place du Pin. Avec vingt-cinq minutes de retard, le grand gaillard d'allure dégingandée arrive avec ses bras ballants raclant la margelle du trottoir.

— Eh ! Giacometti ! Comment vas-tu ?

— Oli, réagit Selim, avec fermeté, il y a quelque chose que tu dois savoir, quelque chose dont personne d'autre n'est au courant.

— Tiens, tiens ! Laisse-moi deviner. Tu t'es disputé avec madame ?

— À vrai dire, entre Hasna et moi, c'est fini », grommelle-t-il avec dépit, le visage fermé.

Sans transition aucune, voilà que Selim se met à étaler toute une série de photos montrant le minois de faon d'une jeune fille mamelue, hors d'haleine, les quatre fers en l'air, et le cul par-dessus tête. Le chignon défait, une cascade de cheveux drus de couleur rouille lui barre le front. « Mais qu'est-ce que tout cela signifie, Selim ? » Autre fait notable, la nymphette en question est enserrée par deux larges bras recouverts d'un léger duvet noir. « Ma parole ! m'écrié-je après coup, ne serait-ce pas Hasna à poil ? » Bien sûr que si, c'est elle, « figure-toi que j'ai découvert le pot aux roses, reprend Selim. Elle m'a toujours trompé ».

Eh quoi ! Hasna, une fille de rien ? Alors, n'avais-je pas raison ?

« Ce qu'elle a toujours désiré le plus, c'est se marier avec moi dans le seul but de décrocher la nationalité française et de faire entrer sur le territoire celui qui se trouve être son vrai fiancé, lui aussi algérien. Un mariage gris, quoi ! Hasna n'a jamais habité en France. Je t'ai menti. Elle m'a dragué sur un site de rencontre, voilà comment notre relation a commencé. En tout et pour tout, je ne l'ai vue que trois fois dans ma vie… La police aux frontières m'avait pourtant prévenu,

confesse Selim, d'un ton monocorde et plus dramatique qu'alors. Ils m'ont contacté par téléphone au début de l'année pour une audition au sujet de notre projet de mariage, et des allers-retours de Hasna en France. Un jour, ils m'avaient informé de l'existence d'un potentiel risque allant en ce sens. Quel idiot je fais !

— Hé mais ! Mariage, dis-tu ? Mon cul ! Non, voyons, tu n'es pas sérieux, Selim. Pacs, tu veux dire, n'est-ce pas ? Non ? Attends, tu es en train de me dire que tu comptais te marier à une Algérienne, glanée sur Internet, que tu as vue seulement trois pauvres fois dans ta vie ? »

Selim répond affirmativement d'un hochement de la tête. « Je voulais fonder une famille. J'y croyais vraiment, vois-tu… ». À la vue des photos pornographiques étalées sans pudeur, un serveur particulièrement en verve, surgit à notre table, lançant, goguenard : « Oh, la salope ! Hum ! Désolé… », se reprend-il, en disposant nos verres sur la table. Disgrâce plus grave, je comprends qu'une fois de plus, le fils de l'« ogre des Ardennes » a servi d'appât. C'est terrible. Quelle leçon tirer de ce nouvel échec sinon que, malgré tous ses efforts, Selim est, somme toute, victime d'une malédiction familiale. Après déjeuner, Selim me remet un billet, un peu froissé. Étant donné qu'il n'a plus obtenu de réponses de notre part, Mich-Mich a stoppé l'envoi des mandats-cash. Rien, depuis trois mois au moins. Dans sa dernière lettre datée de juillet, le ton s'est durci. Sur le billet, en guise d'introduction, l'« ogre des Ardennes » a biffé le mot « fiston » de son manuscrit, et l'a remplacé au feutre rouge par « monsieur ».

Michel Fourniret, à Selim — Fiston monsieur, effet de vases communicants. « Donnez et vous recevrez ». En conséquence : vu ta complaisance à divaguer, je n'ai d'autre choix que : freiner, réduire, voire couper les ponts ! Message terminé. Et ce, petit con, sur la foi de la merde médiatique ! Foin de complaisance à l'égard de délires gratuits. Navré.

***

Un curieux paquet est joint au billet de Fourniret. Une brosse à dents usée,

emballée sous vide, et ornée à chaque extrémité d'une tête noircie par la crasse. Elle est flanquée du sigle B.A.D.P.G.G. qui, épelé, signifie : « Brosse à dents pour grandes gueules ». D'ordinaire, un pareil langage fleuri n'est guère usité venant de Fourniret. Il agite ici ses tentacules armés de piquants, les déroule du fin fond de sa thébaïde pour tenter d'infliger, une bonne correction à son fils. Ce dernier, oubliant son sempiternel stoïcisme, se redresse, comme frappé par la foudre : « C'en est fini des mandats-cash, répète Selim, avec un vil juron. J'en ai ma claque de mâchouiller les mamelles de l'ogre ! Je n'ai pas besoin de sa pitié pour payer mes factures. C'est la carotte ou le bâton. » Retirant le capuchon de protection de la pointe du stylo à bille en le tirant vers le bas, Selim se dessine un stigmate dans la paume de sa main gauche, pour en vérifier la fonctionnalité.

Selim, à Michel Fourniret — Papa, Michel, tu te plains d'avoir été offensé ? T'en fais des manières pour un simple mammifère ! Mais, comment oses-tu ? Mais, pour qui te prends-tu ? Selon toi, comment le respect s'obtient-il ? J'ai visionné une émission intéressante à ton sujet. Elle parlait des lapins. Et voici ce qu'elle racontait en substance :

Le lapin est l'animal préféré des enfants. Alors, comment prendre soin de son lapin ? La réponse : la petite cage est adaptée aux lapins. Toujours choisir une cage à barreaux. Celle en plexiglas crée un effet de serre. Le lapin est un petit animal qui ne respire que par les narines. Un petit animal sensible au niveau des voies respiratoires. Le « foin de complaisance » dont tu fais mention représente soixante-dix pour cent de l'alimentation du lapin.

Je pose ici une question simple, qui s'adresse directement au cuistre des Ardennes : es-tu bête à manger du foin ? Au mandat d'arrêt a succédé le mandat-cash, puis le silence. Or, n'oublie pas que la sempiternelle marque du pluriel est le « X », bien avant le « S ».

***

À titre personnel, l'amant fraîchement éconduit et désabusé souhaite laisser croire à son père que sa vie sentimentale se porte à merveille, tant et si bien qu'il

envisagerait même de sceller son union par un mariage avec un être purement imaginaire.

Selim, à Michel Fourniret — Aujourd'hui, j'ai mon propre appartement, j'ai mon travail et surtout, je vais bientôt me marier. Mais tout ça, tu le saurais si tu prenais la peine de prendre de mes nouvelles dans tes lettres ubuesques, jalonnées d'inutiles saillies, et de fulgurances qui tombent à plat. Je ne suis plus un enfant, pas un gamin.

Par Lucifer ! Michou, dis-moi donc où se sont crashés les autres chérubins ayant naguère croisé ta route ? Réponds donc, infâme binoclard, sans y ajouter de glose ! Où diable trouves-tu donc le courage, et la fierté de continuer à respirer ?

***

Enfin, je me confie à Selim sur mon intention de pousser son père dans ses retranchements, au point de retourner sa violence contre lui. Il se met à bafouiller, se reprend, puis lâche : « S'il en vient à périr, cela ne me fera ni chaud, ni froid. Qu'il vive, qu'il crève, ne changera rien à tout ce qui s'est passé. Les morts ne reviendront pas. Qui sait ? Peut-être les proches des victimes se sentiront-ils soulagés, alors soit ! »

Ainsi chargeons-nous notre fusil de Tchekhov17 d'une première balle d'argent, matérialisée ici sous la forme d'une nouvelle illustration : un lombric embroché au bout d'un hameçon attirant, une lourde truite douée d'un appétit des plus voraces. Ce petit dessin est ensuite superposé en relief sur le texte sous la forme d'un col rabattu, dont le socle est fixé par un autocollant vermeil coupé en deux parties collées à l'envers mais qui, si on les recolle, articule distinctement le message suivant : « La vie, on a ça dans le sang », et qui se trouve être le slogan de la dixième journée mondiale des donneurs de sang. « Puisse tout cela finir bientôt ! soupire Selim. Ah, du moins, m'écrié-je, en citant Ovide : « Ne mourons pas sans vengeance ! »

Le trouvant trop amer à son goût, le prince du Sautou recrache un filet de Negroni, qui va s'étaler au bas de l'acte marqué de ce sceau : « L'appât ayant longtemps servi aux pièges du lapin pédophile tiré du chapeau d'un magicien, dont le nom est gardé secret. Peut-être P.P.D. et ses machines spéciales ».

17. Le fusil de Tchekhov est le procédé dramaturgique où un élément introduit très tôt dans l'histoire ne voit son intérêt devenir clair que nettement plus tard. Par exemple, un personnage peut trouver un objet mystérieux qui deviendra au bout du compte crucial à l'intrigue ; mais au moment de sa découverte, l'objet ne semble pas important.

14

Casus Belli

« La guerre est la meilleure occasion

pour faire des saloperies.

Elle donne la permission. »

Erri De Luca

Le 18 octobre 2015 à Nice

Le premier harpon m'est tombé dessus en juillet dernier, sous la forme d'un étrange coup de fil émanant de la Brigade de répression de la délinquance contre la personne (B.R.D.P.). À l'autre bout du fil, depuis Paris, une voix se présentant comme la brigadière Bérengère18, m'a annoncé que j'étais visé par une plainte pour des faits de « diffusion d'images portant atteinte à la vie privée », suite à la publication d'un dossier en avril 2015. À ma grande surprise, la brigadière souhaitait me faire parvenir un questionnaire à lui retourner dûment rempli par voie électronique, et ce, sur requête du substitut du procureur de la République près le tribunal de grande instance de Paris. « Eh quoi ! me suis-je étonné, un interrogatoire de police par mail, vraiment ? »

Trouvant la procédure surréaliste, et soupçonnant une farce vengeresse, j'ai proposé à la gendarmette présumée de reporter notre discussion, de quoi me laisser le temps de mener ma petite enquête. Cela n'a pas manqué ! À la préfecture de police de Paris, un agent a confirmé mes doutes, certifiant qu'une audition électronique n'avait « aucune valeur légale », et qualifiant au passage la méthode « d'étrange et de jamais vue ». J'ai recentré mes recherches sur cette fliquette. Ladite Bérengère est, en réalité, comédienne, et a même été consultante technique pour les besoins de la série Julie Lescaut. C'est Monique Olivier qui serait heureuse de l'apprendre, elle qui, selon Selim, est une admiratrice inconditionnelle des enquêtes de cette célèbre commissaire de police de fiction télé…

Avant de couper net à cette discussion, j'ai donc suivi les conseils des vieux sages en brandissant, comme un bouclier protecteur, la loi du 4 janvier 2010 relative à la protection du secret des sources, qui stipule « qu'il ne peut être porté atteinte directement ou indirectement au secret des sources que si un impératif prépondérant d'intérêt public le justifie, et si les mesures envisagées sont strictement nécessaires et proportionnées au but légitime poursuivi. Cette atteinte ne peut en aucun cas consister en une obligation pour le journaliste de révéler ses sources ».

Tandis que j'active au maximum les travaux de déblayage sur le chantier de l'affaire Fourniret, un second harpon m'atteint. Me voici sommé de me présenter à la gendarmerie de Saint-André-de-la-Roche, à trois lieues de chez moi, afin d'être entendu dans le cadre d'une enquête sur mes agissements supposés. En dépit du caractère grotesque des méthodes employées, l'annonce d'une plainte déposée à mon encontre n'était donc en rien un canular.

Las de mon mutisme, la B.R.D.P. a refilé la patate chaude à la gendarmerie locale. Pour certains cabotins d'opéra-comique n'ayant pas réussi à mener une vie de strass et de paillettes, manier la matraque est un formidable pis-aller pour arrondir les fins de mois…

Vers 14 heures, par un après-midi blafard, je me rends donc à la maison Poulaga, où je suis reçu par l'adjudant R. Dans son bureau, celui-ci semble affairé à épousseter quelques bibelots sur son bureau, dont une pancarte publicitaire siglée Cochonou. S'ensuit un curieux débat autour de la liberté de la presse. Le gendarme me maltraite en paroles. Il arbore la grenade bois de cerf à huit branches me matraque de questions toujours plus incisives et personnelles, telles que « ton nom, là, c'est de quelle origine ? », ou encore, « ta fleur de bagne [c.-à-d. un tatouage, N.d.A.] là, elle représente quoi ? »

À cet interrogatoire, les mains suspendues au-dessus d'un clavier poussiéreux, l'adjudant R. attend patiemment que je lui donne le la pour retranscrire chacune de mes paroles malheureuses sur son ordinateur, qui ronfle bruyamment :

« Voyons, monsieur, je ne vois pas le rapport, dis-je. Oui ou non, allez-vous me dire pour quel motif vous m'avez fait venir ? Voilà ce que je voudrais savoir… »

Trois minutes plus tard, le gendarme me tend une feuille, et me demande de bien vouloir apposer une signature au bas de ma déposition. « Eh bien ! Je ne vous félicite pas. C'est bourré de fautes d'orthographe, lancé-je avec rancune. Ah, çà oui, et pas qu'un peu ! »

Je finis par signer ledit document, désireux d'en finir au plus vite. En rangeant le stylo au fond d'un pot à crayons érigé au milieu de mignonnettes de pastis, un profond soupir de délivrance m'échappe à l'idée de pouvoir prendre le large. Nous nous levons tous deux d'un même bond, puis nous passons dans la pièce d'à côté. « Avant de vous laisser repartir, se hâte-t-il d'expliquer, en saisissant un grand appareil photo qu'il pointe sur moi, je dois vous rentrer dans la base de données du Traitement d'antécédents judiciaires (T.A.J.) ». Cette procédure m'étonne et me laisse pantois. « Maintenant, colle-toi contre le mur, le menton haut relevé », m'ordonne le pandore en appliquant son œil à l'oculaire. La terreur s'empare de mon esprit. Que vont-ils faire de moi ? Ma bouche se met à trembler. « Je proteste ! Je proteste ! Dites, suis-je en droit de m'y opposer, et de m'en aller de ce pas ? » balbutié-je, les yeux tremblants. « Ah, ça oui, tu peux », réplique l'adjudant, en tirant sur son polo bleu en polyester. « En revanche, camarade, je préfère que tu le saches, poursuit-il, en dévoilant de petites dents fort pointues, les personnes qui refusent d'être fichées encourent jusqu'à six mois de prison, et 15 000 euros d'amende. Après, c'est toi qui vois… C'est comme tu le sens ! » « Eh bien ! tant pis », dis-je, avec un signe de tête résigné, la bouche enrayée. « Gaffe ! Le petit oiseau va sortir ! »

Ce devait être ainsi, il me mitraille à bout portant, sous tous les angles possibles… À compter de ce jour, ces quelques clichés de bonne facture permettront à un système basé sur un logiciel de reconnaissance faciale de

m’identifier formellement, sous l’œil des Barbares, dès lors que mes sept orifices auront été détectés par les caméras de vidéosurveillance installées partout dans les rues du pays. Une ville comme Nice est dotée de 1 256 caméras haute définition.

« Maintenant, il me faut aussi prélever tes empreintes digitales, et palmaires », annonce l’adjudant R., en invoquant pieusement le Fichier national automatisé des empreintes génétiques (F.N.A.E.G.), ainsi que le Fichier automatisé des empreintes digitales (F.A.E.D.). Renversant ! Il m’agrippe les poignets, comme pour prendre mon pouls, lequel bat précipitamment, puis les entraîne de tout son poids au plus profond d’un boîtier encreur. Me voici donc officiellement fiché par le gouvernement. Tout ça pour un simple article paru dans un piètre tabloïd ? Ou je me trompe, ou un bonhomme Système vient d’user de ce prétexte fallacieux pour me suspendre à une patère. Sans doute un message clair destiné à calmer ma maudite soif de l’or…

À la fin de cette séance de torture, mon bourreau, tout de bleu vêtu, m’agrippe des deux mains aux épaules, me reconduit vers la porte, riant sous cape, et je lui dis :

« Qui vous a missionné pour faire cette triste besogne ?

— Va ! Ne fais pas l’innocent ! siffle-t-il, entre ses chicots épars. J’ai l’impression que tu ne t’attendais pas à être accueilli de la sorte, pas vrai ? Or, tu sais cela mieux que moi. Vous, les journalistes, vous vous croyez tout permis ! Vous mériteriez que…

— Hé, quoi ? protesté-je contre l’affront qui vient d’être fait à ma corporation. Tout permis ? Je me croirais tout permis, moi ? Un journaliste comme moi ? Pour la dernière fois, adieu . »

Derrière moi, les portes battantes claquent d’un bruit semblable à un coup de fouet. Il va vite falloir rassembler mes pensées éparses, afin de comprendre la scène qui vient de se jouer.

Mais au fond, où est le problème ? me direz-vous. Ce n'est pas comme si je m'apprêtais à commettre le casse du siècle, n'est-ce pas ? Or, cet interrogatoire suivi de ce fichage indigne produisent en moi l'effet escompté, à savoir une crainte servile. Quelle frustration ! J'y vois, du coup, une incitation directe à transgresser l'interdit, c'est là le cœur du problème car, qui mieux que les esclaves caressent le doux rêve de l'affranchissement ?

***

Le dossier visé concerne le neveu par alliance d'un illustre énarque ayant atteint les plus hautes fonctions du gouvernement. J'ai eu l'occasion de rencontrer ce dernier il y a quelques années autour d'une table dressée sur les galets d'une plage privée de la promenade des Anglais, au cours de la pré-campagne présidentielle de 2011.

En septembre 2015, j'ai publié dans la presse une enquête le concernant, et visant à semer le doute sur la sincérité de sa déclaration de situation patrimoniale, du fait de l'omission de certains biens immobiliers du côté de Cannes. Bien entendu, je tairai l'identité des protagonistes de cette triste histoire. Qu'importe de savoir le nom de mon détracteur, pourvu qu'on le distingue bien. Seuls les faits comptent. Aussi, j'appellerai ci-après son neveu, « Malgache ».

Il s'avère que par un hasard providentiel, ma bien-aimée Fanny est liée d'amitié avec « Malgache », le genre de noble pisse-froid qui se donne volontiers des airs d'aventurier, persuadé que le fait d'avoir voyagé dans les pays du tiers-monde aux frais du contribuable aurait ajouté à son minable Q.I. Bref, tous deux se connaissent plutôt bien pour avoir fréquenté naguère l'école privée des arts appliqués de Toulouse. Comme le veut l'usage, ce gentilhomme de fortune vient chaque année célébrer Noël auprès des siens, à Mougins, dans une somptueuse demeure, celle-là même visée par mon enquête… C'est en cette occasion que Fanny et lui se sont récemment retrouvés autour d'un verre, histoire d'évoquer leurs souvenirs, ou du moins, c'est ce qu'elle croyait. « Malgache » n'était pas là en visite de courtoisie. Il avait découvert notre liaison. Les paroles qui suivent m'ont été rapportées mot pour mot par Fanny, au cours d'une conversation que

nous avons eue à mon retour de Monaco.

« Eh bien ! se serait écrié le neveu d'un des hommes politiques les plus impopulaires de son temps. Qui est ce Oli Porri Santoro qui harcèle ma famille ? Il s'est permis de venir sonner trois fois à notre porte, tu imagines ? Il a longtemps été pour nous un grand sujet de préoccupation. » À ces mots, j'ai vite compris que j'étais peut-être le seul responsable du malheur qui m'accable. Ah ! c'était donc moi…

Terrifiée à l'idée de s'attirer des ennuis par ma faute, Fanny s'est emportée : « Pourquoi a-t-il fallu que tu fourres ton nez dans leurs affaires ? Bravo. Tu m'as mise dans l'embarras. Maintenant, il croit que nous conspirons ensemble. Ils n'ont vraiment pas apprécié ce que tu as écrit sur eux, mais alors pas du tout… Ils n'ont rien vu venir, eux qui sont réputés pour leur discrétion. Ils aimeraient savoir comment tu t'es débrouillé pour obtenir toutes ces informations, et où tu as dégoté cette photo venue de leur collection privée pour illustrer ton article. »

Que ne ferais-je pas pour offenser les convenances ? Du reste, cela m'intrigue, d'autant plus qu'il y a trois mois, mon profil sur ledit réseau social a subi une attaque informatique ciblée. Toute ma messagerie électronique a été passée au peigne fin. C'est trop fort ! Pour toutes ces raisons, je gage que mon inscription sur le fichier T.A.J. est le prix à payer pour ma « très grande faute », il ne fallait pas que je m'intéresse d'un peu trop près aux turpitudes de ces « honnêtes gens » de la haute. C'est vrai quoi, ce journaliste, quel manque d'éducation !

18. Le nom a été modifié.

15

Dans la gueule du lion

« Garde toujours tes amis près de toi,

et tes ennemis, encore plus près. »

Mario Puzo

Le 11 novembre 2015, à Nice

À Marseille, le 28 juillet 1976, Christian Ranucci, un représentant de commerce niçois de vingt-deux ans, est le premier condamné à mort du septennat de Valéry Giscard d'Estaing, et l'antépénultième en France. Dix ans avant le jour de ma naissance, bien incapable d'inspirer la moindre empathie, il est guillotiné pour le meurtre d'une fillette de huit ans du nom de Marie-Dolorès Rambla, à la prison des Baumettes, celle-là même où Don Salvatore est actuellement détenu. Ranucci, un Niçois ? Fichtre ! Je l'ignorais, naturellement… C'est bizarre !

Rappel des faits : le lundi 3 juin 1974, Marie-Dolorès Rambla, huit ans, est enlevée au pied de son immeuble, dans la cité Saint-Agnès, au nord-est de Marseille. Son corps meurtri de coups de couteau est retrouvé deux jours plus tard, gisant sous les ronces et les genêts. Son visage est méconnaissable. Dans une champignonnière toute proche, les enquêteurs découvrent un pull-over rouge quasiment neuf. Il s'agit de la première pièce à conviction versée au dossier. La France a peur, la panique s'installe… À Nice, Christian Ranucci est alors arrêté dans l'appartement de sa mère, sur la foi du témoignage d'un couple d'automobilistes après un banal accident de la route, puis transféré à Marseille. Jamais condamné, son casier judiciaire est vierge. Les avant-bras égratignés, et le pantalon boueux, il reconnaît alors l'accident, mais pas le meurtre. Après dix-neuf heures de garde à vue, c'est le coup de théâtre. Sous les coups de boutoir de la police, Christian Ranucci s'effondre en plein interrogatoire. Il avoue le crime, puis se rétracte, mais peu importe. La machine judiciaire est en marche, guidée par les aveux qu'il vient de signer. Le procès s'ouvre le 9 mars 1976, à Aix-en-Provence. Il ne dure que deux jours. La délibération n'a duré que deux heures. Dans Le Figaro du 11 mars 1976, il est rapporté que Ranucci se défend mal, et

que la sentence tombe « malgré les doutes et les pistes inexplorées ». Le président de la République Valéry Giscard d'Estaing, contrairement à ses convictions et à ses promesses, ne gracie pas Ranucci. « Je suis innocent ! » a proclamé le condamné en marchant vers la guillotine. Il meurt le 28 juillet 1976. Toujours selon ce même article qui nous parvient depuis le siècle dernier, « la peine capitale n'est pas une surprise, quand on sait de quel poids l'opinion publique a pesé sur ces débats. Les jurés d'Aix y ont été sensibles. Il aurait d'ailleurs fallu être aveugle et sourd pour ne pas voir les inscriptions réclamant la mort sur les murs mêmes du palais de justice et pour ne pas entendre la foule assiégeant notre enceinte, transformée en camp retranché, que protégeaient d'importantes forces de police… » À la lire, cette enquête empeste la hâte, et Ranucci aurait été livré en pâture à une foule revancharde qui réclamait sa tête, et ce, dans le seul but de dissiper les tensions. Un autre fait notable est que c'est le célèbre juge Michel, connu pour avoir été en première ligne dans le démantèlement de la « French Connection », qui a été chargé de clôturer le dossier d'instruction de Christian Ranucci, qu'il savait assurément fragile et plein d'immenses lacunes. À ce propos, il aurait justement confié à son ami procureur adjoint, Étienne Ceccaldi : « C'est un dossier de merde ! » Soucieux de clarifier ce qu'il estimait être des zones d'ombre, il en aurait été, aux dires de certaines sources, empêché par sa hiérarchie, et sommé de clôturer ce dossier au plus vite. Par la suite, il a assisté à l'exécution de Ranucci le 28 juillet 1976, et il est lui-même abattu en 1981 de trois balles tirées par un pistolet de calibre 9 mm.

Effectivement, l'enquête sur la petite Dolorès révèle de nombreuses carences. Primo, les témoins de l'enlèvement ne reconnaissent pas Christian Ranucci. Secundo, la voiture du ravisseur, une Simca 1100, n'est pas la sienne, et le célèbre pull-over rouge découvert sur le lieu du crime, qui a permis au chien policier de retrouver le corps de la victime, ne lui appartient pas non plus. Il est trop grand pour lui, et il ne porte jamais de rouge. Plus troublant encore, dans une autre cité de Marseille, un homme portant un pull-over rouge et circulant en Simca 1100 aurait accosté des enfants, les jours qui ont précédé l'enlèvement de Marie-Dolorès Rambla. D'après de nombreux témoins, cet homme n'était pas Christian Ranucci.

En 1978, dans une contre-enquête intitulée Le Pull-over rouge, l'écrivain

Gilles Perrault proclame l'innocence de Ranucci. Pour Gilles Perrault, elle ne fait aucun doute : « Nous sommes condamnés au doute jusqu'au bout. Jamais la justice française n'osera rouvrir ce dossier qui est devenu une vérité d'État. J'espère que l'on saura un jour la vérité. Je suis intimement convaincu que Ranucci était innocent. »

Procédons par ordre. à Marseille, il y a quarante ans, ce Niçois est guillotiné pour le meurtre de Marie-Dolorès Rambla. Pendant trente ans, jamais pourtant il ne sera possible de mettre un nom sur le suspect à la Simca 1100 et au pull-over rouge, ou, du moins, jusqu'à ce qu'un certain Michel Fourniret fasse son apparition sur le devant de la scène, en janvier 2006. Étrange… Est-ce lui l'auteur du meurtre de la fillette ? Ce n'est qu'une hypothèse. Elle ne s'appuie sur aucune donnée scientifique, mais elle est prise très au sérieux en Belgique. Par contre, en France, c'est tout différent, l'hypothèse n'a pas même été prise en considération.

Pourtant, au cours d'une audition, l'« ogre des Ardennes » a livré un indice majeur aux enquêteurs belges. En 1974, année du meurtre de la petite Rambla, lorsqu'il affirme être passé dans la région de l'étang de Berre, il était âgé de trente-deux ans. À l'instar de Ranucci à l'époque, il était le propriétaire d'une Peugeot 304. Autre détail non négligeable : Michel Fourniret était déjà connu, en ce temps-là, pour des attouchements commis sur de très jeunes filles. Sa présence dans la région marseillaise, le même type de voiture, un profil psychologique similaire, ce sont là autant d'éléments intéressants, mais très ténus.

C'est alors que survient l'illumination en février 2006, avec l'irruption d'un saisissant sosie de Michel Fourniret, que nous surnommerons « Ésaü », parce qu'il y a en lui quelque chose d'un conspirateur. Retenez bien ce nom : Ésaü. Des clichés pris lors du procès de Christian Ranucci en 1976, et tout droit sortis des archives du journal La Provence, présentent donc un homme qui pourrait être Michel Fourniret. Pour d'obscurs motifs, le titre de presse refuse catégoriquement de diffuser ces photos de notre lady Babushka[19], et encore

moins de les vendre. Un journal qui refuse d'informer ses lecteurs, en gagnant de l'argent, ce n'est pas banal, vous en conviendrez. Quoi qu'il en soit, en avril 2006, une étude anthropométrique conclut qu'il ne s'agissait pas du tueur en série. Selon le procureur, « trois points » permettent d'affirmer que Fourniret n'est pas l'homme de la photo : le menton « à fossette » pour Ésaü, pas pour Fourniret, les sourcils de « type retombant » pour Ésaü, pas pour Fourniret, et le fait qu'il est établi que l'ogre ne portait pas de lunettes au moment du procès Ranucci, contrairement à Ésaü…

« Étonnant », remarque ironiquement des journalistes de la chaîne RTL-TVi. Le constat établi par l'équipe de l'émission Reporters est édifiant : « Aujourd'hui en France, rouvrir l'affaire Ranucci n'est une priorité ni pour la presse, ni pour la justice. Personne n'a l'intention de rouvrir les plaies .»

À rebours de toute logique, ces mystérieuses photos sont donc gardées hors de portée du public. À Charleville-Mézières, Francis Nachbar, le procureur de la République en charge de l'affaire Fourniret, les a vues. Selon lui, la Belgique a envoyé un faux S.O.S. « On nous a transmis ces photographies, a-t-il confirmé, toujours très narquois. Nous avons immédiatement fait les comparaisons très subjectives entre les photos de Michel Fourniret à la même époque, et celle de la personne qui a assisté à l'audience Ranucci. On a été unanimes pour dire qu'il était évident que ce n'était pas du tout le même individu. » Et d'ajouter avec une arrogance inouïe : « Si je me trompe, et l'expertise technique le dira, eh bien ! je me précipiterais immédiatement chez un ophtalmologiste parce que manifestement, j'aurais besoin de changer mes lunettes. Si je ne me trompe pas, comme j'en ai le sentiment assez net, je conseillerai à mes collègues qui ont vu des similitudes troublantes de se précipiter à leur tour chez l'ophtalmologiste, parce qu'il ne faut pas laisser la vue se dégrader trop longtemps. Il faut prendre le problème le plus en amont possible. »

Quel mépris pour ses homologues belges ! Pour Gilles Perrault, pareille décision était prévisible. Voici ce qu'il en a dit en 2006, alors interrogé au micro de RTL-Tvi : « Il est évident que vous ne trouverez pas un seul policier ou un seul magistrat en France qui soit fou de joie à l'idée que Fourniret puisse être le véritable coupable, et qu'on ait guillotiné un innocent. C'est une réaction

corporatiste compréhensible. Je dirais que la justice française, qui est très mal en point en ce moment avec l'affaire d'Outreau, ne peut pas se permettre le scandale inouï d'un garçon de vingt-deux ans décapité alors qu'il était innocent. Valéry Giscard d'Estaing, le président de la République de l'époque qui a refusé sa grâce, qui a donc envoyé Ranucci sur l'échafaud, est toujours vivant… Vous pensez bien qu'accorder la révision du procès de Christian Ranucci, ce serait un séisme politique, juridique, et judiciaire. »

D'après la police, l'affaire est close. Mais visiblement, ce n'est pas l'avis de ce magistrat belge, ayant pris soin de nommer un mandataire ad hoc afin de le charger de trouver Michel Fourniret. Que faire ? Et si le magistrat belge disait vrai ? Rappelons à cet effet que le personnage mystérieux au pull-over rouge et à la Simca 1100 n'a jamais pu être identifié.

Soudain, je sens renaître en moi tous les feux de l'espoir. On peut donc s'attendre, de ce côté, à des découvertes sensationnelles qui seront – on s'en doute – d'un prodigieux intérêt pour la justice.

19. Lady Babushka est le surnom donné à une femme inconnue qui était présente lors de l'assassinat de John F. Kennedy et qui pourrait avoir filmé les événements survenus sur la Dealey Plaza à Dallas au moment où le président des États-Unis a été abattu. Son surnom est directement lié au fait qu'elle portait un foulard généralement porté à l'époque par les femmes âgées de nationalité russe. Elle était en train de filmer la scène de meurtre. Lady Babushka et son film n'ont jamais été retrouvés.

16

Crime d’apostasie

« Bonté divine ! » dit M. Seguin ;

« mais qu’est-ce qu’on leur fait donc à mes chèvres ?

Encore une que le loup va me manger… »

Alphonse Daudet, La Chèvre de Monsieur Seguin

Le 14 novembre 2015, à Nice

Selim Fourniret aurait pu choisir un autre moment que le lendemain du 13 novembre pour m’annoncer sa conversion à l’islam. Un truc pareil, ça ne s’invente pas. En ces temps troublés par l’obscurantisme, le fils du tueur en série Michel Fourniret, connu pour sa prétendue obsession de la Vierge Marie, atteste qu’il n’y a pas de divinité en dehors d’Allah, et que Mahomet est son messager, au moment où l’opinion s’émeut du départ massif de jeunes Européens, candidats au djihad, vers les camps armés de Syrie.

Tout cela est bien mystérieux venant du prince du Sautou qui, d’ordinaire, abonde en flegme. C’est à se demander s’il n’est pas tombé en démence. Quand bien même tu as été baptisé sous un prénom musulman, il eût mieux valu mille et une fois te dévoiler au monde dans un contexte moins guerrier, non pas que tu sois le produit de chrétientés charnelles, mais ne serait-ce que pour éviter les pièges de l’analogie. Ce n’est clairement pas le moment de se convertir !

En ce lendemain de massacre ordonné par Daech, tandis que les dépouilles sont encore fumantes, et que les cierges scintillent au bord des fenêtres d’où pendouillent des drapeaux tricolores en berne, la question de l’exercice ordinaire du culte musulman dans l’Hexagone vient enflammer la Toile, chacun y allant de son petit commentaire sur les réseaux sociaux.

C’est ainsi que j’ai lu un long plaidoyer publié en son nom dans lequel Selim énumère adroitement des sourates pacifistes du Coran, tantôt en français, tantôt en arabe, en réponse aux détracteurs de l’islam s’imaginant que la plupart des musulmans seraient des terroristes patentés.

« Moi aussi je peux citer le Coran, à la différence que moi, hé bien, je l’ai lu ! » se targue-t-il, avec en prime, un cliché dudit livre à reliure de cuir doré, ouvert à la page de la sourate dite « Al-Baqara » et incliné sur un lit devant lequel se dresse un écran de télévision diffusant un épisode des Simpson. « Tiens, tiens ! Qu’est-ce ? me dis-je. Grande nouveauté, Selim s’improvise grand défenseur des musulmans opprimés… C’est de la démence ! Et, depuis quand sait-il parler arabe ? »

Le fils de l’ogre a visiblement perdu la raison. Ma parole ! Le deuil national a été décrété, et monsieur se perd en débats inutiles, embrasé d’un esprit de prosélytisme.

Sans attendre, je m’en suis allé lui demander des explications catégoriques sur son intervention. « Alors ça y est, c’est décidé ? ai-je demandé par écrit, sous le ton de la boutade. Quand est prévue ta conversion ? » Il s’est ensuivi un long silence durant lequel j’ai fini par entrevoir la trame dans toute son étendue. « Bon, eh bien, je prends ton silence pour un “oui”. » Après avoir recouvré l’usage de la parole, un quart d’heure plus tard, Selim répondra : « C’est déjà fait. Je suis musulman depuis bientôt un an. »

Comment est-ce possible ? Selim a été chloroformé, et que sais-je encore ! J’ai répondu avec précipitation, en oubliant carrément Ésaü :

« Pourquoi dire tout ça maintenant ?

— Je ne peux pas t’en parler plus longtemps sur les réseaux sociaux, a-t-il

poursuivi par SMS. Tout ce que je peux écrire ici sera retenu contre moi. Tous mes courriels sont susceptibles d'être passés au peigne fin, vois-tu. D'autres personnes que moi ont accès à ce compte-ci.

— Qui diable, et pourquoi donc ? Si tu as des soucis, tu peux m'en parler, Selim. Déjà, commence par changer le mot de passe !

— Ce n'est pas si simple. Pour répondre à ta première question, je me suis converti autrefois par amour pour Hasna, voilà tout », s'est justifié Selim.

Je n'ai rien vu venir. Comment ai-je pu passer à côté ? Voici ce qu'il en coûte de s'éparpiller dans des historiettes et autres articles de presse insignifiants. Eu égard à ta jeunesse, Selim, tu te cherches une nouvelle famille, ce qui est tout à fait normal, car tu es seul. Tant tu es aveuglé par ta volonté obsédante de te faire pouponner à souhait, tu as fait de Hasna ton pis-aller, ce à quoi l'on se résout, faute de mieux. Je précise, au passage, qu'une minute suffit pour embrasser l'islam.

J'entre dans un dédale de folles hypothèses, notamment celle-ci : et si l'histoire de cette soudaine conversion était plutôt celle d'une radicalisation terroriste ? Pourquoi me faire part de ta conversion à l'Islam en plein état d'urgence ? Une simple coïncidence, peut-être…

Du fond de l'esprit me remontent quatre à quatre certains souvenirs compromettants. Aussi, je n'oublie pas que Selim s'était mystérieusement volatilisé parmi les grands lions de l'Atlas, du 15 au 23 octobre 2014, soit moins d'un mois après la décapitation du guide de haute montagne niçois Hervé Gourdel par des terroristes de l'AQMI. J'avais craint que tu ne sois leur prochaine victime. Et si, au lieu de cela, tu étais en fait un bourreau ? La première raison invoquée par le fils de l'ogre fut son envie pressante d'aller gravir, seul, les cimes de l'Atlas, pour admettre finalement qu'il partait, en vérité, à la rencontre de Hasna. Je suis désormais en droit de penser qu'il s'agissait peut-être d'un nouvel alibi monté de toutes pièces. De son côté, Selim est toujours aussi catégorique sur ce point, même s'il n'en mène pas large.

« Oui, me dira-t-il avec force. J’ai été en Algérie pour rencontrer Hasna, et demander sa main à ses parents, mais j’ai aussi passé trois jours seul là-haut, sur l’Atlas, en communion avec la nature, sans personne pour m’emmerder. »

Si la religion t’aide à te sentir mieux, c’est tout ce qui compte. Cela promet toutefois un sérieux coup de tabac.

L’autre grande nouvelle du jour, c’est que je suis parvenu à mettre la main sur la série de cinq photos en noir et blanc montrant Ésaü en 1976, celles-là mêmes que le journal La Provence a tenté de dissimuler aux yeux du monde.

Qu’ai-je vu sur ces photographies argentiques ? Un homme bien peigné au visage triangulaire, se tenant debout, de face, puis de profil, noyé dans une foule stagnante. Ésaü possède un visage chevalin à traits durs, barré d’un nez plutôt long et pointu, chaussé de lunettes de vue à la fine monture en métal. Les mains sur les hanches, il arbore une coupe au bol déstructurée avec des cheveux de jais, un costume clair, ainsi que des joues osseuses, ombrées, rasées de près.

Parlons net. Point ici d’Ésaü, ni de Michel Fourniret du temps de sa prime jeunesse. Non, c’est tout autre chose. Il semble bien qu’il y ait là-dessous quelque mystère. Car en vérité, sur ces photos, j’ai surtout cru apercevoir Selim, en chair et en os.

L’« ogre des Ardennes » au tribunal d’Aix-en-Provence en 1976 !? C’est extraordinaire ! Au fond, n’est-ce pas lui, le véritable monstre de l’étang de Berre, celui-là même qui ôta la vie de Marie-Dolorès Rambla, ce 3 juin 1974 ? Supposons un instant que la piste Fourniret soit avérée, quoi qu’en disent les flics… Christian Ranucci, a-t-il été guillotiné injustement ?

Agité par ces pensées, je tente de démêler l'écheveau où s'entremêlent à la fois les fils des affaires Fourniret et Ranucci. Une vision m'apparaît, l'avocat général Francis Nachbar, les deux mains croisées devant la figure : « Couvrez ce Fourniret, que je ne saurais voir ! »

Alors même que je fais voile vers le couchant, le colonel Mizu confortablement étalé sur le buffet, une pensée vient m'électriser, annihilant en moi toute torpeur. D'un bond soudain, je m'élance vers mon bureau. J'actionne la lampe de banquier en laiton et opaline verte, puis je fais glisser d'une enveloppe les cinq photographies controversées sur lesquelles danse Ésaü. J'en pioche une au hasard, et la joins en diptyque avec un portrait, plus ou moins récent, de Michel Fourniret. Qui sait, le parallélisme entre l'image de l'ogre et celle de son frère jumeau pourrait conférer un sens inédit à l'affaire Ranucci.

Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ? D'un tiroir, j'extrais une loupe oculaire d'horloger, que j'imbrique dans mon arcade sourcilière entaillée. Poussons l'analogie un peu plus loin. Quoi qu'en aient dit les autorités compétentes, ce ne sont pas les sourcils de type retombant, ni les lunettes de vue, et encore moins le menton à fossette de son double qui occulte la ressemblance hallucinante d'Ésaü avec l'assassin carolomacérien, mais plutôt la barbiche de sous-officier qu'il arbore désormais, faisant ainsi contraste avec les clichés d'époque, où il présentait un visage glabre. Mais est-ce un pur hasard s'il est venu à l'idée de Michel Fourniret de se plier à ces us et coutumes capillaires ?

Et si c'était dans la barbe inculte terminée en pointe de Michel Fourniret que se cachait la clé de l'énigme ? À coup sûr, Selim pourra m'en dire davantage. Peu importe l'heure, si urgence il y a, je m'en vais le tirer de son sommeil d'une voix coupante : « Allô ! Selim ? Ici Oli… Inutile de poursuivre les recherches… Je les ai… Tu sais, les photos… Oui… Nous gagnons du terrain… Il faut sévir… Oui… C'est cela… Parfait… À 10 heures au vieux Wobben. À demain… » Voici l'aube. À bout de nerfs, les mollets cisaillés, je tombe sur le canapé à plat ventre, et sombre dans un sommeil d'enclume.

Le matin même au comptoir, nous y voilà. « Eh bien ! voici, mon cher ! Alors qu'en dis-tu, Selim, qu'en dis-tu ? Sont-ils symétriques ? », lancé-je, tout haletant, en bricolant devant lui, entre deux tasses de café fumant et une carafe d'eau ébréchée, le diptyque Ésaü/Fourniret. « Mais parle, dis quelque chose ! » Selim va pour soupirer à mon oreille, mais le cri du vent couvre son balbutiement pareil à un ronflement. Et puis, enfin… : « Mais… Moi, Oli… Je n'ai pas la berlue… Lui ici… », baragouine-t-il, en secouant la tête. « Putain, c'est terrible ! C'est vrai qu'il lui ressemble trait pour trait ! » Et… hop ! Un point pour la Belgique ! « Selim, si tu devais parier gros, repris-je, pour aller droit à l'essentiel, sur quel cheval miserais-tu ton argent ? Dirais-tu, en un clin d'œil, que c'est là Michel au temps de ses vertes années ? « Et les policiers, qu'en ont-ils conclus ? » « Seul ton avis compte, mon ami », affirmé-je, de manière intentionnellement lapidaire. « Après tout, c'est de ton père dont il s'agit ici. Ta parole vaut mille fois plus que celle d'une armée fantoche composée de Nachbar, du juge Michel, de Valéry Giscard d'Estaing, et ses hommes de paille ! Tu l'as côtoyé suffisamment longtemps pour déterminer si le doute est fondé. »

« Donc, je vais te répondre : oui, c'est bien Michel », tranche Selim. « Pas d'erreur, c'est bien lui. Si ce n'est pas lui, c'est son clone. Oui, ils sont absolument identiques, l'un et l'autre. Je sais qu'il portait les cheveux longs de la sorte, étant jeune. Jamais je n'oublierai son nez, mais aussi la forme de son visage. Cette tête-là, je l'ai vue comme je te vois, Oli ! C'est bien Michel. C'est sûr. C'est inimaginable ! J'en mettrais ma zigounette à couper, et que sais-je encore ! »

Plus un seul bruit à présent. Une fort gracieuse escouade de chantantes sirènes aux écailles dorées vient de se présenter dans l'encadrement de la porte du Wobben, en captivant toute notre attention.

« Sinon, dis-moi, ce que je vais te demander est délicat, mais je dois poser la question afin d'écarter toute vaine hypothèse. As-tu jamais vu Michel affublé d'une barbe ? Non ?

— Non, jamais, jamais. Il l'a laissée pousser au moment de l'ouverture de son procès, en 2008. Pourquoi une telle question ?

— Tiens, quelle coïncidence ! Et comment le justifies-tu ?

— Tout ce que je peux te dire, c'est qu'avant de se faire pincer, il n'avait jamais niellé un quelconque semblant de barbe. C'était même plutôt l'inverse. Il était du genre à se raser de près, tous les matins. Il attachait une importance particulière à être toujours très propre sur lui. Curieuse idée qu'il aura eue, en prison…

— Mais alors… mais alors… Il aura eu recours à une barbe postiche !, m'écrié-je, avec enthousiasme. Un trompe-l'œil, un masque… Ah ! Nous sommes sur la bonne piste !

— Comment ? Que dis-tu donc ? Tu insinues que Michel aurait escamoté ses traits sous une barbe pour détourner les soupçons ? Eh bien, franchement, c'est fort probable, en effet, juge Selim. Convenons-en, mais alors, cela voudrait dire que ce Ranucci dont tu parles a été injustement condamné. Mais… Mais… Mais c'est horrible ! Et dire que nous ne pouvons rien faire… Hélas !

— Pardon, Selim, mais si, il existe un moyen… Et ce moyen, le voici… »

Jouons franc jeu. J'attrape un cliché d'Ésaü couché sur le comptoir, puis je tends à Selim une feuille de papier et un stylo. « Une chose à faire. Nous allons écrire un petit message à ton père :

— Je t'écoute, répond Selim, jetant un coup d'œil distrait en direction des jeunes femmes, dans la salle.

— Voilà. Écris, Selim, écris ces quelques mots : « Est-ce que c'est toi ? ». Puis j'ai demandé à Selim qu'il appose sa signature au bas de ce message.

La nuit venue, tandis que je suis attablé dans un restaurant napolitain qui borde la jetée du port de Nice, avec une vue imprenable sur des filles de l'Est tapinant dans la brume, sous le crachin, je sors de la poche de mon anorak une paire de ciseaux, un bâton de colle, et assemble, en parallèle d'une platée de spaghettis

fumants, une feuille vierge où seule la signature de Selim figure et le portrait d'Ésaü, de telle façon qu'ils forment l'avers et le revers d'un même médaillon. Je plie le tout dans une grande enveloppe brune à soufflet affranchie d'un nouveau timbre-poste rose bonbon de l'artiste Ben Vautier, sur lequel est calligraphié « ceci est une invitation », que je donne en pâture à ce glouton de Pac-Man. Nous allons vite être fixés.

Nous avons bon espoir que cette très courte lettre arrive à bon port, sans se coincer dans les rouages du comité de censure. Dans un premier temps, elle va être en possession du directeur de la prison, voire d'un psychiatre de seconde zone. Ce sont eux qui vont la lire, et crois-moi, ils ne réussiront jamais à faire le rapprochement entre une image quelconque, et une affaire criminelle classée depuis plus de quarante ans. Si on exclut les enquêteurs, les membres du corps administratifs croiront, tout au plus, que Selim a retrouvé une vieille photo de son père dans un carton.

Tandis qu'on se demande encore si le famélique Selim fraie avec la mouvance islamiste radicale, j'apprends, par le plus grand des hasards, qu'il s'est rendu à l'Établissement français du sang pour effectuer un don, avant d'être reconduit poliment vers la sortie au motif qu'il avait déjà « trop donné ». Selon le règlement, un homme peut donner son sang jusqu'à six fois par an, au maximum. Sans doute s'agit-il ici d'une façon de s'absoudre, aux yeux des autres, des vilenies commises par son père, et son ogresse de mère… Notre ami, par sa générosité, et ses manières chevaleresques, confine à la sainteté. Toujours en quête d'excellence, il ira même jusqu'à faire un don de moelle osseuse, le 9 novembre 2017. « Au nom du patient ayant retrouvé l'espoir grâce votre générosité, lui écrira un représentant du corps médical, nous voulons vous remercier pour l'immense envie de vivre que vous lui avez redonnée ». Un présent revêtant un caractère hautement symbolique sera joint à cette même lettre de remerciements : un sablier d'argent figé dans un bloc de verre. D'aucuns verraient là un gain de temps l'invitant à tirer un trait définitif sur les vestiges d'un triste passé. Ça m'apprendra, tiens ! Honte sur moi, d'abord… Rougissons de nos préjugés, et tirons un voile favorable sur nos erreurs passées. Ne donnons pas injustement une importance démesurée à la nouvelle vie spirituelle du petit prince du Sautou.

Le 10 mars 1976, Paul Lombard, avocat de Christian Ranucci, devant la cour d’assises des Bouches-du-Rhône, termine en vibrato son éloquente plaidoirie par ces paroles remarquables : « N’écoutez pas la rumeur ignoble. N’écoutez pas l’opinion publique qui frappe à la porte de cette salle. Elle est une prostituée qui tire le juge par la manche. Il faut la chasser de nos prétoires, car, lorsqu’elle entre par une porte, la justice sort par l’autre. Je n’ai rien à faire de l’opinion publique ».

17

La fièvre de l’or

« Le journaliste est l’historien de l’instant. »

Albert Camus

Le 8 décembre 2015, à Nice

La durite reliant le radiateur au moteur de ma charrette en carène vient d’éclater. Tandis que je consume un temps précieux, les bras plongés dans ces visqueuses entrailles, à tenter d’en colmater les brèches, les mains recouvertes de latex, Selim m’annonce par téléphone qu’une lettre vient d’arriver de la prison d’Ensisheim. Il doit s’agir d’une réaction à notre brûlot du 11 octobre. Tout d’un coup, une huile rousse m’éclabousse et se mêle à ma sueur. C’est à ce moment-là que Selim me fait parvenir une série de trois clichés reproduisant le contenu du feuillet du prisonnier n° 5451.

Fort curieusement, est indiqué d’emblée le nombre 10. À la page suivante, je lis le numéro 11, ce qui suggère, en toute logique, un classement des pages par ordre croissant. J’entends bien, mon cher Fourniret… Mais… Mais ça ne se peut pas… Cela suggère qu’il devrait y avoir ici neuf autres pages. Le cas échéant, où sont-elles passées ?

« Je me suis fait la même réflexion », admet Selim, par téléphone.

« C’est formidable, son texte a été caviardé par le comité de censure de la maison centrale d’Ensisheim ! Nous en avons peut-être la preuve ici. »

Pourtant, les premiers mots du manuscrit de Michel Fourniret sont conformes à une introduction classique. Dans l’en-tête, on peut lire : « À Selim, Gwenhaël, Jean-Pierre ». Et s’il s’agissait d’un message codé destiné à ne pas être compris

des membres du « Parti Intérieur20 » ? « C’est fort probable », estime Selim, à l’autre bout du fil. En ce cas, que peuvent signifier les chiffres 10 et 11, une fois alignés sur la même ligne de grille ? Plusieurs combinaisons sont possibles dans ce dernier cas comme, par exemple, la sempiternelle sainte Trinité, transfigurée par le chiffre 3. En effet, si nous partons du principe que 10 + 11 donnent 21, puis que j’additionne les deux chiffres de ce nombre comme de simples unités sous la forme de 2 + 1, alors, cela donne 3, n’est-ce pas ? Idem pour l’enchaînement des chiffres 10 et 11 qui peuvent, à leur tour, être repensés de la sorte : 1 + 0 + 1 +1 = 3.

Michel Fourniret, à Selim — Quoique perfide conseillère, loin d’être vaine, est ma colère ! Dame ! Si elle nous met la rogne en tête, elle permet de s’écrier : « Pff ! Trop bête ! Moins qu’un tambour, Selim raisonne. Signe que ses neurones fonctionnent ? » Quant à leur impulsivité ? Bof. Ma foi = chacun sa tasse de thé. Dès lors ?

***

Je crois voir en l’adverbe de temps « dès lors » un homophone de la sentence « de l’or ». Ces mots partagent, à un détail près, la même prononciation. « Moins qu’un tambour, Selim raisonne ». L’ogre sous-entend-il que son argent sale a été planqué dans le tambour d’une machine à laver ? Il est bon de citer à cet effet un article du Parisien du 29 avril 2005, intitulé « Le mystérieux butin de Fourniret », dans lequel il est dit que « Fourniret n’aurait prélevé que 20 kilos d’or rapidement revendus dans une agence de numismates à Bruxelles, le reste de cette fortune étant destiné à Hellegouarch. Une centaine de napoléons auraient été placés dans le tambour d’une machine à laver [je souligne en italique] à Sart-Custinne. » En conclusion, le journaliste François Vignolle précise – et ce n’est vraiment pas banal – que « la perquisition en règle effectuée au domicile de Fourniret n’a rien donné ». C’est signe que nous sommes sur la bonne voie pour que tout tourne bien pour nous faire riches, ou bien suis-je bon pour l’asile ?

Michel Fourniret. — Voir en son vieux un étranger ? Bipède au cerveau dérangé ? Ce, de derrière d'opaques lunettes, via de désinvoltes mirettes ? C'est ton droit. Oui, c'est ton droit d'oser toiser. Quitte à le laisser médusé. Un type qui, arrivé puceau, et pas peu fier bon Dieu, de ses exigences. Innocence ! Devant le maire de Vrigne-aux-Bois.

***

En réponse à l'annonce du projet matrimonial de Selim avec une personne dont il ne sait absolument rien, Fourniret, à l'intérieur d'un épais nuage de brouillard griffonné au crayon vert, se livre à un violent réquisitoire contre les femmes n'arrivant pas vierges au mariage. Voilà une bien curieuse façon de féliciter son garçon. De toute évidence, l'Ardennais fait ici référence, non sans vivacité, à sa première épouse, Annette Rennesson, épousée en 1963. Il n'a jamais pu se faire à l'idée d'avoir été privé de son droit de cuissage sur elle. Ce sont justement les raisons qu'il allègue pour justifier sa chasse aux non vierges.

Michel Fourniret. — Marieur d'une dame « restes des autres » au plus arriéré des apôtres, fut assurément assez sot d'épouser la « grue aux abois ». Cela, par voie épistolaire ! Quand Annette m'a avoué qu'elle avait déjà eu une relation, le monde s'est écroulé, il devenait un tas de merde. Mon orgueil était frappé de plein fouet.

Décidément, l'ogre est toujours aussi spirituel !

Michel Fourniret. — Alger – Oued-Smar – Oued Barek – Sedan. Bremgarlen. Commando de l'air – Sedan.

Pourquoi l'« ogre des Ardennes » évoque-t-il subitement l'Algérie ? Qu'il fasse ici référence à Hasna, avec laquelle Selim devait convoler en justes noces

jusqu'à ce qu'il en soit autrement ordonné par le sort, ne fait ici aucun doute. Cela tombe sous le sens. Or, comment a-t-il su, depuis sa cellule en Alsace, que l'infidèle était de nationalité algérienne ? Jamais il n'a été fait mention, dans nos écrits, de l'Algérie. L'aveu alambiqué de Michel Fourniret est net, formel, et par conséquent défieur. Comment cette information a-t-elle été portée à sa connaissance ? Devant les doutes qui surgissent, je téléphone à Selim à toute berzingue. Il est stupéfait : « Oh, ça ! je l'ignore, répond-il, un brin piqué au vif. Crois-moi sur parole, Oli, j'en ai été tout aussi surpris que toi. De toute façon, il peut raconter tout ce qui lui chante. Cela m'est égal. Sans doute Michel a-t-il chargé quelqu'un de m'espionner… »

Aussi réprimé-je, à grand-peine, mon envie de partager avec lui des inquiétudes pourtant bien fondées. Je sais le fils de l'ogre fort fragile, malgré ses airs débonnaires. Il n'en demeure pas moins vrai que nous sommes observés. Qu'un taulard puisse drainer autour de lui des sentinelles ayant consenti à agir pour son compte au-delà des barreaux, rendant ainsi possible toute prouesse ubiquitaire, est fort probable. Bien sûr, il paraît tout à fait insensé de commanditer exactions et assassinats depuis le purgatoire, mais cela s'est déjà vu par le passé.

Voyez le cas de Lynette Fromme. Le 5 septembre 1975, à Sacramento, cette hippie maraboutée à la gueule d'ange a tenté de trouer la peau du trente-huitième président des États-Unis sur ordre du gourou Charles Manson, pourtant emprisonné pour une série de sept meurtres commis par l'entremise de ses adeptes, sans jamais se salir les mains. Michel Fourniret, il est là, il nous lorgne par les meurtrières de la centrale d'Ensisheim…

Très bien ! Mais, cela ne nous dit toujours pas ce que peut signifier la combinaison « Alger – Oued-Smar – Oued Barek → Sedan ». Alger est la capitale de l'Algérie. Oued-Smar est une commune de la wilaya située dans la banlieue est d'Alger. Pour finir, l'oued Barek se trouve être une rivière, coulant vers le sud. Par souci de clarté, je trace les projections des lignes citées par Fourniret sur une carte de l'Algérie, punaisée sur un tableau de liège au-dessus de mon bureau dans l'alcôve. Une fois reliées entre elles, celles-ci ne révèlent

rien de probant, rien hormis un triangle à côtés inégaux semblable à un delta rayonnant et convergeant vers Sedan, dont Fourniret est natif. D'aucuns objecteront que c'est faire trop de cas des délires d'un débile mental, jamais à bout de fadaises. Ils auront raison.

Michel Fourniret, à Selim — Oui ! C'est ton droit d'avoir le front, d'en avoir si peu dans le citron, que tu te foutras de ma gueule, à la lecture de la présente lettre. Quel con – fallait-il qu'il fût veule ! – se pointera devant saint Pierre, pas moins hilare que la Madone ! Sans que popol = sa petite rapière ait jamais déniaisé personne ! La candeur naïve, c'est dommage, n'est pas discipline olympique. Ton vieux ? D'emblée médaillé d'OR.

***

Que Leurs Grâces me fassent l'honneur de voir, comme je le vois, ce fieffé Ardennais brandir l'inscription « OR » en lettres capitales s'élançant ici tel un poing victorieux ganté de blanc. Tout ici s'articule et se désarticule autour de ce mot aurifère. Sans doute est-ce l'unique chose qui vaille la peine d'être lue, précisément parce qu'elle nous met sur la piste du fabuleux trésor, qu'il semble considérer comme un trophée olympique.

Michel Fourniret. — Depuis la nuit des temps, Dame Nature (Allah = kif-kif), ne fit, ne fait jamais rien sans raison. Jamais ! Où que ce soit dans l'univers, depuis le cœur pur du primate, de l'homme des cavernes sans futal, ni costard cravate l'Sieur Neandertal = régénérescence constante. Acculturation galopante. Nos pères ? Ils virent l'horizon depuis le fonds d'un puits. Désormais ? Hors l'horizon téloche ? Têtes vides lobotomisées. Beurk !

Comment ! Ce vil pendard de Fourniret s'en va causer arabe, sans aucun motif apparent, jusqu'à prononcer le nom de Dieu chez tous ceux qui font profession du mahométisme. Pourquoi maintenant, précisément ? Il y a une ironie criante, bien sûr, car enfin la référence à cette religion est en la matière inappropriée.

D’une part, le prisonnier n° 5451 n’est absolument pas censé savoir pour l’annonce de la conversion à l’islam de Selim. D’autre part, c’est bien la première fois qu’il s’exprime en arabe. Désormais, le doute n’est plus permis. Pour moi, Michel Fourniret s’est arrangé pour être mis au parfum, que ce soit pour Hasna, ou le dévouement nouveau de son fils à Allah. Dans la confusion, me reviennent pêle-mêle en tête ces quelques mots de Fourniret, prononcés au cours de l’audience, en 2008 : « Si des extraterrestres ont suivi le procès, ça a dû leur faire dire qu’il y a des surdoués parmi les terriens ».

D’un autre côté, ces clins d’œil au monde musulman ne sont ni plus ni moins que les conséquences logiques du matraquage médiatique, dont nous sommes tous victimes dans une certaine mesure. Sans doute Fourniret se tient-il informé en lisant les journaux, ou en regardant la télé. L’islam… Actuellement, les grands titres de l’actualité ne sont consacrés qu’à l’islam ! Partout, on ne parle que de ça ! »

Or, le monarque désavoué ne répète-t-il pas, de son propre aveu, que « Dame Nature ne fit, ne fait jamais rien sans raison » ? Oui, mais que faut-il croire d’un assassin pédophile qui s’amuse sans cesse à égarer les enquêteurs vers de fausses pistes ?

Michel Fourniret. — Ton courrier posté le 27 octobre 2015, s’il fut ouvert à réception par le service de l’administration, puis clos par une agrafe après. Lecture réglementaire, avant de m’être remis ?

***

Big Brother veille au grain de son œil strabique, en épluchant tout ce que nous écrivons. En effet, jamais Selim et moi-même n’avons scellé un bulletin par quelconque agrafe. Ce que désire Michel Fourniret par-dessus tout, c’est l’inviter, par le biais d’un accord tacite, à la plus stricte vigilance, ce qui ne

l’inviter, par le biais d’un accord tacite, à la plus stricte vigilance, ce qui ne saurait être possible sans le maniement d’un langage codifié autour d’objectifs communs.

La prochaine fois, nous redoublerons d’efforts, si prochaine fois il y a, car enfin, dans les dernières lignes de sa lettre patente, l’ogre des Ardennes, en réponse aux joutes de l’esprit, use de la menace pour contraindre son fils à se soumettre à sa toute-puissance, faute de quoi il le dédira de tout. L’écriture, d’abord droite et régulière, devient subitement anarchique au fil des pages.

Michel Fourniret. — À ce jour, j’ignore toujours le contenu de ta dernière lettre. Me dissuadèrent d’en prendre connaissance tes ostensibles [mot manquant]. Mon constat : un méga gouffre sépare un père de son fils cadet. Tu sors tes griffes ? Fort bien, c’est ton choix. De même qu’il est de mon droit de garder sa lecture sous le coude. En attente. En attente de quoi ? Va savoir. Venir me voir ? Libre à moi de ne pas quitter ma thébaïde – ne fût-ce que d’un centimètre. Même si l’on vient, avec la courtoisie propre à 95 % des agents de la pénitentiaire, me dire : « Z’avez un visiteur ».

Conclusion : l’eau devra couler longtemps, longtemps, longtemps, longuement sous les ponts avant que je consente à me rendre sur le terrain où se trouve ta manière impersonnelle de voir les choses. Pas question pour moi de quitter cellule ou cour de promenade. Ça y est ? C’est clair dans ton esprit ? Bien clair ?

Ceci étant passé, s’il advient qu’un jour ressuscité, mon fils Selim ? Pour l’instant pilier de bistrot ? Que ledit fils cadet renie sa visible complaisance à la médiocrité ? Recouvre sa légitime fierté ? Son vieux crèvera sans jamais – comble pour un mec arrivé puceau au mariage, et pas peu fier de se distinguer de types sans fierté – avoir déniaisé personne.

S’il se trouve que tu tiens tant à voir, en qualité de visiteur, quelques centres, et ce, mû par la même curiosité que celles des visiteurs du zoo de Vincennes, où chacun lance aux singes quelques cacahuètes, eh bien, rends donc visite à ta maman en détention. En conséquence, je suspends mes envois de griffonnages à Vallauris. Message terminé.

P.-S. : Fallait que j’aboie ! Fallait que ça sorte ! Salut.

***

Fâcheuse nouvelle pour nous, pirates de pacotille qui cinglons à basse marée, en quête d'or. Satané Fourniret ! Pilleur de tombes ! Le voilà qui s'en vient menacer Selim de ne plus décacheter les lettres scellées de son sceau, rompu à tous les artifices de la lâcheté, et bien blotti derrière une barricade de monologues. À cheval sur les principes, le monarque désavoué entend ainsi enseigner ce qu'il en coûte de déverser sur lui la raillerie sans ménagement, un jeu auquel nous nous livrons d'autant plus volontiers que l'on ne court aucun péril fatal.

« Là, vois-tu, soupire le prince du Sautou dans le combiné, la gorge brûlante, il commence sérieusement à me les briser menu, le vieux ! Ça m'échauffe ! Comment ose-t-il ?

— Peut-être sommes-nous allés trop loin, trop vite. Cela fera bientôt deux ans que nous lui martelons les côtes sans relâche, pour mieux l'user et l'éroder, acculé dans les cordes. Si tu veux mon avis, nous n'avons pas d'autre choix que de nous abandonner à son chantage carabiné.

— J'en ai marre de tes conneries, d'accord ? vitupère-t-il.

— Voyons Selim ! Après tout, il faut savoir être diplomate, de temps en temps… »

En un moment, un tumulte de déglutitions s'élève à l'autre bout du fil. Quelques secondes plus tard, l'énorme barouf s'achève après plusieurs saccades. La ligne est coupée.

Selim vient de me raccrocher au nez. Je ne suis pas sans savoir son mal-être profond. Ce qu'il y a de plus grave, ce sont les conséquences ultimes du choix de Michel Fourniret de laisser jaunir nos lettres au fond d'un vase. Car s'il met ses

menaces à exécution, mettant ainsi un terme à nos échanges épistolaires, riches de plus de cent lettres, qu'adviendra-t-il du trésor ? Et la question de savoir si Ésaü a pour véritable identité ce diable incarné de Fourniret restera-t-elle sans réponse ?

Si nous désirons tant rappeler son père aux convenances, et redéployer notre jeu sans grand risque, il nous faut d'abord faire amende honorable sans lui faire injure, et tomber, si ridicule que cela puisse paraître, dans la flagornerie. C'est en pratique son seul combustible. En 2008, Nicole, la seconde épouse de Michel Fourniret, l'a confié elle-même à la barre des témoins, ainsi que le rapporte le Journal du dimanche du 30 mars 2008 : « C'est un très grand manipulateur. Il aime obliger les gens à faire ce qu'il veut. C'est un personnage d'un orgueil démesuré qui le pousse à des limites extrêmes. »

Soudain, mon portable, dans la poche arrière de mon pantalon, se met à vibrer. Un message vient de tomber.

Selim, par SMS — J'ai causé à mon chef pour avoir deux jours de congé au courant du mois de janvier. Nous devons faire bon usage du permis de visite qui nous a été délivré. Donc, on va aller voir ce lâche en prison, à Ensisheim, et lui infliger de visu la correction qu'il mérite. Quand partons-nous ? C'est toi le cerveau. Préviens-moi afin que je puisse m'organiser au mieux.

***

Tôt le matin, je salue à genoux l'illustre colonel Mizu, position des mains en triangle. Délité, épaules et coudes désarticulés, j'enfile par-dessus mon pyjama un kimono de soie noire liseré de rouge, brodé d'un dragon de Rozan, puis accède au jardin des oliviers sous une rangée d'arceaux verts, téléphone en main. Malgré les morsures du vent, les branches bleuies par le froid demeurent

stoïques, engourdies, comme si elles avaient été condamnées au supplice du garrot. Il fait un froid polaire. J'attrape le combiné et compose le numéro de la maison centrale d'Ensisheim. À peine ai-je avalé une gorgée brûlante de café :

« Allô, oui, j'écoute…

— Bonjour, bonjour, monsieur, suis-je bien à la maison centrale d'Ensisheim ?

— Ouais, c'est ça, m'sieur ! confirme à sa façon le standardiste.

— Je souhaiterais fixer un rendez-vous au parloir. Un permis de visite m'a été délivré à cet effet par votre directeur.

— C'est pour qui, m'sieur, siouplé ?

— Le prisonnier n° 5451.

— Il me faut un nom, monsieur, poursuit-il, du même ton monocorde.

— F... Fourniret ! C'est pour Michel Fourniret, balbutié-je, interloqué, tant la concrétisation d'une rencontre avec ce scieur de croix me semble irréelle.

— Entendu, mais enfin, vous êtes… vous êtes…

— Je ne suis qu'un simple accompagnateur, une béquille morale, en quelque sorte, pour son fils, Selim.

— Je vois. Et, quand avez-vous prévu de venir ici ? »

Visiter Michel Fourniret en prison… Ah ! terrible projet que celui-là, et dont je ne pèse toute la dangerosité que lorsque je suis sur le point de le concrétiser…

« Allô ? », s'impatiente le standardiste de la prison, toujours en ligne. Allons, allons ! Il me faut de l'aplomb, et puiser tout mon courage dans le poids des prescriptions civiques du mos maiorum, modèle des mœurs romaines sous l'Empire. Le parti en est pris, sans conteste possible. Je détermine l'heure exacte à laquelle Selim doit entrer en collision avec Michel Fourniret.

C’est officiel. Le dernier-né de la couvée de Monique Olivier – le « culot », comme disent les paysans – comparaîtra devant son créateur à Ensisheim, le 16 janvier 2016, de 10 h 15 jusqu’à 11 h 45, soit dans un mois tout rond. Ayant donc achevé les préparatifs, il ne reste plus qu’à l’instruire du jour de notre départ. Soudain, une question me traverse l’esprit au moment de raccrocher. Qu’adviendra-t-il de nous si, en Alsace, sa seigneurie Fourniret a la rancune tenace au point de refuser de se présenter à nous ? La réponse du standardiste de la centrale est lapidaire : « Si le détenu n’éprouve nullement l’envie de vous voir, c’est son droit le plus strict. Nous ne saurons l’y contraindre. Ce sera à lui seul d’en décider en temps opportun ».

Ce pirate de Fourniret a toujours un coup d’avance. Il est fort probable que nous engagions des frais pour rien. Si ma mémoire ne me trahit pas, Michel Fourniret a, qui plus est, interdit à Selim de mettre le pied en brousse. Au diable nos craintes ! Pour sûr, il viendra. Voilà douze ans que ce rat de cale n’a pas reçu la moindre visite. Il serait absurde de supposer qu’il rechigne à quitter son trou miteux… Il n’a que trop besoin d’un auditoire pour se sentir exister. Son besoin d’être flatté est bien trop grand. Selim est tout ce qui lui reste. Selim est la clé. Lui seul peut tenir tête à ses rodomontades.

20. Référence au roman d’anticipation 1984 de George Orwell, publié en 1949. Le Parti Intérieur est le nom donné à la classe dirigeante.

18

Selim l’affranchi

« S’il entre un grain de passion dans le cœur,

Il entre un grain de fiasco possible. »

Stendhal

Le 23 décembre 2015, à Nice

Selim, barbu, fait une entrée remarquée au vieux Wobben. Il se tord le nez sur les lentilles en débitant un chapelet d’insultes, les deux coudes plantés sur la table, manchettes déboutonnées. Confit en dévotion, il se refuse désormais à boire tout breuvage alcoolisé. À quelques jours de Noël, nous occupons une table pour quatre personnes, tant pour notre commodité que par discrétion. Rien d’exaltant. Lui et moi n’avons pas encore échangé un traître mot. Je n’avais pas revu le prince du Sautou depuis sa fulgurante conversion à l’islam.

Un silence éloquent suit mon raclement de gorge, à telle enseigne que je me sens obligé d’ajouter cette oiseuse question : « Dis Selim, tu as préparé ta liste pour le Père Noël ? ». Tandis qu’il se débat dans sa veste trop courte, ne voilà-t-il pas qu’il recouvre l’usage de la parole.

« Rien n’a changé, répond-il, gonflé d’orgueil, avec une sorte de rancune. La super KTM 690 SMC R ou rien : 15 000 euros, mon coco ! D’ailleurs, qu’est-ce que j’y gagne, moi, dans toute cette histoire ?

— Ah, l’argent, toujours l’argent ! » martelé-je, faute de patience, tout en faisant mine de humer l’air marin. « Tu n’as que ce mot à la bouche. L’argent ! Tu m’en parles comme si tu n’en avais pas, même après t’être gavé, sans broncher, des mandats-cash du pédophile ! Dois-je te rappeler le montant du dernier chèque en date, signé de l’ogre ? 500 euros ! Cet argent devrait normalement servir à payer des dommages-intérêts aux familles des victimes, mais toi, tu continues d’encaisser son fric, comme s’il s’était agi de royalties. Eh quoi ! Tu n’es pas le fils de John Lennon, que je sache. »

Selim, alors, pique un fard. Guidé par de vieux réflexes, il s'affaire, pestant entre cuir et chair, à jeter des regards noirs très significatifs à de jeunes passantes, au motif qu'elles seraient trop court vêtues pour la saison. « Si jamais elles se font violer, il ne faudra pas se plaindre, et chercher un coupable », rumine-t-il d'un air dégagé. Par des moments pathétiques, sa fulmination est entrecoupée de vifs regards animés de convoitise.

« Pas de ça, Selim ! Veux-tu cesser ? Où sont passées tes habitudes de réserve en société ? » Et puis, une bière aidant, Selim se déride, et très vite se scelle la réconciliation :

— Si je suis en rogne, c'est à cause de mon collègue de travail, Mamadou. Il est, tout comme moi, agent de sécurité au magasin de bricolage, mais aujourd'hui, il était en retard, comme d'habitude. Cela étant, il n'est arrivé au dépôt qu'à 15 heures, et moi… J'ai dû faire trois heures supplémentaires.

— Et toi, je suppose que tu t'es senti obligé de le couvrir auprès de ton patron.

— Alors ça, Non ! J'ai prévenu Mamadou que j'allais vendre la mèche à Thomas, notre grand manitou. Ce que j'ai fait, en exigeant de me faire payer mes heures supplémentaires. Pour finir s'exclame-t-il, tout sourire, Mamadou a été viré. On ne me marche plus impunément sur les pieds ! Il l'aura appris à ses dépens. »

Le Père Selim a jeté sa soutane aux orties. Quelle surprise ! À l'époque où je l'ai connu, il venait de se faire escroquer par Marcello, son supposé meilleur ami. Pendant près d'un an, ce Marcello lui avait sous-loué une chambre dans une rue sordide du Vieux Port. Chaque mois, ce fripon inventait un prétexte pour augmenter abusivement son loyer, faisant mine d'exécuter les ordres d'une propriétaire issue tout droit de son imagination. La bonne poire a donc mûri.

Bien vite, notre discussion se recentre sur ce mystérieux Thomas, un jeune

homme de trente-deux ans que Selim décrit en termes très élogieux. « Mis à part Mamadou, dit-il, en secouant la nappe blanche, bordée d'un liséré rouge, j'en ai profité pour lui demander la permission de m'absenter du 15 au 17 janvier prochains. Il m'a donné son feu vert.

— Ah ! Dis donc, vous avez l'air de sacrément bien vous entendre, Thomas et toi.

— C'est que nous avons pas mal de points communs. J'aime autant te prévenir tout de suite, tu ne vas pas en croire tes oreilles. » Redoutant le pire, je commande un verre de rhum légèrement ambré, sans glaçon, et le vide d'un trait en une muette supplication. « Si Thomas n'a vu aucun inconvénient à m'accorder ce congé, poursuit le prince de Sautou, en revanche, il a exigé des explications. Je me voyais mal lui mentir, alors je… Eh bien ! j'ai évoqué la bourgade d'Ensisheim, en Alsace… »

Prostré, je supplie l'aimable serveuse tatouée de bien vouloir me verser une lampée de son rhum philippin. Quelque chose me dit que je vais en avoir grand besoin. « Quand Thomas a entendu le nom ronflant d'Ensisheim, il a fait les gros yeux, et m'a dit cette phrase : « Quelque chose me dit que tu pars pour le 49, rue de la Première Armée française, n'est-ce pas ? », reconstitue cet hurluberlu, avec un réel souci d'imitation et ce, malgré un vilain rhume. « Putain ! le con… Je te jure, j'en ai eu froid dans le dos ! » Le 49 rue de la Première Armée française correspond très précisément à l'emplacement de la prison d'Ensisheim. Mais comment ce Thomas a-t-il su ?

« Tu t'es mis à table, hein ? Tu as tout balancé au sujet du trésor, dis-le ! », éclaté-je, la tête sous l'eau, en le tirant à moi par la manche ourlée de son chandail. Pourtant, Selim se veut intraitable sur ce point.

« Non, non, non et non ! martèle-t-il, la main droite levée.

— Il y a un traître parmi nous. En tout cas, si quelqu'un a mis les Parisiens au parfum, nous sommes cuits. En plus de nous faire tirer les marrons du feu, nous n'allons pas tarder à faire office de gibier. Dois-je te rappeler que j'ai été fiché par la police ? » Le prince du Sautou, après m'avoir écouté divaguer plusieurs

minutes durant lesquelles je n'ai cessé de l'agonir, fait une embardée. « Non, tu n'y es pas du tout », me coupe-t-il, en m'opposant un refus embarrassé, suivi d'une grimace de son cru qui le ferait passer inaperçu parmi les Moaï. « Tu sais, parfois, je me dis que tu devrais vraiment arrêter le cinéma, surtout tes vieux films de gangsters à la noix. Ça te rend complètement parano ». Selim marque un point. Je hoche la tête doucement : « Je t'écoute. »

Après avoir pris soin de refermer la porte derrière lui, Thomas a livré cette confession à Selim : « Moi aussi, je vais souvent au 49 de la rue de la Première Armée française. Mon père y vit retranché depuis 2007 ». Ce qui a amené Selim à demander :

« Ah ! Ton père fait partie de la garde pénitentiaire ?

— Non, il a voulu refroidir ma mère. »

Sa réponse a laissé Selim pantois. Que deux parfaits quidams ayant chacun un hors-la-loi pour père détenu à l'ombre des murailles de la même prison, à 700 kilomètres de Nice, puissent se retrouver à travailler ensemble, par hasard, dans une même entreprise, voilà qui ne manque pas de sel ! Quel singulier duo ! Tout ceci est bien trop gros pour n'être qu'une simple coïncidence. Franchement, vous en connaissez beaucoup, vous, des fils de taulards détenus à Ensisheim ? Piqué au vif, Thomas se serait ensuite laissé aller à la curiosité.

— « Et toi, Selim, à qui vas-tu rendre visite derrière les barreaux ?

— Moi aussi, figure-toi, moi aussi je vais visiter mon père. La seule différence - mais elle est considérable - c'est que le mien a pris perpète. Le terme exact est réclusion criminelle à perpétuité incompressible. Michel Fourniret, ça te parle ? »

Sidéré, Thomas aurait d'abord cru à une blague. Quand il a réalisé qui se trouvait

en face de lui, le pauvre est devenu si pâle qu'on aurait dit qu'il venait de voir un fantôme hurlant, grimé en clown, agitant ses chaînes au-dessus de son crâne rasé. « Il croyait être le plus à plaindre », s'esclaffe Selim, se tenant les côtes.

Même avec la meilleure volonté du monde, jamais je n'aurais l'esprit assez tordu pour inventer une histoire aussi foutrement compliquée. À première vue, impossible de ne pas y voir la marque du destin. À moins que le fils de l'ogre ne soit une fantasque invention de mon subconscient. Au reste, quelque chose me dit que Selim et Thomas ne vont pas tarder à devenir les meilleurs amis du monde. « Avoir été élevé par un scélérat, forcément, ça crée des liens », ironise Selim qui, pour une fois, parvient à m'arracher un sourire – certes crispé – mais ô combien sincère.

Mais attendez une minute… Maintenant que j'y pense… Soudain, ma méfiance naturelle monte de plusieurs crans. Mon cœur s'emballe. Là ! J'y suis… Et si la fameuse taupe – dont je soupçonne toujours l'existence – n'était autre que Thomas ? Cela n'aurait rien d'étonnant. Selim – on l'a vu – finit quasiment toujours par être dupé par ceux qu'il affectionne, et qui en réalité se jouent machiavéliquement de lui, comme s'il n'était qu'une vulgaire marchandise. Inutile, donc, d'accuser le sort. Jugeons par analogie : il se pourrait, en effet, que Thomas ait obéi à un oukase en infiltrant le magasin de bricolage dans le cadre d'une mission d'espionnage commanditée par Fourniret. En outre, si cela devait se révéler exact, cela expliquerait bien des choses, par exemple comment Fourniret peut être aussi bien renseigné sur les événements du monde extérieur. Ô Thomas, serais-tu du nombre de ces traîtres ?

***

Le lendemain, à l'occasion d'une nouvelle lettre enflammée, Michel Fourniret a dissipé tout malentendu. Très en verve, il m'a servi sur un plateau la preuve irréfutable de l'existence d'une taupe en joignant à sa prose une image d'Épinal représentant le Christ portant la lourde croix sur ses épaules meurtries. Jusque-là

rien d’anormal, sauf que cette vignette a été salement biffée de ratures à l’aide d’un crayon de couleur bleu cobalt. Au-dessus du Rédempteur est posée une auréole marquée du mot « inutile ». Et aussi : « Tignasse et barbe d’ayatollah ? Pour effrayer les citoyennes. C’est point de confession chrétienne ! M’est avis que ça prie Allah. »

Inutile, selon moi, de mégoter longtemps sur les coïncidences qui se coagulent autour du prince du Sautou. À bien y regarder, il est vraisemblable que le tueur en série ne participe pas à l’édification religieuse de son fils. Ne nous leurrons plus, de quelque façon que ce soit ! À noter que Michel Fourniret, lui-même, a coutume de répéter : « Jamais Dame Nature ne dit, ne fera rien sans raison. » C’est, de loin, la tournure la plus employée, plus d’une trentaine d’occurrences ! Rejetons toute imposture !

Michel Fourniret entend faire comprendre ici qu’il est parfaitement au courant de l’évolution de son fils, ce qui inclut sa conversion à l’islam. Je me rends compte que ses références à l’actualité sont d’autant plus riches de significations qu’elles s’inscrivent dans une démarche plus large, dont il profite ici pour bien signifier que c’est lui qui nous manipule, et non l’inverse… La boutique de bricolage qui emploie Selim n’est qu’un repaire d’espions et collaborateurs du pédophile, où tous complotent !

Si tout cela reste encore à prouver, voilà comment je vois les choses : rusé, Thomas se débrouille pour récolter un maximum d’informations sur le compte de Selim, les confie à son père, Alain, à l’occasion de visites au parloir, lequel s’empresse ensuite de tout répéter à Michel Fourniret dans la cour de promenade avec en tête une contrepartie intéressée, de l’argent, ou que sais-je encore ? Des denrées ? Vu ses antécédents peu reluisants, je suis tenté d’y croire. Quoi qu’il en soit, je me garde bien de parler de cette théorie à Selim, craignant de gâcher inutilement une amitié naissante, au cas où ma théorie serait fausse. Et de toute façon, il ne comprendrait pas, se sentirait attaqué, je le sais. Il me répéterait que Thomas est un honnête homme, pas du tout à la solde de l’ennemi, puis m’interdirait même de le soupçonner…

***

Je dois bien avouer que je suis content pour Selim, qui a toujours eu tant de mal à nouer des amitiés sincères, en raison de son code génétique. Voici justement une anecdote qu'il m'a racontée tout récemment.

Selim comptait autrefois parmi ses proches amis un dénommé Hugues, dont la famille vivait à Sart-Custinne, en même temps que les Fourniret. Ces deux-là n'étaient pas dans la même classe, mais se fréquentaient beaucoup. C'était le temps de l'innocence, des coupes au bol, des cours de jiu-jitsu brésilien… Il se trouve qu'il y a trois ans – par un incroyable hasard – ce natif de Charleroi est venu s'installer, à son tour, dans le département des Alpes-Maritimes, à Mandelieu-la-Napoule, près de Cannes, soit à vingt minutes de l'endroit où vivait naguère Selim, son ami d'enfance.

« Je n'avais pas revu Hugues depuis l'éclatement de l'affaire en 2003, m'a-t-il dit. Quand la police a neutralisé Mich-Mich, aussitôt jeté en prison, ma mère et moi avions quitté Sart-Custinne sans prévenir personne. Après quoi, j'ai su qu'il était venu habiter près d'ici. Je me faisais une joie de le revoir. J'ai donc exprimé le désir de le retrouver, mais ce n'était pas partagé. Et cela se comprend ! »

Hugues, en réponse à sa reprise de contact via les réseaux sociaux, lui a fait savoir, sans pincettes ni diplomatie aucune, qu'il préférait couper les ponts, les crimes de son créateur formant « l'horizon indépassable de leur amitié ». Quelle tristesse ! J'éprouve tant de chagrin à raconter ce souvenir. Quand un beau jour, je me suis autorisé à demander des explications à ce garçon, via Internet, il a démarré au quart de tour, ne tarissant pas d'éloges sur l' « ogre des Ardennes », qu'il a bien connu, contournant ainsi la question sur Selim, dont il n'a visiblement cure.

« Hormis les crimes inouïs qu'il a commis, m'a-t-il écrit, même si là n'était pas la question, Michel Fourniret était un excellent professionnel du bâtiment. Il avait des mains en or comme pas un, et connaissait beaucoup de choses sur les différents métiers du bâtiment, que ce soit dans le domaine de la maçonnerie, de

la plomberie, ou bien celui de l’électricité ou de l’électronique. »

***

Allez, il faut maintenant nous atteler à l’écriture d’une lettre, en réponse à la pression exercée par Fourniret. Aux dernières nouvelles, il menaçait de suspendre toute relation épistolaire, indigné à l’idée que Selim puisse hausser la note d’un demi-ton, et bousculer ainsi les valeurs patriarcales. Chez les Fourniret, partisans du chaos organisé, on ne badine pas avec la primauté absolue du père sur le fils. Peut-être bluffe-t-il… Il s’invente une vie pour paraître fort. Néanmoins, si l’on veut tenter de renverser le trône du Sautou, je suggère de nous aplatir, et de montrer patte blanche pour la toute dernière fois.

Entre deux tournées de bières, je fais part à Selim des raisons qui m’amènent à estimer hautement souhaitable la conclusion d’un pacte de non-agression. Il faut être très patient. Il accepte, mais sous la condition expresse de ne pas utiliser une vulgaire feuille de papier. Qu’à cela ne tienne ! Selim plonge la main dans la fermeture à crémaillère de son sac à compartiments zippés, farfouille à gauche, à droite, et en sort, avec majesté, un bloc de papelards quadrillés, impeccablement empilés, et une boîte de couleurs.

En un éclair, il se met à griffonner en pleine page un écriteau accompagné d’une notice explicative sur laquelle on peut lire ceci : « Drapeau blanc ». Tiens donc ! Un moyen habile de desserrer l’étau.

Selim, à Michel Fourniret — Oh, ça va ! Ne fais pas ta mijaurée. Pas de chichis entre nous. Dis Mich-Mich, un journaliste soutient que tu souffres de la maladie de Parkinson. C’est vrai, tu es malade ? As-tu un traitement médical particulier ?

Pourquoi ces allusions soudaines à l’Algérie dans ta dernière lettre ? Quel lien existe-t-il entre ce folklore exotique et moi ? Je ne vois pas le rapport. En tout cas, s’il advient que ce Muraille t’écrive, sache qu’il ment sur toute la ligne. Ne

lui réponds sous aucun prétexte. Épargne-moi, je te prie, tout « foin médiatique », pour reprendre ton expression. C'est déjà assez dur comme ça. Évite-moi, je t'en supplie, de connaître le même sort que Marie-Hélène, décédée à la suite à une overdose médicamenteuse, le 21 février 2006.

Au fait, sache que je n'ai jamais eu recours à un ornement quelconque pour sceller un courrier. Zéro agrafe. Le comité de censure veille au grain. Il nous observe, il nous guette…

P.-S. : Qu'as-tu pensé du portrait de toi que je t'ai envoyé ? Ça t'a fait plaisir de revoir cette bonne vieille photo du temps de ta jeunesse ?

***

Une fois la lettre terminée, j'examine le document à l'œil nu. Par ma foi ! c'est l'œuvre d'un maniaque. La calligraphie est parfaite. Les lettres, élégantes et ornées, sont dessinées avec une délicatesse infinie. Chaque trait est droit, comme tracé à la règle. J'ai beau chercher, je ne vois aucune bavure d'encre, ni marque de crayon sur le papier. Je suis porté à croire que Selim souhaite donner à son père l'image d'un élève discipliné injustement livré à la calomnie, et assailli de doutes. C'est alors que je comprends, à proportion, qu'il ne me reste qu'à timbrer son petit chef-d'œuvre pour rentrer au bercail à tire-d'aile. Quand d'un seul coup, il m'interpelle en roulant ses manches, tel un magicien s'apprêtant à révéler les secrets de ses tours de passe-passe : « Eh ! Au fait, ton histoire de trésor, balance-t-il, aussi lapidaire que sibyllin, concrètement, qu'est-ce qui te fait dire qu'une partie est toujours enfouie là, quelque part, dans une crevasse ? »

J'ai comme un mauvais pressentiment.

« Hélas ! Mon pauvre Oli, déclame-t-il avec emphase. Apprends, et ceci sans offense que la part de butin qui est revenue à ma mère après l'arrestation de Mich-Mich a été complètement consommée. À quoi bon s'obstiner si

bêtement ? »

Que cherche-t-il à dire ? Tortillant du nez, ma moustache s'encombre subitement d'une flotte saumâtre, que j'interprète sans tarder comme l'avant-goût frelaté de l'échec cuisant de ma quête chimérique, voire carrément comique.

« Ma mère… Bah ! lance énergiquement le fils de l'« ogre des Ardennes », en entourant sa nuque de sa main. Sa part du trésor des Postiches… Bah ! Il n'en reste rien ! enfin, je crois !

— Comment le sais-tu ? » demandé-je brusquement, en m'épongeant le front avec la manche. « Comment peux-tu en être si sûr ? Voyons, explique-toi. »

Selim ricane : « C'est moi qui ai enterré l'or. » Selim Fourniret ? Bougre de faux jeton ! Depuis tout ce temps, il aurait osé me mener en bateau, sachant pertinemment que cela ne mènerait nulle part ? Judas ! J'aurais couru deux ans durant après une vulgaire chimère ?

« Fourniret ! Fourniret ! Tu me dis là des choses révoltantes. Voilà des semaines que nos plans sont arrêtés. Si tu savais cela d'avance, pourquoi me le dire que maintenant ? Par calcul ? Réponds ! Pourquoi ?… Regarde-moi… Selim…

— Non, non. C'est peut-être toi qui n'a pas su lire entre les lignes, bégaie Selim, en murmurant des aveux confus. Est-il possible que tu sois également sourd ?

— Fourniret, tu mens !

— Puisque je te le dis, Oli…

— C'est une plaisanterie ? »

Regardez-le ! Fier de provoquer cette débandade, il m'avoue son mensonge avec

un sourire au coin des lèvres, et sans excuse. Vil escroc d'Ardennais ! Cet insolent… J'avais bien innocemment confiance… et lui…

Si le prince du Sautou tenait ce langage au nez et à la barbe des Postiches, il se ferait rosser à coups de trique dans la seconde qui suit, sans sommation, ni hésitation. Qu'ils t'étranglent ! Noyez-le, Postiches ! Dardez-le ! Empaillez-le ! Si je m'écoutais, je m'en irais t'écorcher tout vif, fieffé bouffon du roitelet !

Non ! Non ! Calmons-nous… La colère est bien mauvaise conseillère. Tomber dans la disgrâce du prince serait un désastre, une faute… Et pourtant, tout semble se liguer pour que se désaccorde l'entente qui règne entre nous. J'ai du mal à encaisser la nouvelle. Du sang-froid ! En tout cas, je t'assure, Selim, que je ne risquerai plus mille morts pour toi. Là-dessus, j'éclate d'un rire nerveux, ramasse mon pousse-café, et le vide d'un trait ! Plein de désespoir, je salue le fils Fourniret d'un geste au cynisme à peine voilé, et lève le camp en bourrasque, écœuré de toute cette mascarade.

Oh ! le trésor des Postiches… Cette douce chimère enterrée, envolée… Ce n'est pas tant de voir mes chances de faire fortune anéanties qui est triste à pleurer, que de comprendre que j'ai échoué. Fier enquêteur, j'avais tant foi en mes capacités que je me persuadais de savoir serrer le vent, là où je m'étais en réalité écrasé le nez contre un châssis garni de toiles peintes.

En dépit de la rebuffade essuyée, je suis, d'une façon qui défie la raison, ravagé par une profonde pitié pour le fils de l'ogre. Je partage, à cet égard, l'opinion de ma mère, Nunziata, qui soutient, avec sa bonté coutumière, que Selim est en état de recevoir la grâce du pardon acquis à la Croix, compte tenu de ses antécédents. Voyez-vous, il avait besoin d'une épaule amicale sur laquelle s'épancher sans retenue, s'octroyant ainsi le luxe inouï de ne plus être seul. Ce n'est pas étonnant, en effet, que celui qui a été abandonné de tous aspire à être adopté. S'il m'avait dit d'emblée la vérité, notre amitié serait morte dans l'œuf. Sans doute avait-il besoin d'un ami sincère et dévoué, et ayant flairé une opportunité, il a fallu que ça tombe sur moi. Certes, je ne suis pas psychiatre, ni assistant social, mais bon…

***

Il est à propos que je vous rapporte ici les souvenirs décousus de Selim Fourniret à propos de la géode pleine d'or, enfouie sous terre par ordre de l'infâme Monique Olivier. Vous trouverez ci-dessous un court récit à la première personne élucidant quelques-unes des questions les plus mystérieuses de mon aventure charitable.

Une nuit, sachant qu'il assurait la sécurité dans un foyer de vie pour personnes handicapées vieillissantes, je l'ai travaillé au corps par téléphone, profitant qu'il soit payé à ne rien faire, hormis approvisionner en nourriture un frétillant cyprin doré. J'ai dû le sommer de consulter sa mémoire plus que de raison. Bien que, par trois fois, il ait feint de ne se rappeler que d'obscurs détails, un pont-levis s'est finalement abaissé, offrant une vue imprenable sur sa Wallonie perdue, et tout le passé lui revint, réveillant son effroi. Tâche amère ! En résulte un récit inédit qu'il n'a, pour ainsi dire, jamais raconté à quiconque, encore moins à la police.

Récit de Selim

Retournons un peu en arrière. C'était il y a plus de dix ans, et certains détails échappent peut-être à ma mémoire. Bien pire encore, même si je revenais sur place, je ne suis pas certain de retrouver l'emplacement exact de l'inhumation du magot. Non pas que ce soit chose banale que d'enfouir sous terre un trésor de guerre volé à de dangereux pirates, mais… la mémoire s'émousse, voyez-vous. Bref, voilà mon secret.

C'était dans le courant de l'été 2003, quelques mois après l'arrestation de Mich-Mich, qui était alors détenu à la maison d'arrêt de Dinant. « Mother » et moi venions d'aménager dans un deux pièces, au 10 de la rue de Meuse, à Waulsort,

un paisible village situé à l'extrémité orientale de Dinant, dans la province de Namur. C'était l'occasion unique de repartir à zéro. Mais pour elle, il s'agissait surtout d'une question de commodité pour aller voir « l'autre » en calèche. Pourtant, elle était encore libre, mais à mille lieues de se douter de ce qui allait lui tomber sur le coin de la gueule. Elle n'avait pas l'air stressée, quoique… Et le magot dans tout ça ? Ne vous impatientez pas, j'y viens…

C'était les vacances. Par un beau matin du mois de juillet, « Mother » m'a demandé de mettre notre chienne Flicka en laisse, et de l'attendre sur le perron. Je comprends désormais que ce n'était qu'un prétexte pour cacher un autre dessein : traverser les eaux pour rejoindre le bois du Roi. Tiens, d'ailleurs, laissez-moi vous parler un peu de Flicka…

Flicka était une belle golden retriever au poil blond. J'adorais ma chienne. Avant elle, il y avait Méli, un bouvier des Flandres femelle. Celle-ci a cru bon, un jour, de se défaire de ses chaînes roussies pour s'en aller s'offrir tout entière, les quatre fers en l'air, au berger allemand du voisin, qui s'appelait – tenez-vous bien – Bandit. Leur étreinte unique a donné vie à Alf, l'année même de ma naissance en 1988.

Ce n'est qu'après le décès d'Alf, à l'âge de quatorze ans, qu'est venue au monde Flicka. Oh ! ma pauvre Flicka… Encore à ce jour, j'ignore quel sort lui a été réservé par les poulets. Ah ! malheureuse Flicka… Je n'en saurais sans doute jamais rien, mais il y a belle lurette, je suppose, que tu as dû rendre l'âme… Pauvre bête. Soyez sans crainte, et sans effroi, je serai bref sur ce sujet. Le fait est qu'une abondante littérature a été consacrée à notre histoire. C'est rarement conforme à la réalité. Plusieurs soupçons ont, en effet, été présentés comme des faits avérés. Si je sors de l'épure, c'est justement pour dénoncer les mensonges écrits à la va-vite dans plusieurs torche-culs, par quelques journalopes peu scrupuleuses. Voici le genre d'inepties qui ont déferlé en hordes sur moi :

« Pour un repas qu'elle n'a pas terminé, Michel Fourniret a accroché sa fille avec une corde à la niche du chien […] Il avait toujours besoin de faire cette espèce de mise en scène pour montrer son autorité, pour punir ou pour

récompenser […] Le dernier souffre-douleur de la famille recomposée de Michel Fourniret s'appelle Selim. Son père lui impose des jeux guerriers qui ne sont pas de son âge. Les jours sans école, les voisins constatent, ahuris, les séances de dressage de chiens auxquelles Selim est associé. Le père harnache son fils de brassards de cuir, et lance sur lui le molosse qui enfonce ses crocs dans ses cuissardes […]. À d'autres occasions, Selim est enfermé dans un tonneau que Fourniret roule et dissimule dans un coin du jardin pour que le chien le retrouve […]. À partir des années 2000, Michel Fourniret était coupé du monde, il était devenu complètement imprévisible. Une fois, un voisin a été choqué par la violence avec laquelle il a tabassé son chien. Il a attrapé la tête de Lyka pour la fracasser à plusieurs reprises par terre […] L'animal, trop agressif avec les passants, sera abattu par Fourniret, et enterré dans le jardin. »

Tout cela est faux. Du début à la fin, ce sont des conneries ! Il n'y avait même pas de niche à la maison ! Certains sont vraiment prêts à inventer n'importe quoi pour vendre du papier. Tout cela est déplorable, d'autant que ceux-là répondront, pour s'en défendre, et d'un ton très protocolaire, que j'occulte le passé, que ma mémoire est sélective… Foutaises ! Enculés ! Michel, aussi con soit-il, n'a jamais attaché ma sœur à une quelconque niche. Et, il ne m'a jamais affublé d'une protection pour les besoins d'un violent dressage, ni même enfermé dans un tonneau. Non, il n'a pas non plus tué Alf entre les piliers de la clôture du jardin. Je m'en serais souvenu si c'était le cas. Mais… où vont-ils chercher tout ça ? La pauvre bête est morte de vieillesse. D'ailleurs, j'ai lu quelque part que des scientifiques ont déterminé que « la moyenne de vie d'un chien est de treize ans, si l'on prend en compte toutes les races ».

Revenons-en au trésor des Postiches. Je vous disais donc que nous étions partis, « Mother » et moi, promener la chienne le long de la Meuse. Se promener, bien sûr… En chemin, Maman a fini par me confier le vrai motif de cette excursion matinale au bois du Roi. Il s'agissait de trouver un lieu retiré pour placer l'or en sécurité, à l'abri des regards indiscrets. En juillet 2003, notre maison de Sart-Custinne avait fait l'objet d'un véritable pillage. Je vous assure, un vrai carnage !

À ce sujet, je donne ici connaissance d'une lettre de Mich-Mich adressée à sa première femme, et dont j'ai eu copie. Elle a été rédigée à la maison d'arrêt de

Châlons-en-Champagne, le 30 novembre 2007.

Mich-Mich, à Nicole — Ce vidage se trouvera compliqué au point que – les bras en tomberont aux plus vaillants des déménageurs – du fait que, les lieux, ayant donné à la sauvagerie des fouilleurs l'occasion de se surpasser gratis, l'état de second Verdun d'après la bataille précarise tout déplacement de qui a la hardiesse de risquer ses pas à enjamber des tranchées ! Autre détail, aussi effarant que dissuasif : c'est sans ménagement que tout le mobilier du rez-de-chaussée habitable a été entassé dans la cuisine, seul endroit qui doit à la vétusté de son carrelage d'avoir échappé au marteau-piqueur. Tout cela me contrarierait un peu moins si une grande partie du meublant ne venait pas de Clairefontaine, et non seulement de Paincourt, mais du patrimoine des générations précédentes. Patrimoine qui, dans le temps, fut en majeure partie préservé aux Maisons-Blanches. Le fait que je ne sois plus là pour retrousser les manches n'arrange, certes, pas les choses.

Les fouilles à Sart-Custinne ayant été inutiles, « Mother » craignait, avec raison, que la police ne débarque un jour à Waulsort, pour faire main basse sur l'or que nous gardions précieusement à l'appartement.

Pour accéder dans la forêt épaisse sans éclaircie appelée « bois du Roi », il nous fallait d'abord franchir le fleuve. Une randonnée des plus banales. Pour atteindre ce point, nous devions passer par l'île de Waulsort, située dans le lit de la Meuse, où des sarcelles d'hiver flottaient paisiblement à la surface de l'eau jaunâtre. Nous avons alors emprunté une longue passerelle en treillis métallique, longue de 124 mètres, juste au-dessus du barrage d'Hastière. Une fois de l'autre côté, nous avons poursuivi la marche à fleur d'eau, sur quelques dizaines de mètres, le long du chemin de halage, en direction de l'ouest. Et puis, nous sommes entrés de plain-pied dans la forêt vierge, par une entrée en chicane, en plein mitan des bois, quittant ainsi le bitume abrasif pour la moelleuse nature, sous le couvert de sapins géants.

Au bout de cinq minutes passées à travers les fougères en tapinois, nous nous sommes arrêtés sur une pente caillouteuse, bordée de pans rocheux tous couverts de lierre. Autour de nous, il n'y avait rien qu'un champ. Les médias ont évoqué, je sais, les ruines de Château-Thierry, mais je n'ai rien vu de tel dans les parages. Dans les hautes herbes, les érables étaient plus rares, et faisaient la courte échelle aux charmes, chênes, tilleuls, et bouleaux. Tout à coup, « Mother », en veste de velours, a brandi une grande bourse de toile noire remplie de pépites d'or, et l'a jetée à mes pieds. D'une voix chevrotante, elle m'a prié de déterminer l'endroit où creuser. Bien sûr, je savais ce qu'il y avait à l'intérieur, mais moi, comme un automate, je me suis exécuté promptement, quasi sans réfléchir, ni poser de questions. C'était comme ça à l'époque.

Après quelques hésitations, il a été convenu de creuser sous un tronc d'arbre sycomore creux, déraciné, et couché en travers, dont le bois mort mesurait quatre, ou cinq mètres de long. Plus haut, il y avait cette grive musicienne qui jouait tout du long du jour les trois mêmes notes : « Tchic, tchic, tchic ! » D'une main ferme, j'ai saisi une branche fendue de frêne à l'écorce déchirée, et m'en suis servi pour forer, dans un lit de mousse, un trou de cinquante centimètres de profondeur. Au vu de la pesée du sac, c'était amplement suffisant. Il n'y avait vraiment pas grand-chose à l'intérieur. Hop et hop ! Ainsi s'évanouit le magot, sous les branches noueuses du bois fourré de Waulsort. Pour finir, j'ai planté le bâton solidement et bien d'aplomb au sol, en guise de jalon. Pendant dix bonnes minutes, j'ai dû tasser à coups sourds la terre noire, et vermoulue, contre la bouture, sous le regard de « Mother », qui était assise là, sur une pierre rugueuse. Tout à coup, un lapin blanc a surgi, nous faisant sursauter. Après ça, nous avons repris notre promenade plusieurs heures avec Flicka, comme si de rien n'était.

Au risque de me répéter, la bourse de toile noire a été retrouvée par les policiers. Sans cela, je l'aurais déjà déterrée moi-même. Nous n'étions, à la vérité, que deux à savoir où était l'or. Alors oui, c'est sûr. C'est ma mère qui a expliqué aux enquêteurs où il fallait creuser. Sans aucun doute a-t-elle coopéré avec eux sur conseil de son avocat, pensant récolter une réduction de peine en contrepartie. En contrepartie, ils l'ont condamnée à la perpétuité assortie d'une peine de sûreté de vingt-huit ans, ce qui revient peut-être au même qu'une mise au tombeau, étant donné son âge avancé. Ils l'ont bien eue…

Ah ! une idée me vient… Connaissant Mich-Mich, je sais trop bien qu'il n'aurait jamais pris le risque inconsidéré de tout perdre en confiant à ma mère la lourde tâche de protéger l'intégralité du pactole. Il savait trop bien que la « poule lobotomisée » – comme il l'appelait – n'était pas suffisamment intelligente pour assurer son entière protection, notamment en raison de son manque d'aptitude à la duplicité. Il n'est donc pas exclu que Michel ait enterré une autre partie du trésor autre part. Au point où j'en suis, cela ne m'étonnerait pas. C'est tout ce que je puis vous raconter, sans plus mentir.

19

Les bonnes résolutions

« Les hommes font leur propre histoire, mais ils ne la font pas arbitrairement, dans les conditions choisies par eux, mais dans des conditions directement données, et héritées du passé. »

Karl Marx

Le 1er janvier 2016, à Paris

En ce premier jour de l'an, le petit prince du Sautou, qui s'était naguère interdit tout éclat, a pris une résolution pour la nouvelle année. Les douceurs de l'amour, et les charmes de l'engagement familial… Selim a consenti à s'adresser à sa sœur Anne de vive voix. Quelle ne fut pas ma surprise, au lever du jour, de recevoir la bande sonore de son appel téléphonique, passé en région parisienne.

Selim. — Allô ?…. B... Bonjour, tu vas bien ?

Anne. — Oui, ça va, heu… Et toi ?

Selim. — Si je vais bien ? Oui, je vais bien, enfin… Je t'appelle car je tiens à te souhaiter tous mes vœux de bonheur pour cette nouvelle année qui nous arrive. Je... Je te souhaite tout plein de bonnes choses.

Anne. — Hé bien ! Bonne année ! Oui. Oui. Oui. Heu… Bah ! c'est… c'est vraiment gentil de ta part. Merci beaucoup, euh… Je te souhaite, à mon tour, beaucoup de bonnes choses à ta famille, et à toi-même. Comment vas-tu ? Je t'écoute.

Selim. — Ça va, ça va… Je suis désolé d'avoir mis tant de temps à t'appeler. Tu m'as écrit en novembre 2014, et moi, je ne t'appelle qu'en janvier 2016. Ça a été coton. Il m'a fallu du courage.

Anne. — Mais, je… je suis désolé, euh… Je n'avais pas reconnu ta voix.

Selim. — C'est… c'est normal. Cela fait plus de dix ans maintenant que…

Anne. — Hé ! Mais qui est à l'appareil ? Dis-moi ton nom !

Selim. — Quoi ?

Anne. — S'il te plaît, dis-moi qui tu es.

Selim. — C'est moi, c'est Selim.

anne. — Comment !

Selim. — Je suis Selim, ton petit frère.

Anne. — Oh, non ! Selim ! Ce n'est pas vrai… Oh le choc ! Bien… Bienvenue ! Ça me fait si plaisir de t'entendre. Oh ! Vraiment, je ne m'attendais pas à ça, non je… Ça me fait plaisir de t'entendre. Mais, où es-tu ? Qu'est-ce que tu fais ?

Selim. — Je suis chez un ami, à Nice.

Anne. — Donc, tu avais bien reçu mon courrier avec mon numéro de téléphone portable ?

Selim. — Oui, mais… Disons qu'il m'a fallu du temps pour me décider à t'appeler. Cela n'a pas été facile du tout. J'ai eu beaucoup du mal.

Anne. — Je sais, mais il le fallait, et j'en suis ravie. Selim, nous devons nous voir absolument. Il le faut ! Il faut qu'on se rencontre, et ce sera avec plaisir. J'aimerais t'accueillir chez moi, et voir comment tu es. Et puis, j'ai des enfants à te présenter. J'aimerais te présenter toute ma famille ! Je pense que nous avons beaucoup de choses à nous raconter. Au fait, Tonton André me disait récemment que suite à ce qui s'est passé, là où tu vivais avec tes parents en Belgique, à Sart-Custinne… Et bien, avant que tout soit saccagé par la police, il a réussi à récupérer certaines affaires t'appartenant. Il les garde précieusement au grenier, pour toi. Ce sont des choses qui te sont destinées. Des souvenirs. Quand tu te sentiras prêt à les récupérer, il faudra te rapprocher de lui.

Selim. — C'est très gentil de sa part, merci, mais… mais, tu lui diras que je n'ai

pas besoin de tels « souvenirs ». Pour moi, c'est fini. J'ai laissé tout ça derrière moi. Je veux tirer un trait définitif sur cette époque, quitte à feindre d'avoir une mémoire de poisson rouge. Nul besoin de remuer le passé.

Anne. — Je vois. Toi, contrairement à nous, tu n'as eu personne d'autre à qui te raccrocher, sinon ces deux parents que tout le monde connaît. On sait qui ils sont et… Oh ! Selim, j'ai tellement pensé à toi !

Selim. — Moi aussi. Au début, c'était difficile de n'avoir aucune nouvelle de vous tous. Personne en vue. Rien. Pas un seul coup de fil. Moi, j'étais tout seul là-bas… C'était dur.

Anne. — Oui, je m'en doute.

Selim. — Après, forcément, à la longue, on s'y fait.

Anne. — Oui, on s'y fait ! On fait avec ce que l'on a, mais bon… Ça me fait du bien de t'entendre, si tu savais… Oh ! je suis surprise… Je ne m'y attendais pas. Je n'avais même pas reconnu ta voix. Forcément, tu es un homme maintenant. Je t'ai connu quand tu n'étais encore qu'un enfant. C'est une bonne surprise ! Et voilà, j'en suis ravie ! Vraiment ! Donc pour toi, tout ça, tout ça est vraiment de l'histoire ancienne ? Tu ne veux te rattacher à aucun souvenir ? Me concernant, j'occulte complètement ce qui s'est passé. Cette histoire n'est pas la mienne.

Selim. — Anne, je n'ai que faire de tout ce bric-à-brac. Tout ce qu'André a pu récupérer… Tsss ! ce ne sont que des souvenirs mensongers. J'avais quatorze ans, et tout ce en quoi je croyais n'était que mensonges. Brûle-les, ou donne-les.

Anne. — Je te comprends, Selim. Tu sais, j'aurais tant aimé avoir de tes nouvelles plus tôt. Crois-moi, j'ai téléphoné nombre de fois à ta dernière adresse connue… C'était un centre d'hébergement, je crois. Ils m'ont dit que tu en étais parti, puis ils ont refusé de me communiquer tes nouvelles coordonnées. Je leur avais donné les miennes, leur faisant promettre de te les faire suivre, mais…

Selim. — Je n'en savais rien. En revanche, je crois savoir qu'André avait l'adresse de mon frère, à Vallauris. Enfin, bref ! Je t'ai longtemps recherchée sur les réseaux sociaux.

Anne. — Ah ! J'ai Internet en horreur, compte tenu de ce tout qui s'est passée. Tu connais le dicton : pour vivre heureux, vivons cachés. L'an passé, tu sais, j'ai

même trouvé un portrait de toi dans la presse. Je t'ai reconnu tout de suite ! Cela ne pouvait être que toi ! Tu es beau garçon. J'ai d'ailleurs imprimé cette photo, et je l'ai gardée près de moi. Je me suis permis !

Selim. — Tu as bien fait.

Anne. — Et sinon, tout va bien ? La maison ? Les amis ? Les filles ? Tu travailles ?

Selim. — J'assure la sécurité à la fois dans un magasin de bricolage, mais aussi dans un hôtel. Le tout, en faisant quelques extras à côté, de temps à autre. Du coup, je cumule deux contrats à durée indéterminée. Je n'ai pas le temps de m'ennuyer.

Anne. — Mais, sur le plan financier, tu t'en sors bien ?

Selim. — Il y a des hauts, il y a des bas, mais dans l'ensemble, je n'ai pas à me plaindre. Ce qui compte le plus, c'est la santé, n'est-ce pas ?

Anne. — C'est très juste, et tu donnes l'impression d'avoir bon air. Tu as également une jolie voix. Cela fait vraiment plaisir à entendre ! Dis, je me verrais bien faire un crochet par chez toi, au mois de juillet. Qu'en dis-tu ?

Selim. — J'en dis que tu es ici la bienvenue !

Anne. — Je vais faire ça ! De ton côté, si tu décides un jour de passer quelques jours en région parisienne, n'hésite pas à me faire signe. Ce serait bien d'en profiter, d'une façon ou d'une autre. Et par ailleurs, est-ce qu'il t'arrive de venir à Paris ?

Selim. — Oh ! que non ! Et je n'aime autant pas. La dernière fois, c'était il y a trois ans, dans le cadre d'une formation obligatoire, et autant dire que cela n'a pas été une vraie partie de plaisir…

Anne. —Ça ne te plaît pas, Paris ?

Selim. — Non, franchement, pas du tout, mais sois sans crainte. Pour toi, Anne, je viendrai ! Il faut que tu saches que je ne manque que de temps. Les vacances, pour moi, ne tomberont pas de sitôt.

Anne. — C’est entendu ! Je vais donc planifier de ce pas mes prochaines vacances à Nice.

Selim. — Parfait.

Anne. — Mon frère, j’ai une fille de treize ans que j’aimerais te présenter. Elle est née en décembre 2002.

Selim. — Elle a treize ans, vraiment ? Oh ! la claque ! Cela va donc faire quatorze ans que je t’ai pas vue, tu imagines ?

Anne. — La dernière fois, je m’en souviens comme si c’était hier. J’étais passée vous voir à Sart-Custinne, du temps de ma grossesse. Plus tard, Michel était venu voir le bébé à la maternité, mais il était seul. Tout de suite après, en fait, euh… ça… ça s’est passé… Ah ! et puis, le temps passe. Tu sais, j’ai aussi un fils qui va avoir dix ans. Hé, oui ! Qu’est-ce que tu veux que je te dise ? Tu en as mis du temps à m’appeler ! Oh ! la, la… Ça me fait tellement plaisir, dis donc ! Mon Selim !

Selim. — Ma sœur, j’ai omis de te faire part d’un détail. Ce n’est pas grâce à moi si nous sommes en train de nous parler actuellement, mais grâce à un… journaliste !

Anne. — Écoute, lorsque j’ai reçu ta lettre, en octobre 2014, je me suis dit : Tiens, tiens… c’est bizarre. On dirait que ce n’est pas lui qui parle. Il semble avoir été poussé à le faire. Je me souviens d’avoir lu cette interview de toi dans VSD. Et puis, je me suis dit que ce même journaliste cherchait peut-être à prendre de mes nouvelles à travers toi. Selim, je te le dis, je préfère la discrétion à toutes choses. On ne me verra pas dans les médias. J’ai discuté une fois seulement avec une journaliste du Figaro. Disons qu’elle avait l’air plus saine d’esprit que les autres. Mis à part cela, je me sens étrangère à toute cette histoire. Je n’ai jamais compris. Ça a été difficile pour moi. Quand l’affaire a éclaté, j’habitais à Clairefontaine-en-Yvelines. Je suis d’ailleurs la seule à être restée ici. C’était dur. Je louais la maison de ma grand-mère à ma propre maman. Pendant un mois, des journalistes français et belges n’ont eu de cesse de me harceler. C’était épouvantable ! Ils restaient plantés là, sous le porche, en permanence. Et si je commettais l’erreur de poser un pied dehors, des paparazzis me coursaient à moto. C’était du pur délire ! Je ne pouvais plus sortir de mon jardin sans être photographiée à mon insu. Je devais me cacher en permanence !

Selim. — Ce journaliste dont je te parlais, Olivier… Ensemble, nous avons écrit à notre père qui a mis au nombre de ses folies celle de nous réunir. Oui, c'est Michel qui tenait tant à ce que je prenne de tes nouvelles, invoquant, je cite, une « synergie familiale ». C'est même lui qui m'a donné ton adresse. Pour être franc, je n'étais pas très emballé à l'idée de t'écrire, vu que jamais personne n'avait pris de mes nouvelles, éh bien…

Anne. — Selim, je comprends.

Selim. — Et puis, un beau jour, ce journaliste m'a dit : « Maintenant, nous allons écrire à ta sœur. » Alors, nous avons rédigé cette lettre, et voilà ! Je dois dire que lorsque j'ai reçu ta réponse, un matin de novembre 2014, ça m'a fait… Eh bien, je dois t'avouer que ça m'a fait chaud au cœur, comme jamais !

Anne. — Tu n'es plus seul, Selim. C'est terminé ! Ton appel me comble de joie, si tu savais ! Je désespérais d'avoir un jour de tes nouvelles, mon frère. Ah, si tu savais comme je suis heureuse !

Selim. — J'ai mis du temps, et je m'en excuse. J'appréhendais tellement cet appel… Plus de dix ans ont passé, et je redoutais de m'immiscer dans ta nouvelle vie par peur de tout gâcher. Oui ! J'avais peur de gâcher ton bonheur.

Anne. — Voyons, tu es le bienvenu ! Ah ! Selim ! Quand tu n'étais encore qu'un enfant, tu passais ton temps à nous jouer des tours, à moi et à ma défunte sœur, Marie-Hélène. Ah ! Marie-Hélène ! Tu t'amusais à cacher son portefeuille, ou encore mon chapeau. Ha ! Ha ! Ha ! je t'assure ! Tu étais toujours prêt à faire des farces. Ah ! tu étais si mignon… Avec ma sœur, quand on passait te voir à la maison, on se demandait toujours quelle blagounette tu allais bien pouvoir inventer, cette fois…

Selim.— Je te rassure. De ce côté-là, je n'ai pas changé !

Anne. — Oh ! Mon Selim, avant de raccrocher, il y a quelque chose dont je dois te parler. Tu sais, l'oncle André… Selim, tu dois comprendre que son épouse et lui ne s'attendaient pas à cette situation dans laquelle ta mère et notre père nous ont mis. Tu dois savoir que l'oncle André a fait beaucoup pour aider ta famille. C'est même sa femme qui t'a appris à lire, tu t'en souviens quand même ?

Selim. — Oui, oui, je m'en souviens très bien !

Anne. — Il serait bon, je crois, que tu prennes ton courage à deux mains pour contacter l'oncle André. Tu ne peux pas imaginer à quel point ça lui ferait plaisir, lui qui a toujours été si « famille », tu le sais…

Selim. — C'est effectivement l'image que j'ai gardée de lui.

Anne. — Quand j'ai reçu ta lettre, il a été le premier averti. Depuis ce jour-là, il m'appelle tous les deux, trois jours pour savoir si tu m'as répondu, ou non. Il tient à savoir comment tu vas, où tu es… Tu sais, l'oncle André vieillit, et vient d'avoir quatre-vingt-six ans, ce n'est pas rien. Ce serait dommage qu'il… Enfin, j'veux dire… Bon ! Fais comme tu le sens, mon frère. Le choix t'appartient.

Selim. — C'est d'accord, Anne. Je vais reprendre contact avec l'oncle

Anne. — Merci, Selim. Il se sentira soulagé d'apprendre que tu vas bien. Il veut te rendre tes affaires, en personne.

Une Drôle de Petite Voix, intervention fortuite — C'est qui au téléphone, maman ? C'est papa ?

Anne. — Euh, non… Non, ce n'est pas papa, chéri. C'est euh… C'est Selim, mon frère – ou devrais-je plutôt dire – ton tonton. C'est tonton Selim !

Le Petit Garçon. — Tonton Selim ?

***

Si seulement vous aviez entendu les sanglots étouffés crépiter de part et d'autre du combiné… Ce fut un instant de pure magie. Ces deux-là ont réussi à m'arracher une larme, l'esprit en fête, au point de danser seul – je le confesse – une bourrée auvergnate, au rythme d'un triple hourra. Ah ! quelle joie pour moi d'apprendre ceci… Le ciel n'est donc pas si inflexible. Tu as fait ce qu'il fallait, et je suis fier de toi. Je te tire mon chapeau, et ma perruque avec !

Dans le même temps, Michel Fourniret n'a pas été insensible à notre dernier courrier. Il est désormais persuadé que son fils lui voue une inaltérable loyauté.

Michel Fourniret, à Selim — Nettement plus courtois. Amène, civil, est le ton de ton dernier courrier. Nettement plus plaisant à lire que d'avoir à déguster, par voie épistolaire, des envolées d'hostilité. Quand bien même des problèmes de santé, tels que constipation chronique, état insomniaque ou abus de cogitations effervescentes en purent être la cause. Ouf !

20

La Maison-Dieu

« Vous connaîtrez la vérité,

et la vérité fera de vous des hommes libres. »

L’Évangile selon Jean

Le 15 janvier 2016, à Ensisheim

Jour de départ pour la prison de l’ogre. Selim et moi nous sommes donnés rendez-vous à l’aéroport de Nice-Côte d’Azur pour notre quête.

La nuit dernière, je n’ai quasiment pas fermé l’œil, hanté par l’amicale dédicace que le Sieur Postiche, André Bellaïche, avait griffonnée sur la page de faux titre de son livre que je garde depuis comme une précieuse relique : « J’espère que vous sortirez de Ma vie sans postiche sans effraction. » Aujourd’hui, plus que jamais, ces mots revêtent un sens nouveau, étant donné que je m’apprête à introduire illégalement un objet dans l’enceinte de la centrale d’Ensisheim…

Cet objet m’a été remis ce matin, après une longue semaine passée à me faire un sang d’encre. Pour ne pas perdre une miette de l’entretien avec Michel Fourniret, j’ai sollicité le meilleur contact qui soit en matière d’espionnage en la personne de l’illustre et ingénieux paparazzi, Jean-Claude Elfassi. Il a eu la merveilleuse idée de me conseiller l’achat d’une caméra espionne, dissimulée à l’intérieur d’une clé USB mince comme le pouce, dont la lentille est à peine plus grande qu’un œil de poisson. Souvent considéré comme malfaisant, je n’ai jamais reçu de lui que d’excellents conseils. C’est un homme prudent, très prudent. Aussi, quand je lui ai demandé de m’enseigner la meilleure façon de passer sans problème les portiques de sécurité, soigneusement gardés, voici ce qu’il m’a dit : « Dissimule ta caméra au plus proche d’un bouton de jean. Crois-moi, les gardiens n’y verront que du feu… »

Entre nous, il ne devrait pas être si compliqué de faire entrer une simple clef USB dans une prison, au vu de la drogue qui y transite chaque jour… Je tente de me rassurer en déviant le cours de mes pensées, car il m'a été précisé que le délit d'entrée clandestine d'objets au sein d'une prison est sévèrement réprimé par la loi, que tous sont censés connaître. Un an de prison, à tout le moins. Considérons bien, je vous prie, la prolongation de l'état d'urgence décrété après les attentats du 13 novembre. La surveillance est depuis renforcée, étant donné la tension qui règne dans le pays. Certes, cela tombe plutôt mal, mais bon…

« Donc, si je comprends bien, gros ! tu as obtenu un laissez-passer avec l'assentiment de la direction. Premièrement, ne t'amène pas de suite avec tout l'bordel. Mieux vaut tâter le terrain, à l'occasion du premier rendez-vous. Profites-en pour dénicher la planque idéale. En tout cas, ne cache surtout pas ton matos sous les aisselles. À coup sûr, les gardiens te demanderont de lever les bras. Hé ! tu sais quoi… Je sais ! T'as qu'à te la foutre au cul ta clé USB, comme si c'était une barrette de shit. C'est comme ça que ça marche, gros ! »

Faisant le pied de grue à la porte d'une vaste galerie marchande, je repère une silhouette familière et esseulée dans le fast-food de l'aéroport. Ce cher prince du Sautou siège sur un trône en plastique, habillé d'une veste de chasse avec une courroie de cuir marron cousue sur les épaules. Il engloutit un hamburger, sans même le mâcher.

« Te v'là, petit plaisantin…, lancé-je, en allant vers sa table tout encombrée.

— Pas eu le temps de manger t'à l'heure ! », grogne-t-il, entre deux bouchées de crocodile.

Nous courons ensuite tous deux vers la porte d'embarquement de notre vol vers l'aéroport de Bâle-Mulhouse. Au secteur affecté aux services suisses, Selim passe sans encombre. Pour ma part – et je m'en doutais un peu à cause de mon inscription dans le T.A.J. – un Schtroumpf ceint d'un képi finement ouvragé va

me tenir la jambe, provoquant un carambolage dans la file d'attente.
« Passeport ! Passeport ! » Embusqué derrière sa guérite, le garde-fou aux moustaches tristes, chapeautées de lourdes paupières, fronce les sourcils, sans doute à la lecture des informations qui jaillissent de son écran d'ordinateur.

« Halte-là ! lance-t-il, avec morgue. Où tu vas ?

— Hum… À Mu… À Mulhouse, monsieur », balbutié-je.

Je quitte finalement la zone de contrôle, sans coup férir.

***

Selim, assis à ma droite côté hublot, conserve son attitude habituelle de chien battu. Je le lorgne attentivement dans un silence contemplatif, tandis qu'il tourne en dérision une hôtesse de l'air, tout affairée à expliquer à un jeunot comment se déverrouille la sortie de secours qui jouxte son siège.

J'ignore par quel motif obscur nous en sommes venus à parler de cul devant un auditoire aussi fourni, mais voilà que Selim se remet à vanter les vertus du plus vieux métier du monde, de manière telle qu'il m'est soudain pénible de m'afficher en sa compagnie. Je lui fais signe de se taire. Dois-je comprendre que tu continues à mener une vie dissolue, au rythme de longues heures de besogne ingrate, de rebonds d'insomnie, et de folies dévastatrices ? Manquant à la réserve la plus élémentaire, il fait alors, en majesté, un panégyrique d'une dénommée Lola. La vingtaine, pas plus. Selon le compte rendu, il s'agit d'une jeune Roumaine au visage délicat, dont il s'est épris la veille au soir. Notons qu'avant de cueillir ses énormes seins que le vent faisait battre, il a dû se délester, par poignées, d'un arc-en-ciel de billets de banque durement gagnés. Trois cents euros en petites coupures.

Lola est à ses yeux une noble et respectable dame. N'ayons pas peur des mots. Homme de parfaite éducation – malgré son ADN –, l'enjoué Selim, de son air le plus gracieux, dépose lentement son menton saillant dans sa paume, et pousse un long soupir, profondément.

« Ah ! qu'il me tarde de la revoir, dit-il, ne serait-ce que pour bavasser un peu, lui donner de gentils baisers…

— N'en dis pas plus long, je t'en conjure ! dis-je, en bâillant. Au juste, pourquoi ne pas avoir tenté ta chance sur le site de rencontre, dont je t'ai parlé ? Qu'as-tu à perdre ? Tu risquerais d'être surpris, tu sais. Vas-y, tente ta chance !

— Non.

— Et pourquoi, non ?

— La réponse est pourtant bien simple, répond Selim, tout rougissant.

—Ah oui ? Tu sais… Tu n'es pas plus laid qu'un autre. »

Et, avec un peu de mélancolie, Selim, avachi sur son siège, le teint framboisé, secoue sa tête en obus, haussant un peu les épaules, et me dit gravement :

« Mais non ! Mais non ! Je laisse ça aux vrais beaux gosses, ce que je ne suis pas », balance-t-il, comme s'il s'agissait là d'une évidence, et d'ajouter : « Je ne m'en sens pas capable, voilà tout. »

Selim est au bas mot un brave garçon poli, à l'apparence soignée. Il est honnête, laborieux, sobre, réfléchi, et de surcroît très débrouillard. Ce qui m'émeut si fort, par-dessus tout, c'est son aptitude à la survie en toutes circonstances, quand certains optent trop facilement pour le trépas à la moindre difficulté.

Vingt minutes plus tard, je suis tiré de ma somnolence par une série de turbulences. L'avion amorce sa descente.

« À propos, dis-je à tout hasard. Que le père de ton collègue Thomas puisse lui aussi se trouver là, lui aussi… je n'arrive toujours pas à le croire !

— Eh bien ! La semaine dernière, reprend Selim, il se trouve que Thomas a reçu un appel de sa part. Tu devineras jamais… Il a confié qu'il lui est très souvent arrivé de croiser un dénommé Mich-Mich en cour de promenade.

— Que dis-tu ! Tu rigoles ? répliqué-je, tout confus. »

Selim opine alors du chef d'un air lugubre. « Autrefois, il a été son partenaire au jeu d'échecs. Il a indiqué que l'ogre ruminait généralement toutes sortes de maux, seul dans un coin. Il ne parle à personne, et personne ne lui parle. Pour finir, il aurait disparu de la circulation depuis près d'un an. Étrange, n'est-ce pas ? ». Au contraire, rien de tout cela n'est surprenant. Michel Fourniret souffrirait, selon la rumeur, de la maladie de Parkinson. Sait-on jamais ? S'il dit la vérité, il se pourrait que son état de santé se soit détérioré au point de nécessiter son alitement. Si tel est le cas, nous ne tarderons pas à le savoir. Il commence à faire un froid glacial… « Terre en vue ! » lance Selim.

***

La nuit est noire. Après un bref passage au carrousel à bagages dans l'aéroport de Bâle-Mulhouse-Fribourg, nous voilà plongés en pleine confusion, en plus d'être accueillis, sitôt passé le porche, par une ondée de grêle. La plupart des gens qui nous entourent parlent allemand. Sur quelle planète sommes-nous tombés ?

Rapidement nous arrivons à sortir et trouver un taxi. Je toque alors une vitre. À son bord, une gentille grisette à la coupe garçonne. Elle nous salue d'une appréciable cordialité, dans un français mâtiné d'un improbable accent.

« Ensisheim, siouplé ! » Sans prévenir, celle qui répond au nom de Mam'zelle Archon se lance dans un aventureux cours d'histoire, pour notre plus grand plaisir.

« Oh, Ensisheim !…, fait-elle, d'une voix mielleuse. Le 7 novembre 1492, une météorite de 135 kilos est venue s'écraser sur Ensisheim. Ça vous en bouche un coin, hein ? ».

Au passage, Archon nous informe que le nom de notre destination se prononce très exactement [Haine-si-saïm][21]. Le prince du Sautou a un sourire. La vieille dame poursuit : « Ça se trouve juste là, à côté, à égale distance de Colmar et Mulhouse, juste au milieu, détaille la dame, en dessinant un triangle avec ses doigts à moitié recouverts de mitaines, à une 'tite d'mi-heure d'ici, aux portes du vignoble. Ça vous f'ra 50 euros, pas un radis de plus. Allez ! Ne restez pas plantés là… La voiture de ces messieurs est avancée. Montez, mais à la condition, d'abord, que je me fasse payer d'avance ! » Selim m'ouvre spontanément la portière, et m'invite à me glisser sur la banquette arrière du taxi qui, sous mon poids, se met à tanguer..

« Dites, madame Archon, c'est bien curieux tout de même. En quels lieux sommes-nous?

— Vous êtes ici dans la zone dite des Trois-Frontières, indique Archon, d'une voix étonnamment agréable. Sans doute l'ignorez-vous, mais l'Alsace fait partie de l'espace trinational franco-germano-suisse du Rhin supérieur, appelé Oberrhein, et ici nous nous trouvons précisément à l'intersection des trois frontières entre les cantons de Bâle, le pays de Bade et l'Alsace. Ça, c'est intéressant au point que je prends – pour ainsi dire – des notes sur mon calepin, de peur que ces précieuses informations ne s'envolent à jamais. De grâce, puisse la nuit être longue… Sommeil… Sommeil…

Quelque vingt minutes plus tard, par un chemin de halage entouré par les circonvolutions de la rivière de l'Ill, et du canal de Neuf-Brisach, nous voici dans le soubassement de l'hôtel dénommé le Domaine du Moulin. Les cieux,

nauséeux et conspués, vomissent sur nous un épais crachin. Tout à coup, sous une lampe fumeuse réapparaissent les quinquets luisants du taiseux Selim. À en juger par sa bouche en entonnoir, cette oasis de raffinement et d'opulence semble le ravir. Avec sa façade à colombages, ses fenêtres ornées, ainsi que son oriel d'angle, le Domaine du Moulin a été construit dans le plus pur style architectural rhénan. Il compte 65 chambres, et comporte un Spa avec piscine, un sauna, un hammam, une salle de sport, et un jacuzzi extérieur. « Ah ! » fait le prince du Sautou, stupéfait, voyant se profiler au loin, le nez écrasé contre la vitre, les contours de cet établissement ceint de fines guirlandes lumineuses. « C'est somptueux ! ». De mon écriture gladiolée, en pattes de mouche, je trace, de l'index, cette phrase ornée d'arabesques sur une vitre embuée du taxi : « Qui, Anne ? »

D'après le plan, le Domaine du Moulin borde la rue de la Première Armée française, placée en retour d'équerre sur la façade sud de la prison, où est détenu l'« ogre des Ardennes ». Voici donc devant nous, intacte, la maison centrale d'Ensisheim, telle qu'elle a été construite, il y a plus de deux cents ans, sous les ordres de l'empereur Napoléon, en personne. Voyez ! La prison et l'hôtel se font vis-à-vis.

Sur ces entrefaites, le fils Fourniret et moi pénétrons dans l'hôtel par une porte à tambour, menant à une vaste salle très haute avec un plafond tout lambrissé de boiseries, où flamboie un grand lustre. Nous récupérons les clés de notre chambre à la réception, un comptoir aux angles arrondis derrière lequel se tient une dame en tailleur brun, coiffée d'un chapeau cloche, que Selim tente aussitôt d'enjôler en déblatérant une orgie de niaiseries. Je vous jure, ce con lui taille une bavette, l'écume moussante au bord des lèvres. « Le numéro de votre chambre est le 101 », tranche-t-elle d'un ton impérieux, lui faisant comprendre qu'il ferait mieux de remballer son petit numéro de cavaleur. « Elle se situe au premier étage. J'espère que vous passerez un agréable séjour à Ensisheim. »

Avant cela, profitant d'un appel d'air favorable à mes vils desseins, je me faufile à la hussarde jusqu'au bar de l'hôtel, où je me fais servir fissa une superbe rasade de sirop ambré. Rien qu'une larme, un soupçon d'une bouteille déjà fort entamée. Apaisant ma soif tel un vieux cheval rétif, la caboche plongée au fond

d’une écuelle, Selim gronde :

« Allez, on s’arrache ! Mais grouille-toi donc ! J’ai faim !

— Bah ! S’il faut mourir demain, que ce soit après avoir vidé une dernière bouteille de rhum !

— Il est hors de question que tous mes euros partent dans le tord-boyaux. Je galère déjà assez pour payer mon loyer, et rembourser le prêt de la moto », se lamente ce satané micheton, visiblement borné, en tirant la manche de mon pull-over rouge.

Puis il ajoute :

« Soiffard, va !

— C’est ça ! Pauvre chou ! Console-toi ! crié-je, hilare. Va-t’en dire ça à ta Lola… que tu es sans le sou… juste pour voir ce qu’elle te répond… Hein ? Pff ! »

***

Lancé dans la nuit cosmique, l’estomac dans les talons, le prince du Sautou et moi battons le macadam, à pas pressés, dans la grand-rue du village, rasant les murailles de la prison, où des lambeaux d’étoffes dansent aux pointes des barbelés ! C’est ainsi que s’impose à mon imagination l’image d’un évadé supplicié dans une agonie hurlante, les entrailles écorchées sur du fil de fer recouvert de sang noirci.

Vu le froid qui règne ici, nous ferions mieux d’aller prendre asile dans quelque gargote, et en vitesse. Notre dévolu se jette sur La Calèche, une taverne de dernier ordre, n’ouvrant ses portes qu’en fonction des heures ouvrables de la prison, c’est-à-dire deux fois par semaine. L’endroit n’est pas en très bon renom,

mais ce n’est pas comme si nous avions l’embarras du choix. Dans le bourg, la concurrence est inexistante. Ensisheim regorge, semble-t-il, de grabataires…

À peine avons-nous passé la porte clochetonnée de l’estaminet que déjà nous sommes reçus par la maîtresse de maison, une femme au nez pointu et aux lourds pendants d’oreilles, que nous surnommerons Polenta, tant ses cheveux jaunes me font penser à la célèbre galette de farine de maïs. Disons-le, cette dame, ayant largement dépassé la trentaine, est vêtue comme un fagot : en escarpins, et bas de soie rose.

« Ces messieurs ont-ils choisi ? »

— Une bouteille de rhum, lancé-je, en déposant ma veste sur le dossier de la chaise vide d’en face, et trois verres d’une égale mesure ! » Puis me tournant vers Selim : « Buvons la même quantité ! Voilà qui va nous remettre d’aplomb… »

Je note au passage que l’auberge dans laquelle nous voici établis n’est située qu’à 9 mètres à vol d’oiseau du pénitencier, où s’ébrouent quelques-uns des pires tarés de l’univers – parmi lesquels Francis Heaulme, Guy Georges, et j’en passe, j’en passe – sont juste là, en train de s’agiter, tourner en rond dans leur cellule, ne rêvant que d’une chose : recouvrer leur liberté pour assouvir leur voracité sanguinaire… j’en grelotte ! Là, maintenant, je lève mon verre, plein à ras bord :

« Puissions-nous, demain matin, soutirer assez d’informations à l’ogre pour mettre la main sur le trésor des Postiches. Allons ! Trinquons à la mémoire de ce vieux Myszka ! Santé !

— Du bonheur pour les gueux22 ! récite à son tour Selim, en faisant tinter son ballon contre le mien. Par contre, il y a un risque bien réel que Mich-Mich refuse de sortir de sa thébaïde…

— Eh bien ! si cela doit arriver, nous repartirons au moins avec le sentiment d'avoir été jusqu'au bout. Fallait qu'on le fasse. Il eût été si insensé de ne rien tenter… À vaincre sans péril… Enfin, bref, tu connais le dicton…

— D'ailleurs, reprend Selim, sans doute serait-il judicieux d'établir une stratégie d'attaque pour demain matin. S'il en reste quelque chose de ce trésor, je veux le savoir, tout autant que toi. J'ai beau connaître Mich-Mich depuis toujours, prévient-il, ce n'est que demain matin que je ferai véritablement sa connaissance. Pour la première fois de ma vie, je le verrai tel qu'il est, sous sa forme la plus pure. Un assassin pédophile. À l'époque où nous vivions sous le même toit, Michel Fourniret agissait sous couverture. Or, il sait que je connais maintenant toute la vérité sur ses agissements. Il ne peut plus se cacher. Il n'y a pas d'échappatoire possible. J'aimerais comprendre pourquoi… pour avancer…

— Comment ! Jamais, durant toutes ces années passées à ses côtés il ne t'a confié avoir fait la prison pour une dizaine d'agressions sexuelles sur mineures23 ?

Négatif. J'ai appris tout ça à la télévision, comme tout le monde. Devant moi, ce salopard jouait un rôle. Il mentait en permanence. Jamais il n'a été franc. En réalité, je ne le connais pas. C'est un étranger. Je suis quand même curieux de voir sa tête quand il va nous voir débarquer, demain matin… »

Ah! je conçois, ô prince de Sautou, quel doit être ton chagrin. Si je ne te le dis pas pour ne pas t'incommoder, je suis ému. Tu as du cran, tonton. Sache que je t'admire ardemment pour ta bravoure, toi, l'appât. Tu as beau répéter à qui veut l'entendre que tu ne dois la vie qu'à ta lâcheté, je n'en crois rien. Ta seule présence, en Alsace, le démontre explicitement. Tu ne recules pas devant l'ogre. Allons! Courage donc, mon ami. Ceins tes reins. Nous n'avons jamais été si près du but. Je suis là. Je surveille tes arrières. En silence, je prie maintenant pour que ta foi ne défaille point demain, face au puissant boss de fin de niveau. À ma montre, il est minuit plein, l'heure du fantôme de Hamlet sur les murailles d'Elseneur. Avec cette vision fortement imprimée dans l'esprit, peu à peu, je m'évanouis dans mes songes, vidé de toute substance, harassé de fatigue. Le jour va venir.

***

Le coq chante deux fois. C’est à la pointe de l’aube, aux alentours de 7 heures, que je reprends mes esprits éparpillés aux quatre coins de mes cauchemars, tel un prisonnier écartelé. Lève-toi. C’est un jour historique. À mesure que le soleil s’élève pour ouvrir la carrière du jour, ma tête bourdonne si fort que je croirais entendre jouer un piano désaccordé. « Allons, debout, paresseux ! »

Je vois éclore de ses yeux cernés de suie un éclat cendré. Et tandis qu’il se redresse lentement de son écoutille, raide comme un « L », je commence à me vêtir, tout en pensant : vivement que ce sordide fait divers, dont je suis désormais acteur, se termine par un chapitre fort, afin que je puisse sortir de la cervelle de Michel Fourniret où je m’enlise depuis trop longtemps…

D’ici moins d’une heure, je ferai connaissance avec l’« ogre des Ardennes ». « Bon ! » dis-je à Selim, en cueillant une brioche au sucre perlé sur une éclisse soulevant toute sorte de mignardises. « Nous voici à pied d’œuvre. Nous allons procéder à quelques essais. Écoute attentivement. À aucun moment, ton père ne doit se douter que je suis journaliste. C’est la consigne.

— Comment ! Mais quelle consigne ? » s’étonne-t-il, l’oreille à l’écoute, tout en esquivant, par bonds agiles, mes innombrables postillons. « Non, je ne suis pas d’accord ! Je ne connais pas cette consigne.

— Non, vraiment ! Tu n’es pas tombé sur la tête ? soufflé-je, coudes en appui. S’il savait, cela provoquerait une crise diplomatique sans précédent. Fais en sorte, Selim, de lui faire cracher la localisation des reliquats du trésor ? Tu ne dois surtout pas oublier de lui demander s’il a bien reçu la vraie/fausse photo d’Ésaü. L’ogre oui ou non a-t-il assisté au procès de feu Christian Ranucci en 1976 ? Entre eux, la ressemblance est totale. Il nous faut impérativement résoudre le mystère entourant leur parfaite gémellité apparente. Souviens-toi, Selim, des grandes erreurs judiciaires ! Patrick Dils… Rien, pourtant, ne permet de récuser l’hypothèse d’une parenté entre les deux. Tirons au clair la théorie Ésaü, veux-tu… Je dirais même plus : tirons au clair la théorie Michel Fourniret ! »

Ayant dit ces mots, j’en viens à le questionner sur la disparition d’Estelle Mouzin, et voici ce qu’il m’a dit.

« Selim, as-tu sciemment consenti à servir d'alibi à l'ogre, concernant sa disparition?

— Putain ! Qu'est-ce que tu me racontes ? fait Selim, bouleversé, en laissant tomber sa tartine beurrée dans son café.

—Eh quoi ! tu… Tu l'ignorais ?

— Qu'est-ce que je viens foutre là-dedans ? Qu'est-ce que c'est, encore, que cette histoire ?

— Pour faire court, Estelle Mouzin disparaît le 9 janvier 2003, à Guermantes en Seine-et-Marne. Parmi les éléments à charge contre Michel, il y a une photographie de la fillette qui a été retrouvée sur le disque dur de son ordinateur portable, mais aussi l'enregistrement de journaux télévisés qui parlent d'elle. Dans les semaines qui ont précédé l'enlèvement, une camarade de classe d'Estelle aurait été abordée, à la sortie de l'école, par un homme aux cheveux gris, environ la quarantaine, sinon plus. Il aurait insisté pour la raccompagner à bord d'une camionnette blanche. Par miracle, elle a fermement refusé. En tout cas, grâce à la description sincère qu'elle a pu donner aux policiers, un portrait-robot en noir et blanc du suspect a été établi, ressemblant peu ou prou à Michou, qui connaît bien la région pour y avoir résidé un temps, chez un ami, après sa sortie de prison en 1987. Tu l'ignorais ?

— Foutre non, encore une fois ! Comment est-il sur ce portrait-robot ? »

Comme de vraies images parlent mieux que de mauvais journalistes, je tire de ma poche une photographie montrant un individu de type européen, la peau relativement mate, des sourcils fournis, et des lunettes ovales. Plus étonnant encore, il est précisé dans la description qu'il serait « susceptible de porter une barbe courte de plusieurs jours ». Se peut-il ? Est-ce toi, Ésaü ?

« Assurément, dit Selim, en inclinant la tête, le regard, et l'expression du visage me sont familiers, mais sans plus », poursuit-il, tout en buvant du lait directement à la brique.

— Le 21 mai 2010, l'avocat de la famille d'Estelle Mouzin demande à la justice d'expertiser trois scellés provenant du dossier de l'ogre. Deux pièces ont

intéressé tout particulièrement l'avocat : des morceaux de lacets blancs, et des gants noirs qui pourraient appartenir à la jeune fille. Michel se serait alors défendu en présentant un alibi : il se trouvait en Belgique le jour de la disparition d'Estelle. Ainsi, la piste est écartée par les enquêteurs.

— Quel rapport avec moi ?

— Outre le fait que ta mère aurait menti en assurant aux autorités que ton père était présent à Sart-Custinne, au moment de la disparition d'Estelle Mouzin, j'ai noté un élément troublant. Pour consolider son alibi, Michel a dit avoir passé la soirée au téléphone avec son fils à partir de vingt heures depuis son domicile belge, à 400 kilomètres de Guermantes, tandis qu'Estelle a disparu vers 18 heures en rentrant de l'école. ».

Selim sourit en l'apprenant, puis s'esclaffe d'un rire gras :

« Quelle est cette histoire-là ?

— Mais peut-être faisait-il référence à ses autres fils ? »

Puis, gravement :

« Qu'on ne se raconte pas d'histoires ! Nicolas est décédé en 1996. Pour ce qui est de Jean-Christophe, je n'en sais foutre rien. En ce qui me concerne, je ne me souviens pas avoir bénéficié d'une ligne personnelle en 2003. C'est simple. Je ne donnais, ni ne recevais aucun coup de fil que depuis la ligne fixe de la maison. Voyons ! j'avais quinze ans… En ce temps-là, l'usage du téléphone portable n'avait rien de courant. Qui plus est, de toute sa vie, il ne m'a jamais téléphoné pour prendre de mes nouvelles, encore moins en pleine nuit. Jamais un flic ne m'a parlé de ça. C'est ridicule ! »

***

Arrivé à hauteur de la prison, Selim se presse devant deux portes blindées. Sous un drapeau tricolore battu aux quatre vents, une foule sans nombre de visiteurs emmitouflés venus de partout, et amenés par bus spécialement affrétés. Positionnons-nous derrière eux, le long de ces potelets métalliques disposés à

Positionnons-nous derrière eux, le long de ces poteaux métalliques disposés à intervalles réguliers. En rabattant mon bonnet, dès l'entrée, mon œil est attiré par une silhouette pétrifiante qui tente d'escalader la façade de la prison. Une sculpture à figure de vieillard grognard, étouffé par deux vils serpents boas. Ses yeux en amande sont plissés sous l'effet de la torture.

La maison centrale d'Ensisheim a connu des destinations diverses au cours des siècles. Édifié en 1452 pour être un hôpital civil, cet édifice devint une école en 1551 à l'occasion du déplacement de l'hôpital, rue de la Bonbonnière. En 1570, l'ancienne école royale fut transformée en séminaire Saint-Erhard par le curé Rasser, prédicateur de la Contre-Réforme. On y enseigna la religion et les lettres. Après sa mort en 1594, il fut remplacé sur volonté de la Régence, par un collège de jésuites fondé sur des enseignements spécifiques, connus à Ensisheim à travers l'œuvre de Johann Jacob Balde. Ce professeur de rhétorique, prédicateur à la cour de Munich, poète, philosophe, visionnaire, et successeur des humanistes, n'a pas vécu à Ensisheim mais y naquit en 1604. Le collège fut transformé en 1773 en dépôt de mendicité et de condamnés des tribunaux correctionnels de toute l'Alsace. On y recevait des vieillards des deux sexes, informes et sans ressources, des orphelins, des mendiants, des vagabonds, des fous, des idiots, des filles de mauvaise vie. En 1795, le dépôt de mendicité fit place à un hôpital militaire, et à un dépôt de suspects. En 1811, par décret impérial, l'établissement fut converti en maison centrale de force et de correction. Après la fermeture des bagnes coloniaux en 1938, les condamnés aux travaux forcés ont été envoyés ici même, pour y purger leur peine.

***

« Clac ! » S'ouvre un petit guichet dans la porte cochère de la prison. Une casquette bleue se laisse entrevoir dans une lumineuse ouverture quadrangulaire. Arrive un geôlier, l'arme au bras, en faisant couiner ses bottes sur le parvis. Il s'écrie, le nez rivé sur une liasse de paperasse : « Famille Fourniret ! » Autour de nous, la foule prosaïque pousse d'affreuses clameurs. Et, dans cette rumeur confuse, je distingue cette remarque répétée d'une voix haute et sonore : « Hé ! Fourniret, le pédophile ? » Un autre lui répond, en tendant son visage vers nous :

« Est-ce que tu crois que ce sont là ses petits ? » Et de nouveau, la sentinelle : « Famille Fourniret ! » Selim, livré sans précautions à l'opprobre public, rentre subitement le cou dans ses épaules enveloppées d'une écharpe, comme s'il venait d'être atteint jusqu'à la chair d'un coup de poignard.

« Comme c'est étrange », dit-il, aussi recroquevillé que peut l'être un vieux parchemin, « on ne m'avait plus appelé de la sorte depuis dix ans ». Ce disant, il entame son chemin de croix. À mesure que nous nous avançons sous les huées, les autres visiteurs se détachent sur notre passage, comme une nuée de pigeons apeurés. Aussi lui dis-je gravement dans un chuchotement, au milieu des lazzis : « Qu'importent les bavardages. Des gens de rien… tu sais… C'est bien la dernière fois que tu les vois, tu t'en fous… Agis comme si nous étions dans un film, et ça ira. »

Entre nous, il n'était pas très malin de la part du cerbère de nous interpeller de la sorte, d'autant que le nom de la Bête ne figure sur aucun document officiel, ayant été renié depuis belle lurette, comme si Selim était orphelin de père et de mère. C'est un fait. À la date du 2 octobre 2007, il n'a été enregistré au secrétariat du contentieux du Conseil d'État aucune requête en opposition au décret du 26 avril 2007, publié au Journal officiel de la République française du 29 avril 2007, qui a autorisé Fourniret Selim, Gwenhaël, Jean-Pierre, à changer de patronyme, le but étant de combattre les préjugés qui s'opposent à son développement.

Le silence se fait. Dans le purgatoire ombragé d'un rideau de barreaux, un garde en faction se tient près du mur. Derrière une vitre en plexiglas, une grosse dame flegmatique, nous soumet à un contrôle d'identité, auquel je me colle le premier, sans sourciller. « Voici mes papiers d'identité. » Vient ensuite le tour de Selim, et le premier couac retentit.

« Vous n'êtes pas sur la liste », tonne la dame, avec flegme, en tournant les pages du registre. « Je vais être obligée de vous garder ici en attendant les instructions. ». Je m'interpose en disant sur un ton contestataire :

« Mais enfin, madame ! Voyons c'est ridicule ! Il doit y avoir erreur !

— Je regrette, dit-elle, il m’est impossible de le laisser poursuivre sa route…

— Écoutez-moi. C’est lui, le fils de Michel Fourniret, pas moi ! Je ne suis que son accompagnant… C’est une grossière erreur ! Je ne vais quand même pas y aller tout seul ! C’est inouï ! »

Devant cette absurdité protocolaire, je pose le front dans mes mains, et demeure ainsi le temps qu’elle réalise son erreur. Toute révérence gardée, elle nous ordonne de laisser les métaux à la porte du temple, en nous indiquant des casiers transparents, sous une rangée de parapluies. Selim se dévêt alors de son manteau, qu’il roule en boule. En me dégantant, il me revient par éclairs les paroles du sage Elfassi : dissimuler la caméra « près d’une fermeture éclair, ou d’un bouton », le but étant d’échapper à la vigilance des gardiens, en semant la confusion dans leur esprit. Tandis que mon compère se déchausse, je farfouille dans mon sac, l’œil qui frise, en coin, et en retire la clé USB, que je glisse furtivement dans la poche gousset de mon pantalon aux coutures surpiquées, à quelques centimètres d’une rondelle métallique recouverte d’une couche de nickel. Nous déposons ensuite nos chaussures sur le tapis roulant d’acheminement. De son côté, Selim passe sous le portique, et atterrit de l’autre côté sans accroc. Le maton me fait signe d’avancer à son tour. Mon souffle est coupé. Je risque le tout pour le tout. Je m’arrête un instant, j’attends, et hop ! je franchis la ligne d’arrivée, le visage rubicond… Un bruit de cloche tinte clair. « Hé ! Un instant ! Il a un canif dans la poche du pantalon ! », s’écrie l’autre chouette derrière sa vitre mal lavée, les yeux rivés sur les cadrans de sa console. D’un éclair, le cerbère m’enserre le bras, me secouant d’un air désapprobateur :

« Hep ! Halte-là ! Qu’y a-t-il dans cette poche ? Monsieur, détenez-vous un poignard ? Une dernière fois, s’impatiente le monsieur, détenez-vous un couteau, ou quelque chose du genre ? Je vous conseille de ne pas vous payer ma tête ! Et plus vite que ça !

— Moi ? Oh ! protesté-je, ironisant façon Louis de Funès, tout en feignant de fouiller mes poches pour mieux rebattre mes cartes. Absolument pas ! C’est une méprise tout à fait amusante. Voyez ! Où serait-il, ce couteau ? Dans l’autre poche, sans doute… Zut ! pas dans celle-ci non plus… ! c’est sans doute le bouton de mon jean qui est à l’origine de ce…

— Ça alors ! m’interrompt le bleu, c’est vraiment se foutre de la gueule du monde ! Eh bien, nous allons voir ça ! »

La situation tourne à notre désavantage. Les bras de Selim en tombent. Comment vais-je m’en sortir cette fois ? Pris dans l’étau, la baïonnette dans les reins, j’ignore comment rattraper la situation. Tenter le diable au moment où le niveau d’alerte antiterroriste est à son comble, il fallait vraiment que je fusse barjot ! Comment ai-je pu croire, un seul instant, que je parviendrais à berner un scanner corporel à ondes millimétriques, sans prendre la précaution préalable de graisser la patte du garde-chiourme de cinquante biftons ? Tout à coup, la grosse veine qui me descend verticalement sur le milieu du front se gonfle prodigieusement, suggérant une explosion imminente.

« Coupable, moi ? Vous osez m’accuser ? Eh bien ! ce couteau…, dis-je, en tirant l’objet du délit du fond de ma poche, l’air faussement indigné. Le voici ! Je l’ai retrouvé ! Voyez donc ! Voyez donc, avant de m’enfoncer votre baïonnette dans les cuisses. Le colis piégé n’est rien d’autre qu’une simple clé USB, dont j’ai omis de me défaire. Vous avez eu le flair. Effectivement, j’ai commis un oubli. J’en suis confus !

— Ça va ! qu’il passe ! », dit une voix derrière moi.

Excusant ma prétendue bévue, le cerbère me palpe, et m’autorise finalement l’accès aux parloirs. Pas totalement dupe, il m’ordonne de déposer l’objet contondant avec le reste de mes effets personnels. Je n’ai nullement besoin, de toute façon, de me soumettre au diktat de l’image, du moins tant que ma mémoire reste intacte… Une chance que j’ai choisi ce modèle de caméra en forme d’outil de stockage de données informatiques ! Je n’ose imaginer ce qu’il se serait passé s’ils avaient deviné mon intention réelle. Dépouillé de mes objets personnels, je puis enfin m’élancer dans un corridor éclairé par un soupirail oblique, au bout duquel m’attend Selim. Debout, pieds en équerre, il nous est demandé de patienter entre des murs teintés en vert.

« Que faisait cette clé USB dans ta poche ?, me glisse-t-il à l’oreille dans un

sursaut d’effroi. C’était une caméra, n’est-ce pas ? Mais, pourquoi ne m’avoir rien dit ? Ignores-tu donc les risques que cela implique ?

— Chut ! Écoute plutôt ça, tonton… ces sons… comme des décharges d’artillerie… Tu les entends, toi aussi ? »

Au bout de dix minutes, la porte palière du donjon pivote sur ses gonds dans un puissant bourdonnement. Après avoir gravi un escalier tournant composé de 33 marches séparées par un repos, et menant droit vers Golgotha, nous passons pas moins de trois sas de sécurité, vides de toute présence, et dont les seuls ornements se résument à des portes anti-explosion doublées de fer, de hublots à vitrage pare-balles, et de caméras de vidéosurveillance. Encore une escale ! Nous y demeurerons enfermés dix bonnes minutes. Chose amusante, les murs sont griffés, et les portes constellées de traces de coups, comme si d’autres visiteurs, avant nous, avaient littéralement perdu toute patience.

L’ultime passage sécurisé vient de se déverrouiller… Des éclats de voix s’élèvent, les uns graves, les autres aigus. Juste avant de prendre mon élan, je lape un mince filet d’eau tiédasse au robinet.

Selim ainsi que moi-même sommes introduits par trois grands coups. En quelques enjambées martiales, nous pénétrons dans l’œil du cyclone, une salle vétuste à haut plafond, avec une porte vitrée, violemment éclairée au néon, avec en son milieu deux longues rangées de cabines en verre. Autre détail, le mur de la façade nord est percé de quelques fenêtres barricadées à vitrage opaque. Sans se démonter, Selim s’avance à pas d’automate au-devant d’un petit guichet, bousculant tout sur son passage, y compris un vieillard avachi, en habits malpropres, entouré de garde-fous sifflants, et ondulants. Là, une nouvelle chouette, très haut perchée, le visage légèrement incliné vers l’avant, demande en quelle qualité il vient s’annoncer en ces lieux :

« Je suis Selim, et je viens rendre visite à mon père, celui que l’on appelle l’« ogre des Ardennes ».

— Son nom ? questionne la chouette, les mains jointes en forme de toit, depuis son perchoir.

— Fourniret Michel, décline Selim, la lèvre un peu tombante. Puis-je l'attendre ici ?

— Mais… hé ! Votre papa, cher monsieur… Hé ! glousse-t-elle, d'un ton persifleur, Bah ! il est là, juste là, derrière vous. »

Ce disant, Selim se tord la moustache en portant sa main en visière sur ses arcades broussailleuses. Nous réalisons à qui appartient cette barbe argentée taillée en pointe, surmontée d'un visage raviné, tout serti de clous à tête plate en guise d'yeux – ceux que nous venons tout juste de croiser devant la machine à café. Un frisson d'angoisse me saisit soudain. Là-dessus, Selim se tourne vers lui avec une quiétude, dont les stoïciens seuls ont le secret, et lui lance un impérieux : « C'est toi ? Je ne t'avais pas reconnu… »

Père et fils ne se sont pas reconnus, chacun étant frappé par l'étrangeté de l'allure de l'autre. Michel Fourniret fait sans cesse entendre ces exclamations, la bouche grande ouverte, et les yeux ronds. Chacune de ses phrases semble avoir pour exorde « Oh ! » ; « Oh ! Oh ! Oh ! Oh ! Vraiment, Selim ? C'est toi ? ; Oh ! ça alors… ; Oh ! Oui ! C'est bien toi ! Te voilà ! ; Oh ! Alors là ! C'est mon fiston ! » Sous le coup de la surprise, il dodeline de la tête, en donnant à sa bouche une forme mignarde, puis subit un engourdissement, se mettant à vaciller çà et là, lent et lourd. Ses lourdes paupières cireuses s'écarquillent, déblayant deux sourcils enneigés qui lui barrent le visage. « Oh ! Oh ! » Les onomatopées abondent, et s'ouvre alors le bal des retrouvailles.

Là se tient l'ennemi tout-puissant, bien campé sur ses jambes, de chair et d'os. C'est lui « Shere Khan », l'ogre ferré d'or aux yeux bleus étincelants, celui qui sans cesse parle par énigmes, et amoncelle ruines sur ruines à si larges torrents, en précipitant à ses pieds des enfants suppliciés. Celui-là même qui osa défier, en son temps, le gotha de la pègre parisienne, faisant fi des menaces jusqu'à s'élever au rang de châtelain.

Conscient de ne pas être très présentable vis-à-vis de Selim, en ce moment même, Michel Fourniret se met à épousseter son tricot gris en « V » au col

élimé. Idem pour son pantalon beige raccommodé, tout moucheté d'éclaboussures de peinture blanche, bien qu'il n'y ait plus rien à en tirer. Ses lunettes non plus n'ont pas résisté aux conditions d'incarcération, l'une des branches cassées étant grossièrement entourée d'un ruban adhésif jauni, encrassé par la poussière. Que dire aussi de ses mocassins en cuir tressé marron qui, bien qu'ayant un reste de splendeur, crient déroute. Le contraste entre eux est saisissant. On croirait presque voir une pierre brute, friable de tous côtés, à l'inverse de Selim – véritable petit galet niçois – qui lui oppose un visage glabre, admirablement rasé de près, comme travaillé à grands coups de ciseau.

Quant à son apparence physique, si l'on excepte son hygiène et son teint blafard, il est indéniable qu'elle n'a pas été le moins du monde altérée, comme si le sang siphonné sur ses victimes lui avait permis de prolonger son existence. Derrière les poils en bataille de sa barbe hirsute, sa peau est étonnamment lisse et sans tache. Soixante-quatorze ans, et pas de tonsure, rien ! Trois fois rien ! Alors, certes, ses cheveux sont argentés, mais ils sont abondants, et soyeux… Songez, à titre de comparaison, aux chèvres trentenaires de ma génération McDonald's et Coca-Cola. Combien d'entre elles ont déjà le crâne si pathétiquement pelé ? De même, Selim, année après année, a vu son implantation capillaire reculer de plusieurs centimètres, formant un « M » comme « maudit » jusqu'au sommet du crâne, l'incitant à se tondre régulièrement à ras, tout près du cuir. Tout cela devient logique si l'on considère que l'« ogre des Ardennes » n'est pas concerné par la pénibilité au travail. Quelle injustice envers nos pauvres parents qui se cassent le dos, fripés et salis par de basses besognes, tandis que la détention d'un pédophile se fait dans une temporalité sans véritable écoulement, uniquement ponctuée par des repas à heures fixes. Quelle bassesse, et quelle infamie n'est-ce donc pas de choyer un assassin pédophile, au détriment de l'honnête contribuable.

Autre détail amusant – si tant est que l'on puisse se fendre la poire en cabane – Michel Fourniret a beau compter parmi les tueurs en série les plus terrifiants de l'histoire criminelle, je le trouve plutôt court sur pattes. En effet, contrairement à l'image de grandeur qu'il a pu projeter en raison de la peur qu'inspire sa cruauté infinie, il n'est à mes yeux qu'une demi-portion. Le terrible « ogre des Ardennes » mesure précisément 1,67 mètre et demi, tandis que le prince du Sautou, lui, culmine à 1,87 mètre.

« À l’époque où nous habitions en Belgique, me confiera-t-il plus tard, Mich-Mich éprouvait souvent le besoin de rappeler à qui voulait l’entendre qu’il mesurait 1,67 mètre et demi, soit un demi-centimètre de plus qu’un homme politique, dont le nom m’échappe… » Christian Ranucci, lui, mesurait 1,73 mètre…

J’en déduis que Selim tient sa haute taille de sa mère Monique Olivier, que l’ogre surnommait pourtant sa « mésange », du nom d’un oiseau de fort petite taille, de l’ordre des passereaux. Pour la rabaisser, sans doute… J’apprendrai de la bouche de Selim qu’elle est « immense », au point de dépasser de plusieurs têtes son « fauve », son « tigre », son « petit taulard préféré », comme elle se plaisait tant à le surnommer.

Autre fait notable, aucun contact physique ne s’établit entre Selim et Michel Fourniret. Pas le moindre signe d’affection. Jamais un geste tendre. Je veille scrupuleusement à garder les mains dans les poches, tout en prenant bien soin d’éviter tout coudoiement. Je refuse formellement de serrer la main à un bourreau d’enfants, rendu coupable des crimes les plus détestables.

Vient alors le moment de nous acheminer à reculons, sur ordre du geôlier, vers un grand cube transparent dûment couvert, sous un puits de lumière. Celui-ci est flanqué d’un paravent opaque en verre sablé. Cela fait office de cache-sexe pour les couples au temps du rut, à condition, bien sûr, que l’occasion s’y prête. À petits pas, je me dérobe, m’inclinant tel un valet d’écurie en livrée, invitant le prince, accompagné du vil serpent, à pénétrer les premiers dans le box de 3 m2, enseveli dans le silence.

À l’instant où Michel Fourniret passe devant moi, je suis frappé par une grande calamité, le pouls rapide. Mais… comment est-ce possible ? Le tueur en série est en possession d’un crayon-gomme bien taillé, enserré dans la gouttière d’un petit bloc à esquisses, délimité par des arcs de spirale, qu’il tient coincé sous le bras. Je prends acte d’une autre découverte, tout aussi terrifiante : ses poings n’ont pas

été menottés. Arrêtez-moi si je me trompe, mais dans de tels cas, ne devrait-il pas être pieds et poings liés ? Au lieu de ça, Michel Fourniret est libre, entièrement libre ici de nous rendre borgne, s'il le souhaite…

Sitôt franchi le seuil du cube, j'ai mal mesuré ma force. « Clac ! » Soucieux de laisser la porte entrebâillée, la trappe s'est rabattue bruyamment sur ses gonds sous l'œil imperturbable de Michel Fourniret, dont l'attention s'étiole. « Qu'est-ce que tu fous ? demande le téméraire Selim. Il y a un problème ? » Je réfléchis quelques secondes. « Sur le reste du front, rien à signaler », objecté-je, retranché derrière un malicieux sourire de commande, saupoudré d'un rire jaune.

Je tente de rouvrir cette foutue porte. À la vérité, elle s'est verrouillée. Nous sommes enfermés à l'intérieur d'une boîte en verre en compagnie d'un célèbre tueur en série armé, qui plus est, d'un crayon-mine pour me croquer le portrait. Je n'ose y croire, tant la tournure des événements ressemble au dénouement d'un thriller psychologique, à la seule différence que Michel Fourniret n'est pas un personnage fictif, à l'instar d'Hannibal Lecter. Ici, tout est bien réel. Il n'y a aucune issue. Désormais, il peut arriver à peu près n'importe quoi, le meilleur comme le pire. Je crains que Michel Fourniret, si la discussion l'énerve, se laisse aller sans contrôle à sa fureur.

Au milieu du cube en verre trône un totem de chaises bouton d'or. Sans honte, Selim, érigé en meneur, esquisse un pas à droite, se saisit de trois d'entre elles qu'il culbute brusquement par-devant, jusqu'à former une pyramide renversée. Au même instant, il indique à son père où s'installer, lançant : « Assis ! » Tassé et bougon, Michel Fourniret, exécute cet ordre en prenant la place qui lui est assignée, comme il vient d'être dit. Courte pause. Le silence s'établit. Une fois le dos appuyé contre le dossier de la chaise, dont les pieds semblent avoir été sciés, Michel Fourniret, déjà si petit, se fait engloutir, jusqu'à ce que ses genoux cagneux se ploient à angle droit, donnant soudainement l'impression d'être happé par une colonne de sable mouvant, quasiment au ras du sol.

Je viens de réaliser pourquoi l'ogre paraît avoir subi quelques coups de rabot. Le prince du Sautou lui a attribué une chaise pour enfant. C'est là d'un ridicule achevé. Quel choc esthétique, décidément ! Le pervers manipulateur vêtu d'oripeaux ressemble ici à un enfant réclamant le sein, les cheveux hirsutes. Quel spectacle ahurissant ! A contrario, Selim et moi-même semblons deux juges prêts à diriger les débats avec un maillet, à l'aplomb d'un promontoire.

Michel Fourniret, immobile — Oh ! Selim ? Jamais je n'aurais cru te retrouver ici. Jamais ! Je ne t'ai même pas reconnu. Oh ! D'après ce que je vois, le petit Selim n'est plus. À vingt-sept piges, Selim Gwenhael Jean-Pierre ? Plus vraiment un gamin… Oh ! Il y a deux mois, tu m'avais fait part de ta volonté de venir ici. J'avais alors tenté de t'en dissuader. Peut-être aurais-je eu tort.

Selim, d'une voix très basse — Tu te trompes, c'était il y a un an, maintenant. Étant donné que tu ne réponds jamais de façon claire dans tes lettres, je suis donc venu te provoquer en duel. Face à face. J'exige des réponses. Plus question de tourner autour du pot !

Michel Fourniret. — Oh ! je ne m'attendais vraiment pas à ce que ce soit toi.

Selim, les yeux à demi fermés — Personne ne t'a informé de ma venue ?

Michel Fourniret. — Un gardien a surgi de nulle part, il y a tout juste vingt minutes. Moi, tout bêtement, j'ai d'abord cru que le procureur souhaitait à nouveau m'entendre dans l'affaire Estelle Mouzin. Je t'assure que je n'ai rien à voir là-dedans. Je sais ce que j'ai fait, et ce que je n'ai pas fait. Je suis droit dans mes bottes, Selim ! De toute façon, ce n'est pas à moi de dire si j'ai fait telle ou telle chose… Pour m'arrêter ? Les preuves manquèrent à la police ! Que l'on m'apporte des preuves, et j'aviserai ! Bref, c'est là que le gardien m'a expliqué que j'avais de la visite au parloir. Pour moi, il ne pouvait s'agir que d'une erreur.

Comment aurais-je pu deviner ? C’est bien la première fois que je reçois de la visite…

Selim. — Et pourtant ! Avec maman, nous étions venus te rendre visite plusieurs fois à la prison de Dinant. C’était juste avant ton transfert et qu’elle se fasse arrêter à son tour pour avoir couvert tes manigances. Vraiment, tu ne t’en souviens pas ?

Michel Fourniret, faisant la moue — Non… non… non… Oh ! C’est bien toi, Selim. J’ai l’impression d’avoir en face de moi Monique Olivier. Nul ne pourra dire que tu as hérité des traits physiques de ton vieux père. Ah ça ! Tu es tout le portrait craché de ta mère. Ressemblance des visages ? Il suffit de comparer la photo de ton visage fixée à ta carte d’identité, dont j’ai copie, et les traits de celui de ta maman, pour être fondé à s’exclamer : telle mère, tel fils !

Selim. — Et toi, tu es le portrait craché de ton frère.

Michel Fourniret, en prenant un ton plus grave — Oh ! Selim, tout coupable que je suis, tu dois comprendre que Monique Olivier est très bien là où elle est. Sa place est en prison. Tu sais aussi bien que moi qu’elle ne possède aucune sorte de qualification, ni d’instruction. Ta mère manque cruellement d’autonomie. Seule, elle aurait été bien incapable de subvenir à ses propres besoins. Elle se serait mise en danger. Non vraiment, jamais elle n’aurait survécu seule, là dehors… Crois-moi, Selim ! Derrière les barreaux, elle bénéficie au moins d’un encadrement compétent lui permettant de continuer à vivre en toute sérénité.

Selim, sourd à ses insinuations — Comment te portes-tu ?

Michel Fourniret, gonflant son poitrail — Tout va fort bien ! Dussé-je y passer des années, je réussirai à te convaincre qu'en prison, eh bien ! je suis entré dans le nirvana. Oh, le nir-va-na !… Je suis assurément plus libre ici que n'importe où ailleurs. De quoi peut se targuer un citoyen réputé libre ? Celui-là n'est libre que de bosser, payer des impôts, faire les courses, faire la vaisselle, assumer – au moins mal – la charge des mille et une corvées d'un quotidien qui se répète d'une décennie sur l'autre, 365 jours par an. Salauds de percepteurs ! Constamment à mes trousses ! En ce qui me concerne, mon statut de citoyen réputé libre fit place au statut privilégié qu'est la condition de pensionnaire gracieux de l'Administration pénitentiaire. Ici, je suis logé, chauffé, nourri, blanchi, et libre de l'emploi de mon temps, vingt-quatre heures sur vingt-quatre et ce, sept jours sur sept ! Et puisque l'État a fait de moi son hôte, je peux m'adonner librement à l'écriture quand bon me semble. Ma seule besogne consiste aujourd'hui – je le confesse – à déposer mon assiette vide dans l'évier après le déjeuner, et c'est à peu près tout. Autrefois, il pouvait m'arriver de disputer des parties d'échecs, mais j'ai préféré arrêter les dégâts, tant le niveau de mes adversaires était bas. Sinon, je lis le journal vingt minutes tous les matins, en écoutant France Culture, ou Radio Classique. État d'urgence ? Ô pauvre France ! Marianne serre les fesses ! Trêve de parlotes… L'Hexagone ! En état de guerre ! Chaque jour, je jouis de ces privilèges si exceptionnels, dans la liberté la plus totale.

Selim, agacé — Que tu sois heureux d'être en prison, moi, je trouve ça plutôt triste. De plus, la prison n'est pas gratuite. As-tu conscience que ce sont les gens comme moi qui se saignent à la tâche pour financer aux prisonniers leur frais d'incarcération ? Si tu es libre, c'est uniquement parce que je suis ton prisonnier…

Michel Fourniret, avec emphase — J'ose ainsi croire proverbialement qu'il faut être pris pour être appris. Sans lacets, ni bretelles, débarrassé de tout ce qui attache, et retient, je réapprends à vivre. Je rentre dans l'existence !

Selim, la voix pleine de lassitude — À propos, il m'a été rapporté que tu

souffrirais d’une maladie incurable… Tu es malade, c’est vrai ?

Michel Fourniret, en tendant l’oreille — Plaît-il ? Je n’ai pas bien compris. Peux-tu répéter ce que tu as dit ? Je suis devenu un peu dur de la feuille avec l’âge, tu sais…

Selim, l’index levé — Tu es atteint de la maladie de Parkinson ?

Sous l’effet de cette dernière phrase, l’« ogre des Ardennes » est terrassé par un terrible spasme, qui le fait tomber à la renverse. Que veut dire cela ? Pris de mouvements convulsifs, écroulé sur sa chaise pour enfant, il tortille son corps tout entier, au milieu de souffrances atroces qui rongent ses entrailles, faisant racler son dossier contre la paroi du cube. Quel mal le saisit tout d’un coup ? Trois fois, Michel Fourniret pousse des cris perçants qui n’ont rien d’humain, puis se raidit comme une bûche, avant de porter ses mains à son cou, avec l’intention de se serrer la glotte jusqu’à l’asphyxie, toute langue dehors. Malheur ! Ses mains ! Comme elles sont anormalement grandes pour un homme de sa taille ! Dieu ! Quelle disproportion ! Ah ! dire que la porte est coincée !… Lève-toi, Selim ! Fais quelque chose ! L’ogre, tout tremblant, est en train de mourir, c’est certain ! Puis, ah ! la crise s’arrête net. Devant nos mines déconfites, la bouche de Michel Fourniret s’étire en un étrange rictus. Puis, tout d’un coup, le voilà qui rit à s’en tenir les côtes. Il en mouille même son mouchoir, tiré de sa poche arrière. Donc, cet accès de tremblement n’était qu’une piètre mise en scène supposée singer les symptômes de la phase évoluée de la maladie de Parkinson. Vraiment ? Quel triste clown ! Ô Fourniret ! Mais où trouves-tu encore la force de blaguer ?

Michel Fourniret, éperdu d’étonnement — Parkinson ? Moi ? Oh ! Oh ! Oh ! Quelle idée farfelue ! Si ton père, fiston, fut dans sa petite enfance, sujet au rachitisme, il n’eut, hormis la grippe de Monsieur Tout-le-Monde, pas la moindre autre maladie qu’un nom de Dieu de putain d’orgueil à s’en foutre des baffes, c’est à peu près tout. Où as-tu été cherché ça ?

Selim. — Je tiens l’information d’un journaliste de France Télévisions. Force est de constater qu’il s’est trompé.

Michel Fourniret, passant de la joie à la colère — Tu fais référence à ce marchand de tapis, ce cireur de bottes, dont tu m’as parlé dans ta dernière lettre ? Ce Muraille… c’est ça ? Tiens ! Nous l’appellerons ainsi désormais : Crasse-tel. Après tout, il ne mérite guère mieux. Ce type est à la hauteur de ce sobriquet de la classe carpette.

Selim, levant ses sourcils d’un air surpris — Épargne-moi tes simagrées.

Michel Fourniret. — Grand esprit est le tien ! Il n’est donné qu’aux grands esprits d’avoir un tel art inné de se contredire, voire de se renier. Tu m’as contacté un jour pour me confier très exactement : « Si ce Muraille en vient à t’écrire, sache qu’il ment sur toute la ligne. Ne lui réponds sous aucun prétexte. » Bof ! Plutôt déroutante une telle versatilité de ta part. Au lieu de l’envoyer chier, tourner le dos instantanément, tu as eu la sottise, l’inconscience, la faiblesse, de prêter l’oreille à ses salades. Tu lui as offert, en t’entrouvrant, l’accès aux défauts de ta cuirasse. Ah ! ta sensibilité de bambin malmené… Âme innocente livrée en pâture aux vautours ! Du pain bénit pour une pareille engeance sans foi ni loi, ni moindre sens de l’éthique, ou respect d’autrui ! Héraclès, lorsqu’il revêtit la tunique de Nessos, éprouva de telles douleurs en sentant sa peau le brûler sous l’effet du poison qu’il mit fin à ses jours.

Selim, avec impatience — Libre à moi de vouloir transformer un sordide fait divers en une aventure de pirates.

Michel Fourniret. — Grâce à ce genre de machine à laver, ce muraille et autres

charognards de journalistes – indignes d'une majuscule – en prendraient pour leur grade. Ainsi, la tronche de ces fouille-merde n'en seraient que moins reluisante, que dis-je ? Superbement minable ! Ah ! si je tenais en face de moi l'un de ces journalistes qui a pondu ces sornettes, là, maintenant… Ah ! crois-moi ! Il le sentirait passer !

Puis, se tournant vers moi, il agite son poing sous mon nez, à distance.

Moi, affolé d'angoisse — Hum !

Michel Fourniret. — Hep ! Vous, là ! Qui êtes-vous ?

Moi. — Je suis Oli, un ami de Selim. Je suis là pour l'épauler dans cette terrible épreuve, voilà tout…

Selim, volant à mon secours — À ce que je vois, tu t'es laissé pousser la barbe. Pourtant, cela ne te ressemble pas. Que s'est-il passé ? Tu attachais un point d'honneur à t'ébarber chaque matin. Qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis ? Pendant les années qui ont précédé ton arrestation, tu étais toujours bien rasé de près. Là, tu ne te ressembles plus. Toi, tu as quelque chose à cacher !

Michel Fourniret, réfléchissant — Ma barbe ? Pas un choix esthétique. Disons que je l'ai laissée pousser par commodité. Je me contente de la tailler, de temps à autre, pour en redéfinir les contours devant la glace, à l'aide d'une paire de ciseaux.

Selim, plein de raison — T'arrive-t-il parfois de songer au mal que tu as fait ? Ne t'arrive-t-il pas d'avoir quelques regrets pour toutes ces familles que tu as

détruites, à jamais plongés dans le deuil et les larmes par ta seule faute ? Moi-même, au fond, ne suis-je pas l'une de tes nombreuses victimes ?

Michel Fourniret. le petit doigt sur la couture du pantalon — Je ne peux pas te répondre, car je ne me suis jamais vraiment posé la question.

Selim. — Moi, je te pose la question ! Incroyable ! Il faut toujours que tu trouves un moyen de te dérober. Et d'ailleurs, est-ce que cela te fait plaisir de me voir ?

Michel Fourniret, interrogatif — Je ne puis te répondre dans l'immédiat. Non, franchement je ne sais pas. Cela évoque en moi un sentiment, c'est certain. Or, je ne saurais trop te dire lequel. Le fait est que tu n'es pas omniprésent dans mes pensées. Cependant, il ne se passe pas un jour sans que je pense aux miens. Du recul, il me faut du recul, ainsi que du temps pour analyser tout ça. Voilà qui me donne, en tout cas, matière à écrire longuement ! Je te tiendrais au courant par écrit.

Moi, choqué — Permettez, s'il vous plaît, que je m'immisce dans la conversation. Votre fils se tient en face de vous, maintenant. Sans doute est-ce la dernière fois de votre vie que vous le voyez, et vous osez ainsi gâcher l'instant présent. Selim a pris l'avion pour venir vous voir dans ce trou à rat, vous ! C'est un instant précieux. Vous êtes en train de tout foutre en l'air !

Michel Fourniret, vexé — Que je sache, l'écriture est un moyen de communication comme un autre.

Moi, avec un sourire ironique — Au même titre que la violence, c'est ça ? Chapeau bas !

Michel Fourniret, affermissant sa voix — Mais qui êtes-vous, à la fin ? Quelle est la nature de vos liens avec mon fils Selim ?

Moi. — Monsieur, je ne vous connais pas. Je croyais vous avoir déjà dit que je m'appelais Oli, et que j'étais un ami de Selim. Libre à vous de faire la sourde oreille. Serait-ce trop vous demander de lui dire qu'il vous a manqué ? Que c'est être un lâche que de l'ignorer, lui qui a engagé de précieux frais pour venir vous voir. Avion, taxi, restaurants, hôtel, et j'en passe… Tout ça lui a coûté beaucoup d'argent, et vous n'êtes même pas capable de lui dire si sa venue vous réchauffe le cœur… C'est un monde ! Peut-être vous croyez-vous ici à l'intérieur d'une loge où le temps n'a pas de prise ?

Michel Fourniret, en se passant la main dans sa chevelure nacrée — Que dites-vous là ?

Moi, en lui indiquant la fenêtre grillagée et opaque — Vous voyez cette fenêtre. Là, juste en bas de la rue ! Ce n'est pas une pochade. Au dehors, à seulement dix mètres, se trouve l'auberge de Polenta, La Calèche. Nous y avons dîné hier soir, Selim et moi. Aussi allons-nous y retourner pour déjeuner, d'ici une petite demi-heure.

Michel Fourniret, perdu d'étonnement — Oh ! Alors ça…

L'« ogre des Ardennes » se lève, et, marchant vers la fenêtre barricadée, dans le peu de lumière traversant les barreaux, son visage prend une bien étrange expression. La brillante clarté creuse ses rides, laissant soudainement apparaître les contours d'une expression de surprise révoltée, autour de sa bouche grimaçante. Qu'est-ce que cela veut dire ? les yeux égarés, il s'approche plus

encore du vitrage sablé, et malheur ! l'examine comme s'il venait de faire une prodigieuse découverte. Comme vous le savez, son dossier pénitentiaire précise bien qu'il « s'applique à perdre pied avec la réalité ». Dois-je comprendre qu'il avait poussé le délire jusqu'à s'autopersuader que le reste du monde, au-delà des murs de sa prison, s'était évanoui comme un songe, tout cela dans le seul but de rendre sa détention plus agréable ? C'est donc vrai. Il n'a plus aucune conception de la réalité.

Selim. — Jamais, tu ne m'as pris dans tes bras. Je t'annonce que je vais me marier, mais toi, eh bien ! tu t'en fous royalement.

Michel Fourniret, avec lyrisme — Comme dit précédemment, rien n'est important. Tout est important. On a le temps.

Selim. — Nous n'avons plus le temps !

Michel Fourniret, sourd à ses plaintes — À tout âge, jusqu'à son décès, mon papa, l'ajusteur Jules Louis Gaston Fourniret, né le 8 mai 1899 à Moiry, n'eut cure du fait que je sois devenu un adulte. Immanquablement, hors nos rencontres, et ce jusqu'à la fin de son parcours ici-bas, m'interpella par « Ah ! fiston » ou « Te v'là, gamin ? » Plus authentique, vrai, que tout lyrisme, ce laconisme pudique fait chaud au cœur.

Selim. — Dis, c'est vrai ce que l'on dit sur toi ? Tu te vanterais d'être un être « mauvais, dénué de tout sentiment humain ». Te moques-tu ? Tout le monde a des sentiments. Aujourd'hui encore, je me souviens de ta réaction lorsque le téléphone de la maison a sonné, ce fameux matin de 1995. On venait de t'annoncer le décès de ton fils, Nicolas, happé par un broyeur à bois. Je me souviens très bien de la manière dont tu as réagi à l'annonce de sa mort.

Michel Fourniret, les narines gonflées — Cela n’a rien à voir. C’est hors de propos.

Selim. — Tu as raison, c’est pire ! Tu as commis des crimes, des meurtres ! Si Nicolas s’est tué au travail, Marie-Hélène, en revanche, s’est suicidée par ta faute ! De la même façon, toutes ces petites filles ont été assassinées de tes propres mains. C’est toi qui les as tuées. Pour leurs familles, Fourniret est la seule cause de leur chagrin. Quand on t’a annoncé le décès de Nicolas et de Marie-Hélène, tu étais dans le même état que ces familles que tu méprises tant, tu t’en rends compte ? Pourquoi ? Ce sont des gens comme toi. Tous ont eu la même réaction que toi. Vraiment, tu n’es pas ravagé par des remords quand tu réalises l’ampleur de ton tableau de chasse ? Pourquoi ne pas avouer tes autres crimes ?

Michel Fourniret, les yeux brillants de larmes — Des fois, je ne me supporte pas moi-même. Je me trouve con, con à m’en donner des baffes ! Je suis un gros con ! Mais j’assume. Je ne regrette pas. Tout est dû à ma fierté incommensurable, et sans bornes.

Selim, haussant les épaules — Et voilà, tu te défiles encore ! Je te préviens, c’est la dernière fois que tu me vois. Si tu veux me parler, c’est maintenant ou jamais. Pour moi, tu es mort.

Michel Fourniret, témoignant un ahurissement complet — Oui, il est vrai que « socialement », je suis mort.

Selim. — Ne feins pas de ne pas comprendre. Je répète, tu es mort dans mon cœur. Je ne suis plus ton fils. Mes parents ont péri dans un grave accident. C’est

ce que je raconte à tout le monde. Tu l'as dit toi-même : « Le petit Selim n'est plus. » Pour moi, Michel Fourniret et Monique Olivier, ce ne sont que des noms. Certes, tu n'aimes pas André Michaut, mais il a été comme un père pour moi, le seul que j'aie jamais eu… C'est lui qui m'a accueilli sous son toit, élevé comme son propre fils, nourri, offert des habits… Rien ne l'obligeait à prendre sous son aile le fils de celui qui avait promis de le tuer, mais il l'a fait sans rien attendre en retour. Oui, André a été bon avec moi. Il s'est conduit en père, en me soutenant de ses encouragements et de ses deniers. Ce n'est pas le cas de ton frère, André Fourniret. Il disait ne pas vouloir abriter sous son toit le fils d'un criminel « qui est sûrement pareil ». Puis Marvin est arrivé, comme par miracle ! Grâce à lui, je ne me suis pas suicidé, comme Marie-Hélène. Tu comprends ?

Michel Fourniret, désorienté et attendri — Eh bien ! il se peut que je me sois trompé sur le compte d'André Michaut, même s'il ne reste qu'un petit moniteur d'auto-école…

Selim, vaguement surpris — C'est un besoin, c'est plus fort que toi ! Tu as toujours besoin de rabaisser les autres. Toujours ! Mais toi, qu'as-tu fait pour moi ? Tu invoques sans cesse une relation père/fils. Une relation repose sur un échange mutuel, un dialogue… Sauf qu'avec toi, tout va à sens unique. Tes lettres sont agressives, dénuées de sens, et n'attendent aucune réponse. Tu t'écoutes parler. C'est toi qui as souhaité reprendre contact. Qu'attends-tu de moi ? Pour ma part, je n'attends plus rien, assurément. M'envoyer de l'argent, c'est le seul moyen que tu as trouvé pour éviter de payer les indemnités imposées par le tribunal. Une flopée de bras d'honneur aux familles des victimes, auxquelles tu as pourtant causé des torts irréparables. Or, je te le dis ! Jamais plus je n'accepterai un centime de ta part. Ah çà ! jamais ! Si tu désires tant te débarrasser de cet argent, il te suffit d'envoyer un chèque à l'ordre des Restos du Cœur, accompagné d'un bulletin de soutien rempli, et imprimé à : Les Restaurants du Cœur – Service donateur – 42, rue de Clichy – 75009 Paris.

Moi. — À en croire la presse, vous jouiriez d'un Q.I. amplement supérieur à la moyenne. En toute franchise, avec le recul, étant donné la tournure qu'ont prise

les événements, n’auriez-vous pas préféré vous élever en dignité en menant une petite vie rangée d’ingénieur, plus sainte et plus parfaite, à l’écart des petites filles qui éveillent en vous les pulsions les plus viles, rejoignant chaque soir les vôtres au domaine du Sautou, plutôt que de faire de vieux os derrière les barreaux ?

Michel Fourniret, secouant la tête — Je me moque de ce que la presse a pu raconter sur moi, que ce soit en bien ou en mal.

Moi. — Vous savez, à la télévision, des émissions entières vous sont dédiées. Consécration suprême, vous ferez un jour l’objet d’un film, c’est certain !

Selim, avec une ironie piquante — Dehors, tu es une vraie star ! Un grand bravo ! Tout le monde te surnomme l’« ogre des Ardennes ».

Michel Fourniret, l’air outré — Pfff !

Selim, m’associant subrepticement à sa querelle — Ce n’est pas la faute des scribouillards si l’affaire fait les choux gras de la presse. C’est toi qui leur a donné du grain à moudre. Car enfin, qui a violé, étranglé, et tué ? Ils n’ont fait que leur travail.

Michel Fourniret. — C’est vrai, tu as raison.

Selim, au sujet d’Ésaü lors du procès Ranucci — Au fait ! J’avais joint à ma dernière lettre une vieille photo de toi. Qu’en as-tu pensé ?

Michel Fourniret. — Tu fais bien d'en parler, fiston. En dépit de la mémoire exercée qu'est la mienne, j'ai aucunement souvenance d'une quelconque photographie.

Le portrait photographique d'Ésaü, se serait-il volatilisé ? Envolé ! comme par magie ! Pour moi, l'affaire est claire. Il a été sciemment éloigné de la vue du prisonnier 5451. Bien entendu, ce sabotage est l'œuvre du comité de censure. Rien n'est moins sûr ! Pourquoi tenir ce cliché hors de portée de Michel Fourniret, laissant penser qu'il est question ici d'un secret-défense en lien avec sa condition gémellaire ? Ils savent tout. Ils savent qui est Ésaü. Du moins, ils savent que cet homme photographié devant la cour d'assises d'Aix-en-Provence en 1976 n'est autre que Michel Fourniret en personne, et qu'il a peut-être joué un rôle dans l'assassinat de Marie-Dolorès Rambla, qui a valu la guillotine à Ranucci. Sinon, pourquoi faire une telle chose au risque d'accréditer notre hypothèse ? Peut-être cet acte de censure vise-t-il à éviter la perspective, même lointaine, d'une reprise des débats autour de l'affaire du « pull-over rouge » ?

En 2006, les experts ont été formels. Une étude anthropométrique des photos d'Ésaü a démontré qu'il ne pouvait s'agir de l'« ogre des Ardennes ». La presse de masse avait alors décrété : « Fourniret n'était pas au procès Ranucci ».

Le Niçois Christian Ranucci a été le premier condamné à périr guillotiné sous le septennat de l'ex-chef d'État français, Valéry Giscard d'Estaing. En 2018 Giscard est toujours en vie, âgé de quatre-vingt-onze ans. Interrogé sur l'affaire en 2010, l'ancien président avait confié ne rien regretter malgré les quelques zones d'ombre, et juré qu'il aurait maintenu la peine de mort s'il avait été réélu en 1981. Toujours est-il que Selim Fourniret atteste aujourd'hui sur l'honneur que l'homme photographié en 1976 – cet Ésaü – est bel et bien son père.

Michel Fourniret. — Et que montrait cette photo ?

Selim. — Toi, du temps de ta jeunesse, dans les années 1970. Je l'ai retrouvée par hasard, en faisant du rangement. L'occasion de m'assurer qu'il s'agissait bien de toi dessus. Simple question rhétorique. Moi, je sais que c'est toi ! Je le sais car - ah, ça me fait mal de l'avouer ! - on dirait moi. Voilà, je me suis dit que ça te ferait plaisir de la revoir, mais la censure ne partage pas cet avis. Ah ! au fait. Ledit cliché avait pris aux environs de Marseille.

Michel Fourniret. — Ma foi ! la chose est fort probable… Je connais bien la région pour m'y être rendu une première fois étant jeune, à l'époque où je venais d'être incorporé dans l'armée française. Je devais embarquer sur un bateau pour rejoindre le champ de bataille en Algérie, où j'ai servi dans les commandos de l'Air. Je n'étais qu'un appelé du contingent, un simple bidasse !

Moi. — Vous avez fait la guerre d'Algérie ?

Michel Fourniret, sèchement — Monsieur, la guerre d'Algérie s'est faite toute seule ! Tenez-vous-le pour dit ! Après un sommeil d'un demi-siècle resurgissent les bribes de chants martiaux clamés à vingt piges, sous le béret noir de la compagnie des commandos parachutistes de l'air 50.541. Sur la route, près d'un vieux chêne, un soldat est là, posté. Il écoute. Il retrouve ses souvenirs de tout son passé. Son village aux frais ombrages, où l'attend sa fiancée sous les roses fraîches écloses. Elle attend le retour espéré. Sur la route, près d'un vieux chêne, un soldat est là. Tombé. La suite m'échappe, mais reviendra ! Un demi-siècle ? Ce n'est qu'une parenthèse !

Selim, convaincu qu'il s'agit là d'une référence cruelle à Hasna, l'Algérienne de Khenchela — Tu m'emmerdes ! Maintenant, tu vas me dire pourquoi tu n'arrêtes pas de faire référence à l'Algérie depuis quelque temps ! Pas de mensonges ! Pas cette fois !

Michel Fourniret, avec une mine affectée. — Mais que vas-tu chercher ? Je ne comprends pas. C'est en vain que j'ai relu les copies des courriers que je t'aie envoyés. Je te jure ! Rien de négatif, dans les souvenirs que ma mémoire garde précieusement des dix-huit mois que je passai sous les drapeaux, en Algérie.

Selim. — Qu'il me soit permis ici d'en douter !

(Un silence prolongé.)

Michel Fourniret, s'élançant vers moi, flairant la tactique de filouterie bien rodée — Pour la dernière fois, monsieur, qu'êtes-vous venu faire ici ? Qui êtes-vous ?

Moi, avec le dessein de le déstabiliser — Vous m'avez déjà posé cette question-là trois fois. Alors, soyez franc. Qu'est-ce qui vous tracasse tant, monsieur ? Craigniez-vous donc que Selim et moi ne formions un couple homosexuel, c'est ça ?

Michel Fourniret, d'une voix adoucie, dupe du subterfuge — Non, pas du tout, non, non.

Moi, d'un ton plus solennel — Écoutez, si nous sommes là aujourd'hui, c'est pour que vous expliquiez à Selim comment faire face aux menaces de mort. Peut-être ignorez-vous que la tête de Selim est mise à prix…

Michel Fourniret, il tressaille d'étonnement — Eh ! Que diable est ceci ?

Moi. — Ignorez-vous donc que des gens mal intentionnés réclament la tête de Selim ? Il reste une cible à fort potentiel pour les gangsters, dont vous avez a bafoué l'honneur, ce n'est plus un secret. Tous vos crimes pourraient lui coûter une vindicte nationale. Un braqueur comme Jean-Pierre Hellegouarch peut très bien vouloir s'en prendre à lui pour vous atteindre, et avec raison…

Michel Fourniret, — Ah ! Hellegouarch… C'était vraiment un chic type d'une rare intelligence ! L'une de mes plus belles rencontres en prison… Je ne vois pas pourquoi il irait s'en prendre à toi, Selim…

Selim, révolté — Tu te fous de moi ? En 1988, tu as trucidé sa femme, Farida, en lui portant des coups de baïonnette. Son corps n'a jamais été retrouvé. Tout ça pour mettre la main sur le butin que tu étais supposé partager avec elle. À la maison, il y avait de l'argent partout, ah ! ça je m'en souviens…

Moi. — Sans doute l'ignorez-vous, mais Jean-Claude Myszka des Postiches a mis fin à ses jours quand il a compris qu'il ne retrouverait jamais l'or que vous lui avez volé, celui grâce auquel vous avez acquis le château du Sautou.

Michel Fourniret, la voix emplie de désarroi — Je… Je ne savais pas. Du reste, il va sans dire que si André Bellaïche se tenait en face de moi, à votre place, je passerai un sale quart d'heure, cela va sans dire…

Moi. — Combien y avait-il, au juste, dans ce coffre ?

Michel Fourniret, un brin amusé, faisant mine de soulever deux gros poids
— Oh ! Je dirais deux bonnes pesées !

Moi. — C’est ce qui vous a permis de mener la grande vie dans votre château, dans le domaine du Sautou…

Michel Fourniret, un brin flatté — Oui, c’est vrai. Cependant, mon but n’a jamais été de devenir un châtelain. Initialement, je devais retaper le Sautou pour augmenter sa valeur à la revente, et toucher un beau pactole.

Moi. — C’est là que le Breton a déboulé pour vous tirer dessus, suite à quoi vous avez pris la fuite, laissant derrière vous Selim et Monique Olivier à la merci d’un gangster chevronné, armé jusqu’aux dents… À propos, vous ne rencontrez pas de problèmes avec les autres codétenus ? Il est communément admis qu’en prison, on mène la vie dure aux pédophiles…

Michel Fourniret, hors de lui, faisant saillir ses petits biceps — Non ! Quand bien même, j’en aurais, hein ? Je ne redoute pas la castagne. Au pire, ça me fera les muscles, à maints égards !

Selim. — Comprends-tu que des familles souffrent toujours de ne pas savoir ce qui est advenu de leurs enfants, que tu as probablement tués ? Imagine ta réaction, si quelqu’un me faisait à moi ce que tu leur as fait subir… Comment réagirais-tu ?

Michel Fourniret, affecté de repentir, sans s’encombrer de considérations annexes pour les petites — Écoute, tu m’as demandé si j’éprouvais des regrets vis-à-vis du passé, eh bien ! il y a une chose que je regrette amèrement. C’est d’avoir tué Farida. Jamais je n’aurais dû, ne serait-ce que par respect pour Jean-Pierre Hellegouarch que j’apprécie énormément… Un chic type, vraiment !

Moi. — Et que faites-vous de cette pauvre Joanna Parrish ? L'affaire n'est même pas encore classée. Outre Farida Hammiche, sa mort devrait bientôt faire l'objet d'un nouveau procès, si je ne m'abuse…

Le 17 mai 1990, un pêcheur découvre le corps sans vie de Joanna Parrish, vingt ans, à Monéteau, sur une rive de l'Yonne. L'enquête conclura que la jeune assistante anglaise a été violée et assassinée. Un meurtre non élucidé. Vingt-sept ans après, ses parents demandent aux enquêteurs français de réinterroger les principaux suspects, dont Michel Fourniret. Monique Olivier avait expliqué que Fourniret se trouvait du côté d'Auxerre à cette époque, avant de se rétracter… Joanna Parrish allait devenir professeur… Joanna avait été liée, puis violée avant d'être assassinée. Roger Parrish et son ex-épouse, Pauline Murrell, ne sont pas tendres à l'égard de la justice et des enquêteurs français. La maman les prend pour des enquêteurs à la Clouseau, du nom de ce policier farfelu joué par Peter Sellers. « Je leur ai dit et ils savent très bien ce que je pense d'eux » a déclaré sa maman au Daily Mail. Ils étaient arrivés à Auxerre trois semaines après avoir reçu la tragique nouvelle. « Quand j'ai demandé au magistrat qui investiguait si Joanna avait été violée, il m'avait répondu par la négative de manière catégorique. Il m'avait menti, car j'ai appris par la presse que ce n'était pas vrai. »

Il y a quelques années, une pétition a même été lancée sur Internet, par le frère de Joanna qui avait dix-sept ans au moment des faits. Celui-ci demande que la justice française réponde enfin à la question qui hante ses parents : « Qui a tué notre fille ? » J'ai lu dans la presse que ces derniers espèrent toujours qu'un nouveau témoin ou que les progrès de la science en matière d'analyses ADN permettront, un jour, d'identifier le meurtrier de Joanna.

Michel Fourniret, faisant l'aveu formel et précis de son crime — Oui, j'ai quelque chose à voir dans la mort de Joanna Parrish. C'est vrai ! Mais encore une fois, je n'ai rien à voir avec celle d'Estelle Mouzin. J'ai toujours été droit dans mes bottes ! Je suis arrivé puceau au mariage, monsieur ! Je n'ai jamais déniaisé personne ! Depuis la nuit des temps, Dame Nature, ne fit, ne fait jamais rien sans raison. Ça jamais ! Je ne supporte pas que l'on offense Dame Nature ! Quand la honte qui accompagne l'impuissance devient trop dure à supporter, il y

a obligation de supprimer la personne en face. Et là, couic !

(Dans une contraction brusque, satanique, il se mime, de façon indescriptible, en train de briser la nuque d'un petit être imaginaire, à pleines mains. Ses crimes sont théorisés et assumés. À ce sujet, Selim n'osera jamais s'avouer que son père a simplement cherché à liquider les témoins gênants des dysfonctionnements érectiles survenus au cours de ses nombreux viols.)

Moi, en levant la main pour prendre la parole — Encore un petit détail. Y'a quelque chose qui m'chiffone. Me permettez-vous de vous poser une question fâcheuse ?

Michel Fourniret, honoré — Faites, je vous prie.

Moi, en lui indiquant à travers la vitre translucide du cube la pouponnière adaptée aux tout-petits — Le hasard veut que vous évoquiez Dame Nature, juste devant cette toile de fond aux couleurs pastel sur laquelle figure un bois sacré. Au fond, n'est-ce pas offenser Dame Nature que d'ôter la vie à ses innocentes créatures ? Car, enfin, ayant appris des médias votre histoire, je sais vos crimes remplis d'impiétés. Hélas !

Michel Fourniret, quelque peu déstabilisé — Ah çà ! C'est une question pertinente, monsieur… Pertinente ! Jusqu'à présent, je n'avais encore jamais vu les choses sous cet angle. Toutefois, vous devez comprendre que ce n'est pas du Dieu trinitaire ou de la nature en elle-même, dont il est question ici.

Moi. — La presse vous dit pourtant – je cite – « obnubilé par l'image de la Vierge Marie ».

Michel Fourniret, se frottant les mains — C’est faux, archifaux ! La presse raconte ce qui l’arrange. Ce dont je parle, moi, c’est de l’existence d’un Principe créateur proclamé sous le nom Dame Nature. Fort bien ! tout cela m’aura donné matière à d’amples réflexions pour ma prochaine lettre… J’ai hâte de rentrer dans ma thébaïde pour coucher tout cela sur le papier.

Moi. — Vous devez comprendre que Selim n’est plus un enfant. Aujourd’hui, il se tue à la tâche en cumulant cinq emplois pour environ 300 heures de travail par mois. Quand vous voyez l’adulte responsable que Selim est devenu, ressentez-vous de la fierté à son égard ?

Michel Fourniret, avec ce dédain effronté qui le caractérise tant — Fier de Selim ? C’est bien beau d’avoir les biscotos de Tarzan, mais encore faut-il avoir un cerveau fonctionnel pour savoir comment les utiliser à bon escient. Du reste, la tâche qui lui incombe est minime, et mal payée, si on la compare à toutes celles que j’aie accomplies dans ma vie. Selim, tu n’es pas ingénieur, que je sache ! Eh quoi ! Agent de sécurité ? Pfff ! Vois mes mains ! Je suis fier d’être ardennais ! Ce sont des mains de travailleurs que tu vois là ! Hé ! Vous, là ! Faites voir vos mains.

(Je lui tends mes doigts noueux.)

Michel Fourniret, les fixant avec admiration — Ça peut aller !

Moi, indigné — À la vérité, vous n’aimez pas votre fils. Vous n’en avez rien à foutre qu’il souffre ! Un père de famille digne de ce nom se serait déjà confondu en excuses…

Michel Fourniret, les larmes lui montent aux yeux — Qu'osez-vous dire ? Il va de soi qu'il y aura un avant et un après, à compter de ce jour. Ne comprenez-vous donc rien ? Les jours ne se ressembleront plus. Ah ! si quelqu'un venait m'annoncer qu'un volcan vient d'entrer en éruption, à 30 mètres de là, je lui répondrais : je n'en ai rien à foutre, pov'con ! Tu peux t'asseoir dessus. Ne vois-tu donc pas que Selim est là ? Selim est là. Le reste n'a plus d'importance. « Que les volcans soient éteints ou soient éveillés, c'est tout un24. »

Moi. — Comprenez-vous les raisons de la colère de Selim ? Quoi ! l'ignorez-vous encore ? Ce qui s'est passé en votre absence est terrifiant…

Michel Fourniret. — De quoi me parlez-vous?

Moi. — Selim a quinze ans lorsque votre épouse est arrêtée à son tour à Waulsort, le 28 juin 2004. Sur le coup, les policiers ont dit devoir l'emmener au poste pour lui poser quelques questions. Sauf qu'elle n'en est jamais revenue. À quinze ans, après l'arrestation de sa mère, le garçon s'est retrouvé seul, sans recours, abandonné près d'une semaine, entièrement livré à lui-même, en état de choc. Oh ! que non, vous ne rêvez pas ! Les services sociaux belges ont bel et bien omis de le prendre en charge. Et ça a duré une semaine ! Ce n'était qu'un enfant… Mais enfin, ce n'est pas le genre de choses susceptibles de vous choquer…

Selim. — Durant cette fameuse semaine, j'étais seul. Les rares fois, où je sortais, c'était pour promener la chienne. Te souviens-tu de Flicka ? Pour être honnête, je me suis senti si misérable… J'ai songé à me donner la mort… Je ne dois la vie qu'à ma lâcheté. Oui, je ne suis qu'un lâche. J'aurais dû mourir…

Michel Fourniret. — Pardon, Selim. Je ne savais pas. Tout est de ma faute…

Moi. — Comprenez-vous, maintenant, qu'il puisse vous en vouloir ? Certes, son ton peut parfois vous sembler agressif, mais sachez que parler l'aide à évacuer ses angoisses.

Michel Fourniret. — Ah ! la catharsis… La ca-thar-sis !

Moi. — Au-delà de ça, comment voulez-vous qu'il vive une sexualité normale ? Après tout, vous avez violé, et tué des filles en âge d'être ses amies. Par votre faute, il ne peut s'empêcher d'y penser au contact d'une femme.

(Un silence gêné.)

Michel Fourniret, d'une voix plaintive et dolente — Encore une fois, je n'avais jamais vu les choses sous cet angle. Je l'ignorais. C'est tellement triste…

Selim, ingénieux — C'est toi qui m'as cloué à ce bois. Tout ce que j'ai subi par ta faute m'a rendu plus fort. Peu de gens ont vécu ce que j'ai enduré. J'ai été rabaissé plus bas que terre, mais je me suis relevé. Oui ! Tes crimes m'ont endurci. Ceci est l'histoire d'un enfant qui a perdu ses parents pendant la guerre. Sa maison a été détruite. Alors, il creuse pour trouver un trésor. Il cherche. C'était beau, mais c'était triste. Le bon temps, quoi !

(Un silence pesant écrase le cube. L'ogre esquisse un sourire.)

Selim et Michel Fourniret, récitant une comptine d'une même voix, en communion, tous les deux mus par un secret instinct, sous mes yeux ébahis

— C’était beau, mais c’était triste/ Le capitaine des pompiers pleurait dans son casque/ Une goutte tomba sur un noyau de pêche qui germa/ Le fils du roi passa, tomba, et se tua/ On lui fit de magnifiques funérailles/ C’était beau, mais c’était triste.

Michel Fourniret, bouche bée, impressionné par la perspicacité de son fils
— Oh ! Ainsi donc, tu t’en souviens. Inouï ! C’est moi qui t’ai appris ça…

Selim. — Je me souviens aussi de ce livre que tu m’avais forcé à lire : Les Hauts Murs d’Auguste Le Breton. L’histoire d’une enfance trahie ! Mais si, rappelle-toi, le récit dur de cet orphelin âgé de quatorze ans qui se bat pour survivre en maison de correction, en perdant peu à peu sa part d’innocence. Il se révolte face à la violence, tout en espérant trouver vite le moyen d’aller refaire sa vie à New York, aux États-Unis. Le Breton ! Quelle ironie, n’est-ce pas ?

Michel Fourniret. — À présent, demande-moi tout ce que tu voudras, Selim. Je te dirai tout, absolument tout !

Selim. — Je veux savoir ce qu’il en reste, et où creuser.

Michel Fourniret. — Quoi donc ?

Selim, grinçant affreusement les dents — Tu le sais très bien. Le trésor des Postiches ! J’écoute.

(Sombre pressentiment.)

Michel Fourniret. — Je… Ah oui ! Euh… Il… Mais voyons, Selim, il n’en reste rien, voyons ! M’enfin ! En voilà une idée ! Il n’y a de trésor que dans ton imagination enflammée. J’ai échangé tous les lingots d’or contre de l’argent, à Bruxelles, auprès d’un Juif nommé Hermann.

À mon grand désarroi, tout est perdu. Pendant deux ans, j’ai donc consacré toute mon énergie à développer un arc narratif totalement chimérique, qui m’a tenu courbé. Nous sommes joués ! À quoi bon mentir à son fils en ce jour si glorieux ? Je dois me résigner. Michel Fourniret dit vrai. Espèce d’ordure ! Le trésor n’était donc qu’une lubie. Un mirage !

Je ne vois que cette solution… À toi de jouer, Selim ! Ne gaspillons plus de la pellicule pour ce rustre pédophile. Rassemble donc toutes tes forces, et écrase l’infâme ! Donne-lui le coup de pied de l’âne à ce salopard !

Selim, se sentant appuyé par un coup de pied à la cheville — Pardon d’insister, mais te rappelles-tu quand on t’a téléphoné pour t’annoncer que Nicolas s’était tué ? Qu’as-tu ressenti ? Le sol s’est dérobé sous tes pieds ! Le ciel t’est tombé sur la tête ! Tu as littéralement craqué ! Tu étais inconsolable, même que tu pleurais ! Ho ! Ho ! Quel contre-emploi pour un type de ta trempe, autoproclamé « pire que Dutroux » ! Ho ! Ho ! Ho !

Michel Fourniret, la gouaille subitement refroidie par l’émotion — Nicolas ? Un accident de travail dans l’Orne, happé par le tambour d’une écorceuse. La veille de nos retrouvailles pour Noël, euphorique, distrait, il baissa la garde. Ça ? Le 18 avril 1996. Âgé de vingt-quatre ans, Nicolas a été victime d’un accident. Alors qu’il était distrait, son écharpe s’est coincée dans la broyeuse. Mon Dieu… Nicolas… Nicolas…

Selim, avec un regard mutin, insolent — Tu as beau te présenter comme un

individu doté d'un quotient intellectuel supérieur, tu n'en demeures pas moins un pauvre type qu'il est grand temps de démystifier, et dont il ne reste plus qu'à raboter les quatre planches du cercueil. Tu avances d'un ton pleurard, que Marie-Hélène se serait suicidée à cause de « l'effervescence médiatique » de l'affaire Fourniret, sous-entendant que ce serait de la faute des journalistes. Tu sais mieux que moi que c'est faux. Grand lâche ! Tu l'as tuée, Michel. La pauvre est morte de honte !

C'est réussi ! Dans le mille ! Sans se soucier de mon regard fixé sur lui, l' « ogre des Ardennes » éclate en sanglots, sans aucune retenue. Voilà que de chaudes larmes s'échappent à gros bouillons de ses paupières bleutées. Il en avale sa langue. Le chant du cygne ! Réduit en charpie, la tête inclinée sur la poitrine, il se remet à pousser de grands cris funèbres, doublés de hélas, rengainant ses trémolos. Pour finir, il pousse une tyrolienne en proie à une terreur folle.
« Nicolas ! Ni-co-las ! Ni-co-las ! Ni-co-las ! », hennit-il à rendre l'âme.

Selim. — Maintenant, cesse de braire comme un âne ! Si tu n'es pas content, il fallait rester où tu étais, dans ta thébaïde. Un père qui n'a pas vu son fils depuis une décennie devrait se réjouir d'avoir de ses nouvelles, lui poser des questions, voire implorer le pardon de ses péchés… Comment vas-tu ? Que fais-tu dans la vie ? Comment s'appelle ta fiancée ? Comment vous êtes-vous rencontrés ? Ha ! Ha ! Ha ! Ce serait fort mal connaître Michel Fourniret qui, dans tous les cas de figure, reste distant. Pourtant, je suis bien vivant, moi. Fort malheureusement, je connais ta fascination pour la mort. En définitive, il aura fallu que Nicolas perde la vie pour que tu le considères enfin comme ton fils. Il est justement mort en voulant ressembler à son père, en travaillant de ses mains pour que tu reconnaisses ses efforts, ses valeurs… Chose qui s'est finalement produite à l'annonce de son décès. Un peu tard, non ? Quelques années plus tard, ce fut au tour de Marie-Hélène de se coucher dans une tombe sans nom. Encore une fois, c'est seulement à partir de ce moment que tu as eu de la considération pour elle… Un peu tard, non ? L'enfer, c'est la répétition. Alors quoi ? Que dois-je faire, sinon mourir ? Que doit faire Selim pour être reconnu de toi ? Dois-je m'en aller rejoindre Nicolas dans l'au-delà ? Voici une nouvelle question que tu t'empresseras d'éluder - je le sais - par un texte déclamatoire.

***

« Clic ! Clac ! » Voilà du renfort. Il vient quelqu'un sur le pas de la porte. La clenche bouge, s'agite. « Eh ! là ! C'est un vrai chambard ici ! » Qui ose donc venir interrompre nos travaux ? « Holà, Oli ! Va-t'en voir qui frappe ainsi… », dit Selim. Au tranchant de la porte, le geôlier, sûrement alerté par l'étrange vacarme qui agite le cube en verre, similaire à une fumerie d'opium. Avec des gestes affolés, il tente d'ouvrir la porte, mais constate que celle-ci est barricadée d'un sort indicible. Il donne alors un coup dans le battant avec la pointe de sa botte. « Eh ! La porte est prise ! » m'écrié-je, avec élan. « Ouvrez-nous… Le mieux est encore d'enfoncer la porte ! » D'une poussée violente, j'hésite à me précipiter sur Michel Fourniret pour lui décharger une volée de furieux coups en plein plexus solaire, au nom de tous les parents des enfants perdus, et qui rêveraient – je le sais – d'être à ma place en cet instant. En garde ! Le poing serré en boule, je cherche en moi l'héroïque bravoure immémoriale héritée des aïeux par-delà le détroit de Messine, entre Charybde et Scylla, en vain. Que voulez-vous ? Je ne puis, sans inhumanité, m'attaquer à un grêle vieillard aux épaules déboîtées. Mais alors, quelle est mon utilité dans cette sinistre affaire ? À ces cris d'agonie, le gardien agite son jeu de clés entrecroisées, donne trois tours, ouvre la porte toute battante, et d'une voix forte : « C'est fini. » Ce coup a mis fin au supplice. L'échine déboulonnée, il s'en retourne dans sa thébaïde. Puis, reprenant peu à peu sa forme naturelle, celui-ci tente, tout tremblant, de fuir par les coulisses en essayant d'emprunter le portail lumineux qui doit nous ramener dans le monde réel. La gardienne le rappelle à l'ordre!

« Nos chemins glaiseux se séparent ici », dis-je à Michel Fourniret, avec un air de pitié. Voici que dans le long corridor, devant Selim, l'« ogre des Ardennes », battu à plate couture, s'en va mugissant, tout clopin-clopant, le dos courbé sous l'anathème. « Eh ! Attendez ! » Me tournant vers le damné prince du Sautou, qui lui est sauf, je demande, effaré, les yeux troubles : « C'est la dernière fois que tu le vois. Tu ne lui dis pas adieu à ce crabe scoliotique ? » Selim, voyant son lamentable père si affaissé qu'il pourrait tomber, reste un instant immobile. Et, s'en allant, d'un air distrait et amer, il finit par lâcher une ultime imprécation

d’une voix forte, appelant sur son père la colère des divinités infernales :

« Qu’il crève ! »

Lentement, lentement, il soupire, et sort. Eh bien, dehors donc ! dehors ! Tandis que se referment les portes du pénitencier, une découverte non encore signalée vient me fouetter la nuque, en sursaut, comme un ultime regret. « Merde ! Ma ceinture ? Où l’ai-je fourrée ? Je ne la vois nulle part ! Selim ! Tu n’as pas vu ma large ceinture marron en cuir de buffle ?

— Ta ceinture ? Vois donc dans ta besace…

— Mais non ! Elle n’y est pas… Regarde ! »

Tandis que je m’apprête à faire machine arrière en hâte, le prince du Sautou – d’humeur manifestement œdipienne, comme on peut le penser – s’empare de mon bras, presque de force, les yeux ronds comme des pièces de 2 euros fraîchement battues. Là, il me déclare avec beaucoup de justesse et d’intelligence, mais l’articulation difficile : « Pour moi l’affaire est claire. Il s’agit d’un sacrifice expiatoire en faveur du destin. Ta ceinture ? Qu’il se pende avec, ce vieux gâteux ! C’est tout ce que j’exige. C’est bien mon avis », ajoute-t-il, en m’entraînant dans l’escalier. Et c’est bien aussi ce que je pense, cher ami. Mélancolique, le pantalon ample retombant sur mes hanches pourtant bulbeuses, il me revient en mémoire cette phrase en apparence anodine, que je me répète plusieurs fois, l’esprit en balançoire :

« Sans lacets, ni bretelles, débarrassé de tout ce qui attache, et retient, je réapprends à vivre. Je rentre dans l’existence. »

21. [ɛ̃nsisajm]

22. Référence à la chanson Tant qu'il y aura des étoiles, chanson de Tino Rossi.

23. Le 26 juin 1987, Michel Fourniret est condamné par la cour d'assises de l'Essonne à cinq ans d'emprisonnement ferme, assortis de trois ans de mise à l'épreuve. il est une première fois condamné à de la prison avec sursis pour agressions sur mineures.

24. Phrase extraite du Petit Prince d'Antoine de Saint-Exupéry.

21

Un père à la mer

« Essayons d’être heureux,

ne serait-ce que pour donner l’exemple. »

Jacques Prévert

Neuf mois ont passé, le temps d’une naissance. L’« ogre des Ardennes » a reçu une terrible nouvelle. Son fils Selim serait à l’article de la mort après une tentative de suicide. Ce canular cache, à la vérité, sa résurrection, car il s’en va. Oui, il s’est enfin décidé à partir. Avant même l’ouverture d’un nouveau procès risquant fort de raviver de stupides désirs de vengeance, il s’en va refaire sa vie sous d’autres latitudes, dans un coin de la carte tenu secret, là où jamais personne – excepté lui – n’a entendu prononcer le nom de Fourniret. Alors seulement, il pourra réinventer sa généalogie à son gré.

Durant les neuf mois qui ont suivi notre voyage à Ensisheim, Selim n’a plus donné signe de vie à l’ogre belliqueux. Rien. Pas un traître mot. Il a été convenu entre nous que son éternel silence serait une condamnation bien plus rude que la réclusion criminelle à perpétuité. Jamais, il ne sera infligé à ce scélérat pire punition que l’indifférence absolue, applicable dès l’instant où Selim lui a tourné le dos, alors même qu’il regagnait sa meurtrière, nageant dans ses larmes, à Ensisheim. Malheureusement, l’« ogre des Ardennes », sachant trop bien comment attirer infailliblement Selim dans ses filets, lui a fait parvenir, le 28 janvier, un envoi de fonds de 800 euros « à titre de participation aux frais de transport d’une personne venue des Alpes-Maritimes jusqu’en Alsace. Un montant de participation aux débours occasionnés ».

Or, continuer à accepter cet argent aurait été contraire à la promesse initiale qui consiste à ne plus jamais servir la soupe à cette ordure. Aussi ai-je exhorté Selim à ne plus rien accepter de sa part. Ceci doit être parfaitement compris, autrement

à ne plus rien accepter de sa part. Ceci doit être parfaitement compris, autrement l'histoire que je vous ai contée n'aurait aucune valeur morale.

Du reste, je devais me charger d'achever l'odieux personnage par le biais d'une solide mise à l'épreuve. Je connaissais son point faible, son talon d'Achille : Selim. Nul autre que lui ne disposait du pouvoir de faire jaillir l'étincelle capable d'embraser ce fétu desséché. Michel Fourniret devait souffrir. Pour obtenir ce que je désirais, il ne me restait plus qu'à le presser comme une vulgaire éponge, et regarder, impassible, tout son jus se déverser lentement dans un torrent de pathos dégoulinant, tout en songeant aux âmes des enfants trépassés. Que leur sang n'ait pas été versé sans vengeance !

Comme riposte à l'acte de censure des instances morales – toujours à l'affût du moindre détail susceptible d'attenter à la pérennité de leurs intérêts – j'ai eu fort à faire. Tout a été repensé à haute fin.

Courant mars 2016, j'ai finalement réussi à faire passer en prison une mosaïque de six photographies d'Ésaü, le supposé sosie de Michel Fourniret, auquel je me suis permis d'apporter quelques retouches au plan de la forme. Voilà comment il s'est retrouvé doté – en guise de camouflage – d'une moustache en brosse à dents, façon Hitler, surmontée d'une croix gammée sanglante taillée sur le front, d'une flèche plantée dans son crâne, ainsi que d'une paire de cornes torsadées, ainsi que d'une queue fourchue, soit l'apanage du cocu. À ceci, j'ai ajouté une vive coloration pourpre de ses joues, et recouvert ses lèvres d'un rouge criard, symbole d'une vulgarité putassière. À moins d'employer ces artifices, il aurait été impossible de déjouer la censure.

Pour la toute première fois, le 8 avril 2016, j'ai donc pris la plume pour écrire à Michel Fourniret en mon seul nom. Désormais, nous n'étions plus étrangers l'un à l'autre. Nous avons fait croire à Michel Fourniret que Selim voguait entre la vie et la mort par sa faute, après avoir été maintes fois menacé de mort par le gang des Postiches, qui n'hésiterait pas à lui porter le coup de grâce si son magot ne lui était pas restitué.

Moi, à Michel Fourniret — Ce que j'ai à vous dire est de la plus haute importance. Qu'ai-je donc fait ? Notre voyage à Ensisheim était censé sauver Selim. Au lieu de ça, il a provoqué un effroyable accident. Je m'en veux terriblement, car c'est moi qui l'ai convaincu de venir vous voir afin de régler ses problèmes, mais vous l'avez renié. M. Fourniret, vous l'aurez compris, je viens vers vous avec bien une triste nouvelle. Il y a une semaine, Selim a tenté de mettre fin à ses jours en ingérant une quantité importante de médicaments, avant d'enfourcher sa moto, et de s'enfuir à 200 km/h. Du suicide ! C'est une fois passé la frontière italienne qu'il aurait perdu le contrôle de sa moto, et percuté un pylône d'autoroute. Désormais, Selim est plongé dans le coma. Il a été admis aux urgences dans un hôpital de la province d'Imperia en Ligurie, à la frontière franco-italienne. J'ignore s'il se réveillera un jour. Les médecins et chirurgiens ont bon espoir de sa guérison, mais il y a un hic… Ce type d'accident risque fort de se reproduire.

M. Fourniret, je dois vous confier autre chose. Fin février, à la sortie d'un bar à Cannes, Selim a été roué tout vif par des individus casqués, bardés de cuir. Le pauvre a reçu une de ces avoinées ! Il a été retrouvé gisant dans une grande mare de sang. Ils étaient au moins sept, m'a-t-il dit. En conséquence, il avait eu la mâchoire cassée, et avait même dû se faire poser quatre plaques en titane, après qu'un des caïds lui ai porté un coup de pied au visage. Pauvre Selim ! Que de souffrance… Brutes ! Canailles infâmes ! Lâches ! Je n'arrive pas à me représenter ce que ça a dû être… Pour l'heure, on ignore toujours qui a commandité cette mission punitive, mais ils ont dit, en tout cas, vouloir faire payer à Selim le fait d'être « le fils du pédophile Fourniret ». Apparemment, ils savaient pour notre visite à Ensisheim… Un proche de vos victimes ? Le dernier des Postiches ? Nul ne le sait.

Ce qui est sûr, en revanche, c'est que cet événement a un lien avec les gangsters, dont vous avez bafoué l'honneur. Selim m'avait confié craindre pour sa vie, sans m'expliquer les tenants et les aboutissants. La raison pour laquelle il a passé sous silence cette agression est sûrement la peur de représailles. J'ai tout fait pour le préserver des ragots, de ce monde qui condamne à tout-va… Si seulement j'avais été là, ce soir-là… Cette tragédie survient au moment où il venait de se proposer volontaire pour un don de moelle osseuse. Que la vie est injuste.

Non, non, tout est de votre faute, j'en suis témoin. À quoi bon pleurer ? En

prison, lors de la visite qu'il vous a faite, Selim vous a demandé quoi faire si jamais l'un d'eux venait lui réclamer des comptes au sujet du trésor. À cela, vous avez été bien incapable de lui répondre quoi que ce soit. Vous êtes si pathétique. C'est déjà bien assez d'appartenir à la lignée des pédophiles Olivier/Fourniret, si Selim doit en plus rembourser vos emprunts, c'est la fin ! Hélas ! Trois fois hélas ! Mieux vaut crever, en effet…

Pour l'heure, j'ignore si l'héritier de vos maux se réveillera un jour, et sans doute est-ce mieux ainsi, car si l'un d'eux revenait à la charge, qu'aurait-il à répondre ? Rien. Mon Dieu ! Qu'avez-vous fait ? Qu'avez-vous fait, Fourniret ? Vous avez condamné votre propre fils à subir les conséquences de vos forfaits. Mais enfin, qu'avez-vous fait ? De grâce, agissez ! Faites quelque chose ! Faites-moi la grâce et la charité de donner ce qu'ils veulent à ces pirates !

***

Pour un père, j'imagine qu'il n'est pas de douleur plus grande et plus amère qu'un fils mourant. Incroyable ! Par une fatalité inévitable, le 14 avril 2016, Selim et ses demi-frères, Wendel et Marvin, ont été auditionnés à la brigade anticriminalité d'Antibes dans le cadre d'une commission rogatoire délivrée par la juge d'instruction en charge de l'enquête sur le meurtre de Farida Hammiche. Ici encore, et de façon très curieuse, ils avaient pour objectif de dresser – je cite – « un portrait psychologique du couple Olivier/Fourniret ». Les enquêteurs en sont toujours bloqués à l'étape du profilage, prétendument révolutionnaire. C'est pathétique ! D'ailleurs, me croirez-vous, si je vous dis que les auditions de la fratrie Olivier se sont déroulées à la brigade anticriminalité d'Antibes, au 5 de l'avenue des Frères-Olivier » ? Quelle extraordinaire coïncidence, n'est-ce pas ?

Pour finir, les enquêteurs ont soulevé l'hypothèse d'un transfert de Monique Olivier vers le quartier des femmes de la maison d'arrêt de Nice, pensant la pousser à faire des aveux par cette faveur. Si vous me lisez, gardiens de la paix, sachez que Michel Fourniret nous a avoué, non sans forfanterie, avoir éliminé Farida Hammiche, ce qu'il regrette amèrement, mais aussi avoir « quelque chose à voir » dans la disparation de Joanna Parrish. Il existe aussi des

raisons de penser que Michel Fourniret est impliqué, de près ou de loin, dans le meurtre de Marie-Dolorès Rambla.

Le 20 avril 2016, Michel Fourniret — pas dupe de mes sornettes – m'a répondu ceci : « Guère compatibles sont un projet matrimonial et la décision de mettre fin à ses jours. Pas sans émotion que je mesure là le degré d'amitié qui vous lie, Selim et vous. » Je n'y avais pas songé, et ça me paraît effectivement une raison valable pour douter de la véracité de mes assertions. En effet, pourquoi Selim aurait-il voulu se tuer au moment où il devrait être tranquillement en train de se consacrer aux préparatifs de son mariage ?

J'ai alors dégoté un cliché authentique montrant Selim alité, dans un corset plâtré avec minerve, maintenu couché sous perfusion d'antibiotiques, ce qui laisse penser qu'il serait sur le point de rendre l'âme. À la vérité, cette photo a été prise en juillet 2010, quand il avait été plongé dans le coma après son accident de moto, et son supposé AVC. Pour appuyer mes mensonges, j'ai ensuite rédigé un court texte au dos de ladite photographie. Il m'est alors venu l'idée de lui faire croire que Selim était, tout comme lui, obsédé par la question de la virginité. Par là, j'entendais ainsi accroître le processus d'identification dans une démarche de mise en confiance pour mieux le manipuler.

Veuillez donc trouver ci-joint le contenu du texte inscrit au dos de la photo postdatée de Selim, envoyée à Ensisheim le 25 avril 2016 :

Moi, à Michel Fourniret — Voici l'achèvement de votre œuvre. Voici où votre héritage a conduit votre innocent fils Selim. Vous, qui êtes si fier, peut-être pourriez-vous apposer votre signature au bas de cette photographie – votre œuvre – afin de l'exposer au musée des Horreurs.

Concernant le projet de mariage de Selim, sachez qu'il a été abandonné quand il a découvert que sa promise n'était plus vierge, qu'elle le trompait, en plus de n'espérer obtenir de lui que la nationalité française. Tout ceci a été une énorme

source de déception pour lui. Il n’a évidemment pas jugé bon de vous en parler. Quelle fierté tirer d’un mariage gris ? Selim voulait tant que vous soyez fier de lui. C’est raté !

P.-S. : De grâce, Monsieur le censeur, ayez la décence de ne pas faire disparaître cette photo de Selim, alité et malade. Fourniret doit la voir. Telle est la volonté de son fils Selim.

***

Deux jours plus tard, l’administration de la maison centrale d’Ensisheim a fait des pieds et des mains pour me contacter par téléphone. Sans doute cherchait-on à savoir si ce que j’avais écrit était, oui ou non, la vérité. J’ai refusé la perche qui m’était tendue.

Au fait, mon plan a fonctionné. Grâce à ladite photographie postdatée de six ans, Fourniret a gobé le mensonge, ce qui l’a profondément troublé. À partir de là, il s’est mis à s’agiter en termes désolés, au point de laisser transparaître des sentiments humains à l’égard de son « fiston ».

Michel Fourniret, à Selim — Se foutre en l’air, fiston ? Dès que la coupe trop pleine se vide, plus une seule goutte. Les bipèdes que nous sommes traversent-ils l’enfer ? J’ai beaucoup mieux à faire qu’offrir un accident, plus un cercueil bien douillet, pépère. Mettre un moteur en marche ? Chevaucher un deux-roues, le nez dans le guidon ? Mû par quelque courroux ? Nicolas, Marie-Hélène ? Feu tes frangins/frangines, tous deux se firent la belle.

Nicolas ? Un accident de travail dans l’Orne, happé par le tambour d’une écorceuse, le 29 décembre 1995. La veille des retrouvailles, euphorique, distrait, il baissa la garde. Ça ? Un bonheur sans nom. Pas le moment qu’on bâille ! Marie ? Effet sans quartier d’une ingestion de barbituriques d’une jumelle pas très chic ! Pour l’heure, ce qui est fait est fait. Bonne raison pour piaffer.

Ce qui est fait est fait. Ne bridons pas l’impatience. Fissa ! Convalescence !

Fissa ! Le bras de fer entre Selim Gwenhael Jean-Pierre, et son vieil Ardennais de père. Lui ? Moins porté à dire « je t'aime » qu'à proférer l'anathème, poings serrés et manches retroussées.

Pardi ! Olivier, ton ami ? Le véritable ami ! Alors fiston, tu t'accroches ! Tu t'accroches ! Tu t'agrippes ! C'est compris ? M'enfin, c'est point avec la route qu'il te faut croiser le fer, sans fleurets mouchetés, mais avec moi, ton père ! Pigé ? Alors, go ! Accroche-toi, fiston ! La vie = un marathon. Pas l'heure de casser ta pipe ! Pas sans raisons, que je t'adresse la présente mercuriale, la très vive engueulade via l'entremise d'Olivier. Lui ? Rien d'un babi-babot (faux-cul en patois de ma chère Ardenne). Perle rare, qu'un type bien ! Gare à ton thorax, fiston. L'étreinte paternelle ? Pas vraiment celle d'une chiffe molle.

Ce mot à peine achevé en ce lundi 2 mai 2016, arrive sous mes yeux la photographie de Selim alité, et votre mensonge adressé au « censeur ». Tu écris Olivier : « Il voulait que vous soyez fier de lui. C'est raté ! » Comment oses-tu croire cela, Olivier, quand j'ai toutes les raisons d'être fier d'un garçon, d'un fils qui, sachant ce qu'il veut, sut, sait et saura toujours ce dont il ne veut pas. À aucun prix. L'absolu, et la petite monnaie, le frelaté, l'impur ? Incompatibles ! On ne peut plus mal barrées nos retrouvailles…

***

Michel Fourniret, à Selim — Mettre un moteur en marche ? Chevaucher un deux-roues… Point besoin d'être un fin renard. Preuve en est : des flics sont motards. Le nez dans le guidon ? Mû par quelque courroux ? Terroriser les usagers de l'autoroute ? Les faire se tapoter la tempe. « Motard dingo, sans aucun doute ! » Éructer : qu'est-ce qu'il branle, ce mec ? Sans doute le feu au train, ce blanc-bec. Plaqué par sa nana ? Se croit au cinéma ? Don Quichotte ? Chevalier à la triste figure, chevauchant Rossinante, ne mena grande allure songeant :

S'il devait advenir que je me casse le nez, aie recours à la chirurgie esthétique ? Couturé de partout, tel bagnard pathétique ? Plouf ! Mon sublime projet de

conduire Dulcinée face aux maires à écharpe et curé en soutane ? Aussi sage de mener pépère aussi ma brave moto bécane. Sinon ? Adieu mes grands projets, mes belles résolutions ! Fini, d'être pour tous, l'objet d'admiration. Rubicon seul, jadis, fut franchi par César. Au moins, grâce à Selim, mon chevalier Bayard : viendront en file indienne, faire amende honorable les minus qui osèrent sauter sur le râble.

Ainsi donc, l'histoire se répète Olivier, quand je te lis. Reculade effarée de Selim, dégoûté, écœuré, à vomir, à dégueuler, en apprenant que sa Promise avait déjà au compteur pas mal d'heures de vol. Quand c'est déjà mille fois trop que des vols de quelques minutes comptés sur les doigts d'une main. En effet, pas peu fier de s'offrir tout neuf, au retour de l'armée, après dix-huit mois de relation épistolaire Alger-Sedan, le vieux de Selim, à sa question : « Tu vas avoir bobo ? »

La réponse « j'ai déjà fait dodo » lui valut « pattes sciées » à jamais. Relation épistolaire quotidienne. Durent se marrer ceux qui usaient à leur gré d'Annette Lucienne, à tour de rôle. S.O.S, Selim ! S.O.S, Olivier ! Secourez-moi ! Un père à la mer !

***

Au gré des jours, sa douleur est devenue plus aiguë, notre silence s'étant fait oppressant. C'est ainsi que le 13 mai 2016, l'ogre a rédigé une note plus courte, plus concise. Cette fois, il se jetait aux pieds de Selim pour l'implorer de survivre. « Magne-toi de te rétablir, gamin. Ce n'est pas du creux d'un lit d'hôpital que tu feras un bras d'honneur à ton père. »

Et finalement, c'est arrivé. Le portrait d'Ésaü au procès Ranucci a atterri en plein entre les mains de Michel Fourniret, qui me l'a donc renvoyé à son tour, vexé d'avoir été comparé à Hitler, lui et non pas Ésaü. Vous comprenez ? En voyant ces photos, Michel Fourniret s'est carrément confondu avec son sosie.

La lettre qui va suivre a été écrite le 11 mai 2016, en Alsace. Les éléments qui en ressortent suffisent amplement à remettre en doute la version officielle selon laquelle Christian Ranucci serait l'unique instigateur du meurtre de Marie-Dolorès Rambla. Y avait-il un sosie de Michel Fourniret le jour du procès, ou bien s'agit-il de lui, purement et simplement ? Réponse de l'intéressé.

Michel Fourniret, à moi, au sujet de la mosaïque — Veuillez trouver, ci-joint, en retour, une œuvre artistique de premier plan, et dont il serait dommage de déposséder l'artiste immensément inspiré qu'est son auteur. Il faudrait, à tout le moins, qu'y accéder soit possible à un vieux chnoque portant une croix gammée sur le front, une flèche plantée dans le crâne, et pourvu d'une paire de cornes à rendre tout faune vert de jalousie.

***

Regardez ce que j'ai également découvert dans une autre supplique, en date du 29 juin 2016 :

Michel Fourniret, à moi — Votre curiosité légitime, Olivier, resterait sur sa faim, fringale qu'accroît le scepticisme, si je ne vous confiais pas – pour votre information de lecteur légitimement fondé, par sagesse et mesure, au scepticisme, au risque de vous voir conserver ce joyau littéraire – le document reçu de mon fils Selim. Certes, seulement quatre photos sur six y décorent « ma tronche ». Mais quoi : pour me pousser à couper les ponts ? Une seule eût amplement suffi. Portez-vous bien.

***

Michel Fourniret a bien écrit « ma tronche », ce qui force à croire qu'Ésaü ne forme avec lui qu'une seule et même personne. L'adjectif possessif « ma » ne

laisse aucun doute possible. Deux mois plus tard, je recevais un courrier du 5 juillet 2016, exprimant d'une manière plus formelle que Fourniret est bien l'homme de la photo en noir et blanc :

Michel Fourniret, à moi — Le fait que Selim ait pu, de sa main de jeune homme alité, vous rédiger une procuration… Quel soulagement ! Quelle envie d'ouvrir à deux battants mes deux fenêtres pour tonitruer, radieux, euphorique, soulagé : « C'est ça, Dame à la faux, casse-toi ! T'es pas de taille à me prendre mon fils. Taille-toi ! Plus vite que ça ! Ouste ! Et n'y reviens pas ! »

Destination, par ma pomme souhaitée, de cette photo où le crâne de mézigue se vit doté d'antennes singulières et autres attributs qui, en son temps, firent dire à Rimbaud Arthur – autre Ardennais – entre autres beautés sublimes de son œuvre maîtresse Le Bateau ivre : « Des Peaux-Rouges criards les avaient pris pour cibles./ Les ayant cloués nus aux poteaux de couleurs […] Ô que ma quille éclate ! Ô que j'aille à la mer ! »

L'emballement hostile de Selim ? Effet de mécanismes de défense légitime d'un gamin qui, orphelin de père et de mère, sera, pour les médias, le sac de frappe du moment. Eh bien ! La destination de cette photo ? Celle que votre cœur, votre tête, vos tripes décideront. Seul souhait de ma part : que ça parte en fumée, cendres dispersées, et que la place ainsi libérée accueille cette habituelle pensée du sieur Maxime Gorki : « Souvent ce miel était impur et amer, mais qu'importe, toute connaissance est un précieux butin. »

P.-S. : Question indiscrète. Tant pis sieur Oli Porri Santoro. Z'êtes gaucher de naissance ? Donc, vrai gaucher ? Dame Nature n'ayant jamais rien fait, ni fera, sans une excellente raison connue d'elle seule, ma tête à couper qu'elle tient à faire de vous un gaillard que l'on gagne à connaître.

***

Jusqu'à présent, aucun document confirmait, en toutes lettres, et pièces à l'appui, toute certitude quant à l'implication de Michel Fourniret dans l'affaire Ranucci.

Point d'Ésaü ici, c'était juste Fourniret, depuis le début. Cette fois, les jeux sont faits, car enfin, la définition du mot « mézigue » dans le dictionnaire signifie tout simplement « moi ». Fourniret a assisté au procès Ranucci. Là-dessus, pas l'ombre d'un doute. « Moi ».

Si Michel Fourniret l'affirme, comment en douter plus longtemps ? C'est donc le troisième cercueil qui s'ouvre ici. Me croyez-vous, maintenant ? Fourniret a bien dit « ma tronche », « ma pomme », et « le crâne de mézigue » à la vue d'Ésaü ? La réponse est oui, trois fois oui ! Ésaü et Michel Fourniret ne forment – comme pressenti – qu'une seule et même nature. Celle-là, je n'hésiterais pas à la rebaptiser du nom d'« ogre ardennais de l'étang de Berre ».

Alors certes, ce ne sont point là, à proprement parler, des aveux complets de Michel Fourniret, mais le simple fait qu'il puisse se confondre de bon œil avec l'imberbe Ésaü ne peut établir qu'un lien de parenté. Il suffit ! De quelque côté que vous considériez l'affaire Fourniret, nul ne pourra plus résister à l'évidence de ce fait.

Rappelez en votre mémoire les dernières paroles prononcées par Christian Ranucci, immortalisées dans une lettre, peu de temps avant sa montée à l'échafaud, en 1976, à sa mère : « Le principal est qu'il me reste ma conscience pour moi, et que tu saches que tu n'as pas à rougir de ton fils, car il n'a rien à se rapprocher. Dis à tous ceux qui ont écrit qu'ils ont raison de m'accorder leur confiance, que je suis innocent. Un jour la vérité se saura. On comprendra alors ce que j'ai enduré. Je pense à toi. Affectueux baiser. Ton fils Christian. »

***

Vous le croyiez mort, mais il préparait sa vengeance. De là à dire que l'ogre des Ardennes a été le minuscule rouage d'une immense machine « spéciale » dans la

disparition de Marie-Dolorès Rambla, il n'y a qu'un pas que je franchis sans hésiter. Pour cette raison, j'en appelle officiellement à une nouvelle discussion autour de la théorie d'Ésaü, dont Michel Fourniret est la plus parfaite symétrie, ne serait-ce que par respect pour les familles de victimes.

Les Belges avaient été les premiers à avancer l'hypothèse d'Ésaü, suite à quoi Nachbar et consorts les avaient tournés en ridicule. En préparant cette enquête, et en multipliant les lectures attentives, j'ai découvert les appels étouffés des familles des victimes, lesquelles n'ont récolté que mépris mortifiant pour fruit de leurs belles utopies. De plus, je n'oublie pas qu'un autre fantôme hante l'Opéra, dissimulé derrière trois grandes colonnes. Reste, en effet, ce mystérieux P.P.D.

Maintenant, plus rien ne s'oppose à ce que j'appelle sur les justiciers de l'infamie, et sur toute leur famille, la vengeance des fantômes hurlant des petites filles qui, si elles pouvaient ressusciter tout exprès, tendraient leurs frêles poignets brisés en implorant ceci : « Qu'avez-vous fait, vous, de notre honneur, de notre mort ? Mais, se diront ceux-là à mon adresse, qui est-il ce roturier bouffi d'orgueil qui nous tient tête, et qui ose nous imposer ses vérités révolutionnaires ? Un martyr, assurément !

Si vous désirez tant le savoir, je vais vous le dire. Je suis cette vague lueur dans l'œil de mon céleste aïeul Francesco « Cicciù » Santoro, lorsque le 11 juillet 1971, de bonne mine et d'humeur affable, il devint François.

À présent, tout est juste et parfait. Puisqu'il en est ainsi, partons, partons, oui, mais avec fracas ! Finissons-en ! À la lumière de ces éléments, j'ai brodé une dernière babillarde sur laquelle j'ai tracé trois lettres : D.C.D.

Il s'agissait cette fois de dire toute la vérité sans fard, celle qui blesse. Pour ce faire, nul besoin d'imaginer un texte. Je me suis laissé aller de la façon la plus honnête qui soit. Pour bien affirmer mon grade de journaliste encarté, j'ai fait imprimer une version en noir et blanc de ma première interview de Selim, parue

en février 2014 dans VSD qui, pour mémoire, s'intitule « Pour moi, mes parents sont morts », ce dont l'ogre n'avait encore jamais pris connaissance. Ce document portait en préambule la silhouette de Selim en médaillon, affublé par mes soins d'un long nez de fendant fort semblable à celui de Pinocchio, suspendu au-dessus de la mer Méditerranée.

Moi, à l'attention de M. Fourniret — À la vérité, je ne te porte nul respect. J'ai même de toi la plus triste opinion. Ces trois dernières années, pensais-tu vraiment correspondre avec Selim ? Pinocchio contre Geppetto ? Eh bien ! non ! Cela a toujours été moi. Moi, le journaliste pour qui tu nourrissais de l'admiration. Tu n'es qu'un sot. Et moi qui pensais que tu honnissais les journalistes ! Pas une fois tu n'as compris que c'était moi, moi, et personne d'autre. Je suis ventriloque, vois-tu. Honte ! Ah ! Je t'ai bien eu, infâme bourreau d'enfants ! Même ton fils t'a renié. Le combat tant attendu de Pinocchio contre Geppetto a finalement eu lieu. Personne ne respecte un tueur d'enfants. Ce n'est pas parce que tu es impuissant, et que Monique est imbaisable qu'il fallait s'en prendre à d'innocentes petites filles. Un trésor ? Quel trésor ? Au reste, puisse cette phrase de saint Pierre, dans les Actes des Apôtres te convaincre d'abdiquer : « Que ton argent périsse avec toi, parce que tu as pensé acquérir avec de l'argent le don de Dieu. »

Tu n'es qu'un fou piégé entre quatre murs, quatre planches, et qui s'applique à « perdre pied avec la réalité », par lâcheté. Ça joue du couteau, ça viole et étrangle des petites filles, puis ça chouine comme une fillette ! 0/20.

Marie-Angèle Domece, Isabelle Laville, Fabienne Leroy, Jeanne-Marie Desramault, Élisabeth Brichet, Natacha Danais, Céline Saison, Manaya Thumpong, Farida Hammiche, Joanna Parrish, Marie-Dolorès Rambla, et tant d'autres à qui tu as fait subir mille tortures… Les voilà, tes seuls diplômes, minable cuistre ! En effet ! Te voilà digne de porter à jamais le bonnet d'âne qui t'est dû. Plouf ! Tu as eu tort de t'attaquer à elles, Fourniret ! Grand tort ! Tu viens d'être mis K.O. par un gaucher. Touché-coulé, et enduit de goudron et de plumes. Le jeu est terminé. En prison pour l'éternité, c'est là ta

place. Assurément, je ne perdrai pas mon temps à évangéliser un bouseux de ton acabit. Puisses-tu périr. Fini de rire. Les fantômes des petites filles hurlent à la mort, réclamant leur curée de Fourniret.

Malheur à toi ! Puisse la peste te crever le ventre, et tirer des présages de tes entrailles ! Fourniret, tu es un homme odieux. Va donc te faire pendre ! Hallali ! Hallali ! Hallali ! Chantons l'agneau sacrifié ! Avec mon meilleur souvenir. Salue donc la charmante savonnette.

***

Pour conclure ce chapitre en beauté, j'ai allongé un coup de fouet au pédophile, en le condamnant instamment à la potence en gribouillant, en marge, un bonhomme allumette à barbe et binocles, hissé haut sur l'échelle d'un gibet formant une équerre, en « L » renversé, et gigotant au bout d'une corde, conformément au jeu du pendu. À l'intérieur d'une bulle, j'ai fait dire ceci à Fourniret, au milieu d'un torrent de larmes : « Ni-co-las ! Ouin, ouin, ouin ! Ni-co-las ! » Sale vermine, encaisse donc ceci!

En outre, en guise de post-scriptum, j'ai ajouté : « Ça y est ! La ficelle est solide, la pierre est lourde, il n'y a plus qu'à lancer le tout. » C'est précisément ce que dit un policier dans Tintin au pays des Soviets, tandis qu'il projette de noyer Milou au fond d'un étang, oui un étang… Et maintenant, danse, Fourniret ! C'est à ton tour ! Allez, danse ! Voici sa réaction :

Michel Fourniret, à Selim et moi — Ça ? Bien que je voie rouge et sois dans une colère noire, ce n'est pas le moment de venir me voir. Libre à votre commune connerie d'adhérer au cirque. Je ne suis point un Santoro apte à se prendre pour Zorro. Mes oreilles défaillantes (méfaits du travail en industrie bruyante – notamment en ateliers d'outillages d'estampe à chaud), ne me permirent d'ouïr ta réponse à ma question : « Ton boulot, c'est quoi ? »

J’ai cru entendre « manipulateur ».

Épilogue

C’est donc la dernière fois que Selim et moi buvons ensemble. Attablé à la terrasse ensoleillée d’un café du diadème bleu, le fils de l’ogre soulève son verre en forme de calice, se recueille un instant, puis se résout à le boire entièrement. Sur le point d’être libéré de toute attache, il plonge son regard dans le fond du récipient, orné des mentions « Duralex » et « 3 », nageant dans des effluves capiteux, et s’écrie, bienheureux :

« J’ai trois ans.

Heureux âge ! Et tu grandiras encore ! »

À l’embarcadère de l’aéroport de Nice-Côte d’Azur, je dis un dernier au revoir à Selim qui, avec son impassibilité d’airain, reste sur son quant-à-soi, comme toujours. Nous n’avons plus le temps d’écraser une larme. Va donc ! Sans traîner, il me répond avec un hochement de tête, puis chemine d’un pas assuré vers son but, en traînant derrière lui une valise vide. Va, pèlerin, poursuis ta quête. « Va ton chemin, que rien ne t’arrête. Oublie l’éphémère. »

Heureux, il se dissout dans la foule et dans le bruit, libre de toute domination. Accoudé au bastingage, je porte ma main droite sous la gorge pour contenir le bouillonnement des passions qui s’agitent d’ores et déjà dans ma poitrine. L’heure venue, un avion rossé par la lumière s’élève sur le mitan des eaux, là-haut, au-dessus des vagues tranchantes, où s’élève une haute colonne de nuages blancs, et puis, il s’évapore. Le ciel est vide. C’est ainsi que Selim, paix et bénédictions sur lui, s’en va soleiller vers le Nouveau Monde, à l’abri de toute espèce de maléfice. Jamais ne puisse-t-il entendre parler encore de Michel « Ésaü » Fourniret.

Si j’ai fait tout cela, c’est par aventure. Sortir du poulailler acquis à crédit pour combattre la routine soporifique dans laquelle les hommes s’enlisent. Je voulais tromper l’ennui. Même si j’ai échoué, j’aime à penser à l’instar de Dubuffet, que

« la vie est une fête bien plus intéressante que les pseudos fêtes que l'on institue pour la faire oublier ».

Avec Selim, nous avons scié les barreaux de notre prison. Nous avons bravé mille périls – certes inutiles – mais bien réels. Se hausser à la taille de l'« ogre des Ardennes », ce n'était pas chose aisée, mais nous y sommes arrivés. Ensemble, nous avons travaillé sans relâche à notre amélioration. Nous avons accoutumé notre esprit à ne concevoir que des idées d'honneur et de vertu. Trois années au cours desquelles mon cœur a viré à la piraterie, et j'ai vécu avec l'éventualité que nous puissions un jour déterrer la cassette du Roi. C'est tout de même vexant, à la fin, d'être raillé par un pédophile… Qu'importe ! Ô Fourniret, puisses-tu être pendu, haut et court, et par la barbe, sur la place publique ! La promesse est un acte. « Dire, c'est faire. »

Le 24 juin suivant, je reçois un message venant d'un numéro étranger m'invitant à cliquer sur un lien pour voir une vidéo. Sur le perron de mon immeuble, je m'adosse contre un mur, la posture fort basse pour éviter l'éblouissement. Je lance la lecture. Sous une averse de sable doré, au milieu d'oiseaux, on devine un motard dans un scaphandre lunaire. Il survole une nuée de poussière sur l'asphalte brûlant. De tous côtés, des reflets d'or. Il se faufile entre les chars bigarrés sur une route sans bornes, bordée de cactus, élancé vers l'horizon. Revoilà le prince du Sautou ! Splendide ! Merveilleux ! Quelle joie de te revoir, la bourse bien garnie, hors du tunnel Spaggiari ! Heureux le grand blessé de l'âme qui peut s'exprimer, péremptoire, à l'issue d'un long périple aux allures d'errance, paraphrasant Baudelaire : « Tu m'as donné ta boue, et j'en ai fait de l'or. » Puisses-tu enfin être libre ! Là-bas au moins, ils ne viendront pas te chercher.

Pour ma part, tout le jour, je n'aurais guère fait mieux que le preux chevalier Walter Raleigh qui, en 1595, fut chargé par la reine Élisabeth Ire d'Angleterre de partir à la recherche de l'Eldorado, le menant ainsi à explorer – en vain – la Guyane. Quelles qu'aient été mes intentions, je reviens de ma vaine odyssée sans argent, ni même provisions…

Certains détails considérés à tort comme nuls et non avenus ont-ils échappé à ma

vigilance ? Oui, sans doute ! Qui sait, peut-être n'ai-je pas poussé l'analyse assez loin. Le trésor du gang des Postiches restera pour moi un inépuisable sujet d'interrogation, si bien que je n'aurai de cesse de retourner le problème dans mon esprit éparpillé dans une stérile abondance de paperasses. Dans les temps à venir, suranné et chétif, il n'est pas exclu qu'un éclair de génie me traverse les méninges, me faisant dresser en sursaut dans un lit de paille alunée. Dans l'écrin du souvenir, je comprendrai alors que tout ce charabia n'était point que gauloiseries, concert d'autolouanges et autres pièges de l'ego, mais bien une équation différentielle.

Il arrive quelquefois de chercher une chose et d'en trouver une autre. Il ne me reste plus qu'à faire contre fortune bon cœur. Dans ma déveine, je n'ai rien trouvé qui mérite grâce, rien hormis quelques fanfreluches de coquetterie : une belle collection de timbres « Femen », une « brosse à dents pour grandes gueules » (B.A.D.P.G.G.) et, comme prime, une fiche de renseignements dûment accommodée à la sauce syldave.

Voilà, c'est là tout ce que j'ai pu faire. Et maintenant, pour couvrir les « Oh ! » stridents de l'ogre qui me corne aux oreilles, il m'arrive de tirer de son fourreau l'harmonica chromatique jadis offert, fort généreusement, par le Saint Vierge, et de faire retentir hautement en son honneur cet air, qui me perfore le cœur :

***

Si d'aventure, il vous prend le cœur de jouer au pirate, j'ai ici une carte de Waulsort marquée d'une croix, que vous trouverez page suivante. Celle-ci contient des indications précises sur l'endroit où le prince du Sautou avait creusé le tombeau de l'or avec Monique Olivier, il y a treize années maintenant. Cette carte n'est pas celle trouvée chez Selim, mais une copie exacte, joliment dessinée et complète en tous points. Elle a été entièrement re-conçue par une amie à partir des notes et des brouillons laissés par le prince du Sautou qui, avant son départ, a pris soin de tout m'expliquer en détail.

S’il vous prend l’envie de draguer la Meuse, il n’y aurait vraiment pas de mal à reprendre mon flambeau à une heure indue, en vous munissant d’une lunette de Galilée et d’un détecteur de métaux. De-ci, de-là, vous ratisserez la forêt d’ombres, où de l’or dort peut-être encore. Une machine à explorer le temps eût été plus utile, j’en conviens… S’il en est ainsi, c’est ici même que vous trouverez une cicatrice tellurique en croisillon, qui bavache entre deux ou trois éclats de pierres polies, couverts de bois et d’épines. Comme conseil, je me contenterai de vous dire que quiconque veut donner un labour doit œuvrer en hiver, car « lorsque le sol est spongieux, on creuse mieux… »

J’oubliais un détail. Je ne puis résister au plaisir de le citer… Avant de vous enfoncer dans le montueux bois du Roi sur les traces du prince du Sautou, sous le couvert de grands arbres aurifères qui filtrent la lumière, daignez avoir souvenance de cette fière devise apprise du très respectable Walt Disney, et qui fera – je l’espère sans cesse – mon épitaphe, tracé au savon sur un marbre noir :

« Il y a certainement plus de richesse en un seul livre que dans tout le butin rapporté par les pirates de l’Île au Trésor. »

Remerciements

Mes remerciements vont tout d’abord à la dessinatrice Fanny Rey qui supporta pendant des années mon exaltation, et mon humeur déclinante au cours de l’élaboration de cet ouvrage, et qui accepta pourtant de concevoir les illustrations destinées au Fils de l’ogre, dont la magnifique et authentique carte au trésor.

Je remercie ma mère Nunziata Carla ainsi que ma grand-mère Giuseppa. Un merci tout particulier au plus grand spécialiste des questions touchant le crime organisé, Roger-Louis Bianchini, qui m’a convaincu de rédiger cet ouvrage, en partageant l’ardent enthousiasme que m’inspirèrent les zones d’ombre de l’affaire Fourniret. Merci à lui pour ses conseils, et son amitié précieuse.

Toute ma gratitude va également à Laurence Pieau du groupe Mondadori, qui me permit de tenir la plume de l’autre main, les rares fois où je sortis la tête de l’eau.

Impossible pour moi de clore cet ouvrage sans remercier Jean-Claude Elfassi, sans qui cet ouvrage n’aurait jamais vu le jour.

Je ne les remercierai jamais assez.

Table des matières

Couverture

4ème de couverture

Copyright

Dédicace

Citations

L’éveil

Selim

L’ogre apparaît

Le Prince sans royaume

La ligne du palmier

Le supplicié de l’Atlas

Long John Fourniret

Un miracle se produit

Prométhée enchaîné

André le Mage

Massacre de la Saint-Valentin

Les machines spéciales

Le coup du lapin

Casus Belli

Dans la gueule du lion

Crime d’apostasie

La fièvre de l’or

Selim l’affranchi

Les bonnes résolutions

La Maison-Dieu

Un père à la mer

Épilogue

Remerciements